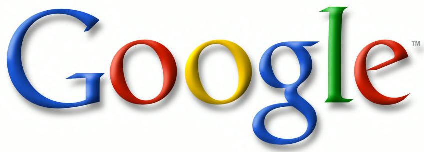


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

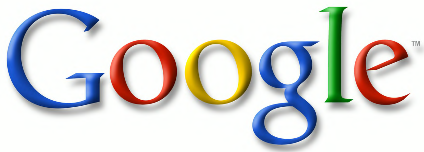
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

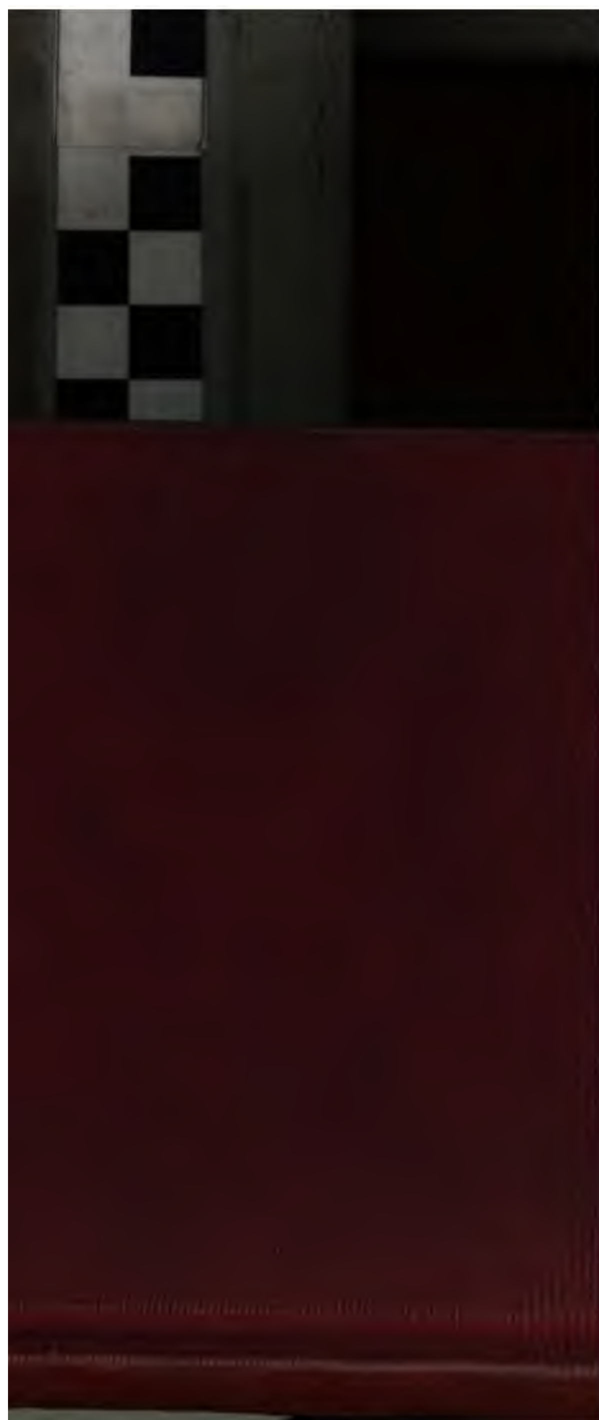
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

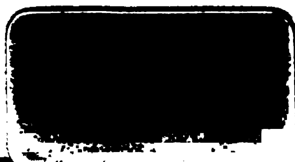
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`









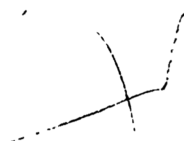
(Pascal)

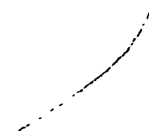
Y BX

LES PENSÉES

DE

Blaise Pascal





LES PENSÉES

DE

Blaise Pascal





LES PENSÉES
DE
Blaise Pascal

TEXTE REVU SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

Avec une Préface et des Notes

PAR

AUGUSTE MOLINIER

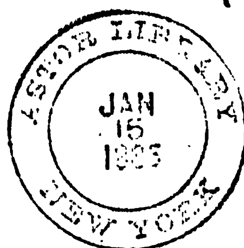
Tome premier



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M. DCCC. LXXVII

12792.





AVANT-PROPOS



EU *d'ouvrages parmi ceux du* XVIIe *siècle ont joui d'une fortune comparable à celle des* Provinciales *et des* Pensées. *Goûtés par un siècle dévot, ces écrits ont conservé la même faveur à notre époque de rationalisme et de scepticisme général. Pour les* Provinciales, *on comprend qu'elles aient obtenu cet honneur : pamphlet admirable, écrit de main de maître, il est resté toujours nouveau, et les doctrines qu'il attaque si vigoureusement n'ont guère cessé de prévaloir en politique et en religion. Mais comment les* Pensées, *ce livre si plein de foi, cet ouvrage tout mystique,*

a-t-il pu se faire lire si aisément des gens du XIXe *siècle et leur inspirer une admiration au moins égale à celle que lui avait accordée le siècle de Louis XIV ? Nous ne voudrions pas que l'on crût de notre part au dessein de rabaisser si peu que ce fût le génie de Pascal, mais nous estimons qu'en dehors de la très-grande valeur littéraire d'une partie de ces fragments, cette faveur tient un peu à une illusion. Les* Pensées *en effet comprennent deux parties bien distinctes : la première, que tout le monde a lue et admirée, est la réunion des propositions les plus sceptiques ; la seconde, au contraire, entièrement dogmatique, ne roule que sur des questions obscures de théologie ou d'histoire religieuse. Ajoutons que comme style, comme allure, cette dernière partie est infiniment au-dessous de la première, et c'est pourtant d'après celle-ci qu'on a généralement jugé les* Pensées. *Ayant eu, après tant d'autres, à étudier ce livre singulier et à en préparer une nouvelle édition, nous espérons démontrer que Pascal n'a jamais été sceptique que par méthode,*

qu'il y eut rarement des opinions religieuses plus ardentes que les siennes et que jamais on n'écrivit un livre plus chrétien que les Pensées. *Heureux si nous pouvons persuader quelques-uns de nos lecteurs et leur faire partager notre conviction*[1].

1. *Dans les pages suivantes, nous donnons une courte analyse de la vie de Pascal, qu'il serait inutile de raconter en détails après tous les travaux dont elle a été l'objet. Nous étudierons ensuite les sources et les idées des* Pensées, *et nous terminerons par l'histoire du livre, des principales éditions qui en ont paru, et des manuscrits que nous avons consultés.*







PRÉFACE

I.



LAISE Pascal naquit à Clermont-Ferrand, le 19 juin 1623. Son père, Étienne, issu d'une vieille famille de robe[1], possédait à la Cour des aides d'Auvergne la charge de président; son grand-père, Martin Pascal, avait occupé en Auvergne celle de trésorier de France, et sa grand'mère paternelle descendait d'une autre famille

1. Le grand-père de Blaise, Martin Pascal, était en relations avec la famille des Arnauld et la fit connaître à son fils en l'envoyant faire ses études à Paris, vers 1598-1600. Quant à la lettre d'annoblissement de Louis XI qui sera mentionnée tout à l'heure, nous n'avons pu la retrouver. (Voir les *Mémoires de Marguerite Périer*, etc., publiés par M. Faugère, pages 417 et suivantes.)

du même nom, annoblie par Louis XI. Sa mère, Antoinette Bégon, appartenait elle-même à une bonne famille de la bourgeoisie de Clermont. Elle mourut encore jeune en 1631, et son mari, douloureusement atteint par cette perte, vendit sa charge et se retira à Paris pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses trois enfants, Gilberte, Blaise et Jacqueline. Il avait mis toute sa fortune en rentes sur l'Hôtel-de-Ville; en 1638, le cardinal de Richelieu ayant supprimé un quartier de ces rentes, opération peu honorable mais assez fréquente au XVIIe siècle, Étienne Pascal donna le signal de la résistance, et sa maison servit de rendez-vous aux plus hardis des créanciers de l'État. Mais le ministre n'entendait pas la plaisanterie, et, menacé de la Bastille, le père de Pascal fut obligé de se cacher. Il ne dut sa grâce qu'à sa plus jeune fille, Jacqueline.

Présentée au Cardinal par Mme d'Aiguillon, elle sut si bien lui plaire par sa candeur enfantine, qu'il lui accorda le pardon de son père, voulut voir celui-ci, et, frappé de ses hautes qualités, le nomma intendant en Normandie, où sa famille alla s'établir avec lui. C'est là que vécut Pascal, de 1639 à 1648. Il y termina ses études, commencées à Paris depuis plusieurs années déjà, et y entreprit ces travaux scientifiques qui lui valurent plus tard tant de réputation.

Pieux et austère, Étienne Pascal ne paraît cependant pas avoir connu la ferveur religieuse, l'exaltation de ses enfants, et l'on sait, par les *Mé-*

moires de Mme Périer, qu'après leur conversion il mit tous les obstacles possibles à leurs relations avec Port-Royal, qu'il alla jusqu'à les faire surveiller par des gens à lui et ne permit jamais à Jacqueline de faire profession de son vivant. Il mourut à la fin de 1651, et sa mort inspira à son fils une des pages les plus belles et les plus touchantes qu'il ait jamais écrites, sur la mort du juste et du chrétien.

C'est à son père que Blaise, d'une chétive santé et presque toujours malade dès sa première enfance [1], dut son éducation. Celle-ci fut plus profonde qu'étendue, et, malgré la résistance de son père, elle porta surtout sur les mathématiques. On sait comment, à l'âge de douze ans, par la seule force de son esprit, il parvint à découvrir les lois constitutives de la géométrie, et comment dès lors il s'appliqua à cette partie des sciences avec un goût tout particulier. C'est à cette première période de sa vie (1638-1650) que se rapportent ses *Études sur les coniques* dont on n'a plus que le souvenir, ses travaux à Paris dans cette réunion de savants qui plus tard formèrent l'Académie des sciences [2]. Ses fameuses expériences sur le vide, qui justifièrent les hypothèses de Torricelli, datent aussi de 1646 ou 1648.

1. Il fut atteint à l'âge de moins d'un an, d'une maladie assez dangereuse à propos de laquelle Marguerite Périer raconte une singulière histoire de sorcellerie.

2. La maison d'Étienne Pascal était à Paris le rendez-vous des savants les plus célèbres du temps. (Voir la *Vie de Pascal*, par Mme Périer.)

Son beau-frère, Florin Périer, fit quelques essais sur le Puy-de-Dôme tandis que lui-même expérimentait à Paris sur le haut de la tour Saint-Jacques. Ce fut là, du moins au point de vue scientifique, le moment le plus brillant de son existence, et plus tard, en 1659, écrivant à Huyghens, Chapelain exprimait son vif regret d'avoir vu Pascal abandonner ses premiers travaux et se livrer aux polémiques religieuses, regret que beaucoup durent partager en dépit des *Provinciales* [1]. En dehors de ces études scientifiques un peu de latin, encore moins de grec, quelques auteurs à la mode (Corneille et Mlle de Scudéry entre autres), tel semble avoir été le cercle étroit dans lequel l'enferma son père.

Outre Blaise, Étienne Pascal avait eu de son mariage deux filles, Gilberte, l'aînée des trois, née en 1620, et Jacqueline, née en 1625. La première, qui épousa plus tard son cousin-germain, Florin Périer, était un esprit moins élevé et moins distingué que son frère et sa sœur. Malgré l'instruction fort étendue que son père lui donna lui-même, instruction qui comprenait jusqu'aux sciences physiques et naturelles, elle était incapable de s'élever à leur hauteur de vues, d'arriver à leur ascétisme; mais, en revanche, elle avait l'âme plus tendre et ne renonçait pas, par esprit de religion, aux sentiments de la nature. Elle fut pour Pascal une amie, une garde-malade assidue pendant sa longue maladie, et en dépit

1. Bibliothèque nationale; manuscrits français, nouv. acq. 1887, f° 47. — Communiqué par M. Tamizey de Larroque.

de quelques détails un peu puérils, les vies de Blaise et de Jacqueline témoignent de son admiration pour leur intelligence qu'elle sentait bien supérieure à la sienne.

Toute autre était Jacqueline Pascal[1]. D'un esprit élevé, douée d'une sensibilité excessive, dès l'âge de huit ans elle étonnait par sa précocité incroyable et composait des vers que n'eût point désavoués plus d'un poëte du temps [2]. Nous avons déjà parlé plus haut de son entrevue avec le cardinal de Richelieu, qui amena la nomination de son père à la charge d'intendant en Normandie. En 1638, elle fut atteinte de la petite vérole, ce qui altéra sa beauté qui promettait d'être remarquable. Pieuse et déjà exaltée, elle continua cependant à vivre dans le monde, pour lequel elle semblait née par sa grâce et par son esprit facile et vif. Mais à partir de 1646, de cette date si importante dans l'histoire de la famille de Pascal, elle changea complètement, et montra dans sa conversion plus de constance et de persévérance que son frère lui-même. Sous l'influence des Jansénistes de Port-Royal qu'elle fréquentait assidument, elle conçut dès lors le projet d'entrer en religion. Contrariée dans cette idée par son père qui, bien que très-pieux lui-même, bien que converti au Jansénisme par ses enfants, voyait avec peine ces

1. Née le 4 octobre 1625.

2. Un certain nombre des vers qu'elle écrivit ont été rassemblés par M. Faugère dans les *Lettres et Opuscules;* il faut pourtant convenir que s'ils n'étaient signés du nom de Pascal, il n'y en aurait que bien peu à mériter les honneurs d'une réédition.

recherches d'ascétisme qui mettaient le trouble dans son intérieur, elle s'arrangea pour vivre avec lui et avec sa sœur comme elle aurait vécu dans un couvent. Il faut lire dans sa vie écrite par Mme Périer la description de l'existence austère et retirée qu'elle mena tout un hiver à Clermont, éloignée de sa famille, ne communiquant avec elle qu'aux repas, renfermée dans sa chambre, sans feu par les plus grands froids, employant son temps au travail manuel, à la prière et à la méditation, et ne sortant de sa solitude que pour soigner ses neveux et ses nièces, gravement malades. La mort d'Étienne Pascal, arrivée à la fin de 1651, la laissa maîtresse d'elle-même; elle en profita pour entrer immédiatement en religion, et dès les premiers mois de l'année 1652, elle fit profession à Port-Royal. Si l'on veut bien connaître les sentiments qui l'animaient à cette époque, il faut lire la lettre qu'elle écrivit à son frère pour lui demander son consentement[1] : on a beau être rationaliste et regretter la dévotion exagérée qui rendit stériles tant et de si belles qualités, on ne peut méconnaître la grandeur d'un pareil sacrifice, et il faut admirer cet esprit de renoncement et d'humilité, alors même qu'il est excessif. Une fois religieuse, elle devint l'une des plus exaltées, des plus austères du petit troupeau. Elle vécut dans la prière et dans le recueillement, n'en sortant que pour prendre part aux grandes luttes

1. 7 mars 1652 (*Mémoires de Marguerite Périer*, etc., page 334.)

théologiques de l'époque. Elle résista aussi longtemps qu'elle put aux modérés, à ceux qui voulaient signer le Formulaire, et donna l'exemple de la fermeté; brisée, mais non vaincue, elle dut se soumettre à son tour et mourut de regret. Son âme droite et pure était incapable de supporter ce qu'elle regardait comme un compromis avec sa conscience et sa foi [1].

Si nous parlons aussi longuement de Jacqueline Pascal, c'est qu'elle eut sur son frère une influence qu'il serait difficile de nier. Pascal avait été dévot, comme on l'était généralement à cette époque; toutefois sa piété, quoique sincère, n'avait jamais été exaltée, et n'était que de la tiédeur aux yeux des Jansénistes. Mais une fois que Port-Royal eut saisi ce génie puissant, ce fut une transformation profonde. Enrôlé dans la secte, Pascal y porta les qualités et les défauts de son esprit, son ardeur de controverse, son zèle quelquefois intempérant et sa véhémence. On sait comment s'opéra la première de ses deux conversions. En 1646, son père, étant encore à Rouen en qualité d'intendant, se rompit la cuisse en tombant sur la glace; par suite de cet accident, fort grave chez un homme de son âge (il avait alors cinquante ans, sinon plus), il se mit entre les mains de deux gentilshommes du pays, connus pour leur habileté à guérir ces sortes de blessures [2]. Ces gentilshommes faisaient partie d'une petite église jansé-

1. Elle mourut en 1661.
2. MM. de la Bouteillerie et Deslandes.

niste qui s'était formée à Rouen, et leur exemple, leurs discours, la lecture des livres qu'ils apportèrent au malade et à ses enfants, changèrent tellement l'esprit de la famille, que tous à la fois embrassèrent les nouvelles doctrines. Nous en avons vu l'effet sur Jacqueline; Mme Périer le subit autant qu'elle le pouvait dans l'état de mariage où elle se trouvait, si inférieur au célibat aux yeux des Jansénistes; elle se renferma dans son intérieur, se consacra à l'éducation de ses enfants, et garda dans sa tenue, dans son habillement, dans ses discours, la modestie la plus parfaite. Quant à Pascal lui-même, sa vie fut absolument modifiée par cet incident; sans avoir jamais été ce qu'on appelait à cette époque *un libertin,* il n'avait point donné grand temps aux études spéculatives de théologie dogmatique; mais à partir de cette époque il s'y livra avec ardeur et devint en peu de temps un dévot exalté et passionné; il était en effet dans sa nature de chercher l'extrême en tout et de ne jamais s'en tenir au juste milieu; c'est le défaut le plus saillant de cet esprit aventureux, qu'il s'agisse de morale, de théologie ou de science.

Dès l'année suivante (1647), étant encore à Rouen, il donna de sa conversion des marques irrécusables, mais peu honorables pour lui, dans l'affaire du P. Saint-Ange. Celui-ci, religieux capucin, tenait, paraît-il, à Rouen des discours quelque peu hétérodoxes sur la Trinité et autres questions délicates de métaphysique et de théologie. Craignant l'influence de ses paroles sur des esprits peu habi-

tués à de telles discussions, Pascal et un de ses amis crurent devoir le dénoncer au coadjuteur Camus, évêque de Belley, qui le fit venir et se contenta de tirer de lui une rétractation, sans juger l'affaire assez importante pour lui donner plus d'attention. Mais ce dénoûment ne satisfaisait point le zèle indiscret de nos Jansénistes; ils allèrent importuner l'archevêque au château de Gaillon et obtinrent de lui un ordre à son coadjuteur d'avoir à reprendre l'affaire. Elle ne se termina qu'après une discussion conduite par Pascal et par son ami. Le P. Saint-Ange se soumit sans murmurer à tout ce qu'on exigea de lui, et grâce à cette facilité de caractère, tout put s'arranger; bien lui en prit : plus d'amour-propre ou plus d'obstination lui aurait valu de réels embarras et peut-être un long emprisonnement [1].

Cette première conversion était sincère; néanmoins plusieurs circonstances, indépendantes de la volonté de Pascal, empêchèrent qu'elle ne fût définitive. Pascal n'avait jamais joui d'une bonne santé; dès son enfance, on craignait de ne pouvoir l'élever [2]; mais cette santé déjà si chétive s'altéra encore, quand un travail assidu et acharné, quand de longues recherches de mathématiques et de physique eurent épuisé sa frêle organisation. A la fin de 1647, de nouveaux maux vinrent l'assaillir, et il dut, par ordon-

1. Cette affaire a été étudiée par Cousin, dans un article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* tome IV, page 111 et suiv.

2. Voir plus haut.

nance de médecin, s'abstenir de tout travail intellectuel et chercher des distractions que son état lui rendait absolument nécessaires. Il lui fallut recommencer à aller dans le monde, et, retourné en Auvergne en même temps que sa famille (1646-1649), il se mêla de nouveau à la société. Certains écrivains, notamment Fléchier dans ses *Mémoires sur les Grands Jours de 1665*, parlent de ses assiduités auprès d'une belle personne du pays, lettrée et spirituelle, qui passait pour la *Sapho de Clermont*. A son retour à Paris, il continua le même genre d'existence qui n'était certainement pas aussi dissipée que pourraient le faire croire au premier abord les expressions de sa sœur et de sa nièce Marguerite Périer; mais la moindre distraction était pour les Jansénistes comme pour les Presbytériens écossais une invention du démon, propre à détourner l'âme chrétienne de la recherche et de l'amour de Dieu.

Parmi les amis que Pascal fréquentait à cette époque, il faut nommer le jeune duc de Roannez, dernier rejeton d'une ancienne famille et gouverneur du Poitou, avec lequel il paraît avoir contracté une liaison des plus intimes. C'est chez lui qu'il connut le chevalier de Méré, un des meilleurs mathématiciens du temps, et Miton, libertin et esprit fort, connu pour ses excentricités. La mort d'Étienne Pascal (octobre 1651), en laissant son fils maître d'une fortune assez considérable, lui donna aussi plus de liberté, et c'est sans doute à ce moment qu'il faut placer ce voyage en Poitou, dont Méré nous a laissé un récit piquant. On y voit cet esprit

élégant se moquer des façons un peu provinciales, de la timidité, du langage de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Mme Périer dit ailleurs, que Pascal alla plusieurs fois en Poitou avec le duc; mais ce premier voyage paraît devoir être placé à la fin de l'année 1652; on a en effet la preuve qu'à ce moment le duc était dans son gouvernement[1]. C'est encore à cette époque qu'il faut rapporter le projet que conçut Pascal d'épouser une personne qu'on suppose être la propre sœur du duc, et pour laquelle fut écrit le célèbre *Discours sur les Passions de l'Amour*.

Peut-être, outre l'influence et l'exemple de ses amis, faut-il donner à ce désir de distractions une autre cause. L'entrée de sa sœur Jacqueline à Port-Royal dut lui porter un rude coup. La lettre[2] écrite à ce sujet par sa sœur (7 mars 1652), prouve combien il hésitait à lui donner le consentement, l'approbation morale qu'elle lui demandait, et Gilberte Périer nous dit que sa fuite inopinée de la maison paternelle le frappa au cœur. Mais Jacqueline avait sur son frère un grand empire, et c'est certainement à son influence que l'on doit la seconde conversion de Pascal. Cette seconde conversion a une date certaine : c'est celle que porte la célèbre amulette de Pascal, publiée pour la première fois par Condorcet et dont l'original est aujourd'hui relié en tête du manuscrit autographe des *Pensées*[3]. Ce document

1. Bibliothèque nationale, manuscrit français 4185, fo 32, 98, 224, 276, etc.; juillet 1652 à octobre 1653.

2. *Mémoires et Lettres de Marguerite Périer*, etc., page 334.

3. Nous ne parlons pas de l'accident du pont de Neuilly qui

est trop important pour ne pas mériter quelques lignes [1].

Il est daté du 23 novembre 1654; c'est, sous une forme mystique et exaltée, une promesse de renoncer au monde et une profession de foi entière et exclusive en J.-C. On a longtemps discuté sur le sens de ce document, et quelques auteurs [2] ont été jusqu'à y voir une preuve de la folie de Pascal. C'est pousser un peu loin les choses. On ne peut nier que cet écrit n'ait été composé la nuit au milieu de la fièvre, à la suite de longues et pénibles hallucinations. Mais si l'on fait abstraction de cette forme mystique et singulière, qui tient probablement à l'état d'esprit où était Pascal à ce moment, on y retrouve le fond même de sa doctrine : « *Dieu d'Isaac,* dit-il, *non des philosophes et des savants... Il ne se trouve que par les voies de l'Évangile, renonciation totale et douce,* etc. » Au milieu de son hallucination, Pascal avait trouvé le plan de Son apologie du christianisme, de l'ouvrage le plus chrétien peut-être qui ait jamais existé. Quant à voir une marque de folie, dans le fait de conserver sur soi ce talisman, témoin toujours présent d'une promesse solennelle, c'est être

aurait eu lieu vers cette époque et aurait dérangé l'esprit de Pascal; nous ne croyons pas le fait suffisamment certain; il n'est mentionné que par un auteur (l'abbé Boileau), et rien dans les témoignages contemporains n'autorise à accorder à cet événement mal connu l'influence qu'on suppose.

1. On trouvera ce petit écrit au second volume de cette édition.

2. Notamment le docteur Lélut, dans un opuscule publié en 1846.

bien sévère; cela prouve tout au plus une extrême exaltation. D'autres exemples du même temps nous montrent que plus d'un chrétien eut la même pensée, sans toujours formuler son vœu sous une forme aussi brûlante [1].

A partir de ce moment (fin de 1654) la vie de Pascal changea absolument. D'abord il alla passer quelque temps dans une solitude aussi complète que possible, moyen infaillible d'échapper au monde qui pouvait encore le ressaisir. De plus il s'attacha à se conformer jusque dans les plus petits actes de sa vie quotidienne à ce nouvel idéal qu'il s'était formé, observant exactement de ne jamais trouver à sa nourriture une saveur quelconque, prenant sans hésitation, sans dégoût tous les médicaments dont les médecins du XVII[e] siècle empoisonnaient leurs malades. Une lettre de sa sœur Jacqueline nous le montre *mettant le balai au nombre des objets superflus* et se plaisant à vivre dans la malpropreté par esprit de renoncement [2]; exagération dont elle le reprend doucement en lui rappelant que plus d'un auteur sacré l'a désapprouvée. Même changement dans la vie morale : il reprochait à sa sœur Gilberte de se laisser embrasser par ses enfants, comme si de telles caresses pouvaient être l'objet de quelque réprobation, et l'on connaît la lettre véhémente qu'il lui écrivit le jour où elle osa penser à un parti considé-

1. Voir éd. Faugère, tome I, page 407 : *Papier trouvé dans la poche de M. de Guitry.*

2. Voir cette lettre dans les *Lettres et Mémoires,* etc., page 374.

rable qui se présentait pour sa fille aînée. Mais c'étaient là les petits côtés ou les exagérations du nouvel esprit qui le possédait et l'on ne saurait sans injustice méconnaître ce qu'il y avait de grand dans cet effort violent d'une intelligence supérieure pour s'abîmer, s'annihiler devant Dieu; on ne peut oublier la passion de charité, qui le possédait à un tel point que, plus d'une fois, il se priva, s'endetta même pour secourir les pauvres; ajoutons-y encore la délicatesse, le secret qu'il mettait dans ses aumônes. Tel trait de sa vie d'alors rachète amplement sa conduite envers le P. Saint-Ange et fait oublier toutes les exagérations de pensées ou d'actions qu'il put commettre.

Cependant de disciple il était devenu apôtre et apôtre ardent. Son influence s'exerça surtout sur son entourage immédiat, sur le duc de Roannez, son ami le plus intime. Ce fut vers 1657 qu'il amena ce jeune seigneur, dernier rejeton d'une vieille famille, héritier d'un grand nom, à refuser un beau parti. On sait quelles colères souleva cette décision du duc que tout le monde attribua à l'influence de Pascal et qui mit la vie de celui-ci en danger [1]. Cette influence s'exerçait aussi sur la sœur du duc, Mlle de Roannez; animé pour elle de sentiments d'une nature complexe, il cherchait, peut-être par un reste d'amour, à l'amener à faire son salut par les moyens que lui-même avait choisis. Aidé par M. Singlin, secondé

1. Voir la *Vie de Mademoiselle de Roannez*, par Marguerite Périer, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, tome V, page 1.

par tout Port-Royal, il la décida à abandonner ses projets d'établissement et à entrer dans le cloître. La mort de Pascal l'en fit sortir, le monde la reprit et elle finit par épouser le duc de la Feuillade, auquel en faveur de cette union le roi transporta les titres des Roannez. Mais malheureuse dans le mariage, frappée dans ses affections les plus chères, poursuivie par le remords, elle mourut en 1683, sans avoir pu apaiser le courroux des Jansénistes, irrités de ce qui leur semblait une apostasie.

Pendant ce temps la santé de Pascal devenait de jour en jour plus chancelante; malgré les atteintes de la maladie, il continuait à s'occuper de hautes mathématiques, et, engagé chaque jour davantage dans les controverses jansénistes, il composait et publiait les *Lettres à un Provincial* (1656-1657). Sur ces entrefaites eut lieu le célèbre miracle de la Sainte-Épine (24 mars 1656). Cette faveur insigne, que Dieu semblait faire à sa famille et à sa secte tout ensemble, affermit encore Pascal dans ses idées de foi aveugle, et c'est afin de remercier Dieu, en quelque sorte, de cette grâce particulière, qu'il entreprit d'écrire son ouvrage apologétique du christianisme [1].

Mais en entreprenant cette œuvre immense, Pascal avait trop présumé de ses forces, qui diminuaient chaque jour; quelques indications prouvent qu'il y

1. On sait que les débris qui nous en restent portent le titre de *Pensées* depuis la première édition de Port-Royal. Mme Périer montre, et la vérité de son assertion est prouvée par l'étude des fragments autographes, que Pascal s'appuyait principalement sur les miracles pour établir la vérité de la religion.

travaillait encore en 1660 (mort de Cromwell); il est peu probable qu'il s'en soit occupé longtemps encore après. Il mourut le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans, regretté de tous ceux qui l'avaient connu et laissant le monde plein de son nom et des controverses qu'il avait soulevées.

II.

La première édition des *Pensées* de Pascal porte en épigraphe: *Pendent opera interrupta* [1]. Il était impossible de mieux choisir pour peindre l'impression que produit cette œuvre à peine ébauchée. On sent dans la plupart de ces fragments, dans ces matériaux épars, un tel souffle de vie et de passion, une telle ardeur de controverse, un tel désir de convaincre, que chacun, alors même qu'il ne partage aucune des idées de l'auteur, se sent possédé du même esprit, animé de la même flamme et pénétré du même désir de connaître la vérité. Nul doute que l'état dans lequel ces débris nous sont parvenus ne soit pour beaucoup dans l'impression qu'ils nous causent. Une œuvre inachevée a toujours quelque chose qui pique la curiosité; on cherche à reconstruire

1. Virgile, *Enéide,* IV, 88.

par la pensée le monument, le raisonnement resté incomplet; on voudrait savoir ce que l'auteur aurait fait de tel développement à demi indiqué de telle observation ingénieuse, de telle réflexion sarcastique. Ajoutons que ces fragments ont gardé une originalité, une puissance de pensée et d'expression qu'une seconde révision leur aurait peut-être fait perdre, que beaucoup de ces invectives passionnées qui nous peignent Pascal tout entier auraient disparu, et qu'un goût sévère eût écarté plus d'une boutade du misanthrope. Il faut peut-être remercier la maladie grâce à laquelle nous ne possédons que ces reliques, qui plus encore que les *Provinciales* permettent de connaître l'âme de leur auteur.

On désigne généralement sous le nom de *Pensées de Pascal* l'ensemble des fragments trouvés après sa mort dans ses papiers, fragments qui forment aujourd'hui le manuscrit autographe et remplissent divers recueils de copies plus ou moins considérables, plus ou moins authentiques. Ces fragments se rapportent à deux sujets assez distincts. Quelques-uns ont été écrits en réponse aux attaques violentes dirigées contre les *Provinciales* et contre Port-Royal, attaques devenues encore plus vives après le miracle de la Sainte-Épine; mais c'est le petit nombre, et à tous les points de vue la partie la moins importante du manuscrit. Le reste devait entrer dans cette grande apologie du Christianisme, dont Pascal conçut l'idée de bonne heure, probablement dès sa seconde conversion (1654). Mais à voir la place réellement disproportionnée qu'y occupent les pensées sur les

miracles, on devine que la plupart ne furent écrits qu'après la guérison de Marguerite Périer, et que Pascal regarda un pareil ouvrage comme le moyen le plus digne de remercier Dieu de la grâce insigne qu'il venait de faire à sa famille et à sa secte. Dès 1659, l'ouvrage était assez avancé pour que, dans une conversation restée célèbre à Port-Royal, il ait pu en entretenir ses amis et développer devant eux le plan qu'il avait conçu, plan dont l'unité et la merveilleuse simplicité les frappèrent tous. Dix ans plus tard, son neveu, Étienne Périer, en parlait encore avec admiration et déclarait qu'à ce moment tous le considéraient comme un nouveau docteur de l'Église, comme l'adversaire le plus redoutable que l'athéisme pût jamais rencontrer[1].

Dans cet ouvrage Pascal voulait démontrer la vérité de la religion chrétienne. Sans doute il y a bien des manières de traiter un pareil sujet; aujourd'hui il serait impossible, voire à un théologien, de ne pas tenir compte des travaux rationalistes les plus hostiles; il lui faudrait connaître, tout au moins assez pour pouvoir les combattre, les systèmes qui ont nié la divinité de Jésus-Christ ou attaqué la méthode d'interprétation des Écritures adoptée par l'Église. Pascal ne s'embarrassa pas et n'avait pas à s'embarrasser de toutes ces questions. Au XVIIe siècle, l'exégèse, la critique des Livres saints, n'était pas encore née; bien peu, en dehors des ecclésiastiques et des pasteurs protestants, se permet-

1. Préface de l'édition de 1669.

taient de chercher dans la Bible autre chose que des enseignements ou des préceptes de morale. C'était pour presque tous un livre inspiré de Dieu dont on ne pouvait rejeter une seule ligne; si quelques parties semblaient obscures, c'était une preuve de plus de la faiblesse de l'intelligence humaine. En outre, le rationalisme ne possédait pas encore les armes puissantes dont il dispose aujourd'hui : l'hébreu, moins étudié qu'au xvie siècle, laissait à la Vulgate et aux Septantes toute la valeur d'un texte original; la philologie comparée n'existait pas encore, et c'était par la Bible seule que l'on connaissait l'histoire de l'Orient. Aussi dans de telles conditions ne pouvait-on faire qu'une apologie théologique et métaphysique du Christianisme, en recourant dans certains cas à l'histoire grecque ou romaine.

Il faut, de plus, quand il s'agit de Pascal, faire une autre remarque. Ses études antérieures, les dispositions mêmes de son esprit le rendaient incapable de produire un ouvrage savant comme ceux que l'on faisait alors, rempli de citations plus ou moins bien choisies, inspiré et soutenu par une érudition mal digérée, et écrit dans un latin suspect. Pascal est surtout un polémiste : polémiste dans ses *Provinciales*, où il attaquait la morale des Jésuites, il le reste dans ses *Pensées*, où il veut venger la religion des attaques des *libertins* et de l'indifférence des gens du monde; l'indignation qu'il marque contre les athées, le mépris dont il accable la raison, ne sont pas chez lui comme chez l'auteur du *Pugio Fidei*[1],

1. Voir plus bas.

comme chez tel sermonnaire, un mouvement oratoire, un sentiment factice et passager, mais un cri du cœur, l'expression d'une conviction intime.

Aussi, et ce fut peut-être pour Pascal et pour nous-mêmes une bonne fortune, n'a-t-il point cherché à faire l'érudit et à jouer un rôle qu'il ne pouvait tenir : il savait fort peu d'exégèse, était peu versé dans les langues anciennes, connaissait mal les Pères, y compris le grand saint Augustin, apôtre du Jansénisme. Il chercha plutôt à saisir le côté humain des matières qu'il avait à traiter; mais tout en demandant presque toujours à d'autres auteurs les textes, les indications précises dont il avait besoin, il composa son livre de sa propre substance, il le vécut. De là l'intérêt que nous trouvons à le lire, de là le sentiment indéfinissable qui saisit à la vue de ces pages où Pascal, tantôt agité par la fièvre, tantôt affaibli par la douleur, a essayé de fixer le raisonnement qu'il suivait, d'exprimer l'idée qui l'avait frappé.

Nous avons dit que l'érudition de Pascal était des plus restreintes; en effet, l'énumération des sources et des ouvrages qu'il a consultés n'est pas longue à faire. Montaigne et Charron sont les deux auteurs où il a puisé presque toute la première partie, tout ce qui se rapporte à l'homme, à son esprit et à sa nature; la Bible et le *Pugio Fidei,* ouvrage de théologie du XIII[e] siècle, lui ont fourni le fond de la seconde partie, qui traite des matières religieuses et théologiques en général. Quant à quelques passages de Tertullien et de saint Hilaire, qu'il cite à

propos du livre d'Esdras, il n'y a pas lieu de lui attribuer l'honneur de les avoir découverts : ce fragment du manuscrit est d'une écriture tellement différente de toutes celles que nous retrouvons dans le volume, que nous n'hésitons pas à l'attribuer à quelqu'un des amis de l'auteur, qui lui aura fourni ces renseignements, comme tant d'autres qu'il a mis à profit dans ses *Provinciales*. De quelle manière, dans quelle mesure employa-t-il les sources plus haut indiquées? C'est ce que nous allons dire.

C'est par Montaigne que Pascal a connu la littérature et la philosophie de l'antiquité, dont il n'avait lui-même qu'une assez faible teinture. Il n'est pas nécessaire de donner ici des preuves multipliées de cette assertion; un examen un peu attentif des dernières éditions des *Pensées* et la lecture de nos notes suffiront pour démontrer d'une manière péremptoire qu'il n'est pas une citation latine que Pascal ne lui ait empruntée et que bien souvent il n'a fait que reprendre et développer les idées indiquées sommairement par Montaigne; souvent encore une réflexion lui a été suggérée par une citation latine qu'il a lue dans les *Essais*, sans juger utile de s'en emparer. On peut dire que ce livre a été pour tout ce qui ne touche pas à la religion la source à laquelle il a eu le plus fréquemment recours.

Quelle était donc l'opinion de Pascal sur cet auteur, qu'il lisait et relisait avec tant d'assiduité? Il a exprimé sa pensée à ce sujet dans plusieurs passages, mais on la trouve surtout exposée avec développement, avec beaucoup de suite et de clarté, dans la cé-

lèbre conversation avec M. de Sacy sur Épictète et Montaigne, dont le fond, sinon la forme, a toujours passé pour parfaitement authentique. Ce que Pascal aime dans Montaigne, « *c'est,* dit-il, *ce doute universel et si général que ce doute s'emporte lui-même, c'est-à-dire s'il doute,* » cette logique facile et pourtant très-exacte, qui, examinant une à une les vérités admises par le commun des hommes, arrive à leur refuser toute créance et confond les hérétiques en leur demandant pourquoi ils croient leurs doctrines plus sages que celles qu'ils veulent remplacer. Ce n'est pas que Pascal puisse accepter *cette ignorance et incuriosité, doux oreiller pour une tête bien faite.* Montaigne est *incomparable* pour confondre les faux savants *qui hors de la foi se piquent d'une véritable justice ou d'une véritable science;* mais par sa nonchalance, par *sa mollesse, il est pernicieux à ceux qui ont quelque pente aux vices ou à l'impiété.* C'est par de saines lectures, par la pratique d'Épictète et des Pères de l'Église que le chrétien pourra combattre cette influence et réagir contre ces principes de nonchaloir épicurien.

Pascal tenait ce langage en 1654; on voit que dès lors il regardait Montaigne comme un instrument bon à employer pour quiconque voudrait se convaincre de la faiblesse et de la vanité de l'homme, plutôt que comme un guide à suivre ou un maître à imiter.

Le traité de la *Sagesse,* par Charron, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de notre auteur; écrit avec plus de méthode et surtout plus de pédantisme

que les *Essais*, cet ouvrage n'était que la mise dans un ordre rigoureux des principales idées de Montaigne. Mais sa forme dogmatique, son allure embarrassée semblent avoir rebuté Pascal comme elles rebutent les lecteurs modernes, et les emprunts qu'il lui a certainement faits sont en très-petit nombre.

Autant que Montaigne, plus que lui peut-être, Pascal lisait la Bible. Mme Périer nous raconte que certains psaumes le mettaient dans une sorte d'extase, et que l'étude des Livres Saints était sa plus grande consolation au milieu des longues souffrances qu'il endurait. Mais nous avons déjà dit que les gens du XVIIe siècle ne regardaient pas la Bible du même œil que les savants de nos jours; qu'au lieu d'être pour eux l'un des livres les plus précieux de l'histoire du genre humain, la plus ancienne histoire écrite des peuples riverains de la Méditerranée, c'était un livre divin, dicté par l'esprit de Dieu à des prophètes inspirés. Les obscurités, les contradictions que la raison humaine y pouvait découvrir, loin de faire naître le doute, ne pouvaient que rendre plus sensible la faiblesse, l'impuissance de notre misérable intelligence. Inutile avec de pareilles idées de tenter un travail de critique, alors surtout qu'une Église soupçonneuse traitait et punissait comme un crime tout essai de ce genre.

Pascal l'a pourtant tenté, mais ses essais n'étaient pas de nature à effrayer les gardiens jaloux de la foi romaine. Il a partout appliqué aux deux Testaments le système de la figure. A ce propos, il nous faut

donner ici quelques explications sur ce que Pascal, avec tous les auteurs catholiques, entend par figures. La religion chrétienne prenant son origine dans la mission divine de Jésus, les docteurs ont voulu retrouver cette mission prédite ou figurée dans l'Ancien Testament : de là toute une série d'explications symboliques, à l'aide desquelles ils ont cherché à retrouver dans chaque événement réel de l'ancienne loi, la figure, la promesse d'un fait de la loi nouvelle. Rien n'était plus facile, grâce à un raisonnement déductif des plus subtils; tout événement de l'Ancien Testament difficile à expliquer pour un individu convaincu de l'origine divine de ce livre, devenait nécessaire, et était le symbole d'un autre événement que Dieu marquait ainsi d'avance. L'histoire peu édifiante de Thamar, belle-fille de Judas[1], aurait pu embarrasser un théologien; mais cette Thamar se trouvant indiquée par saint Mathieu dans la liste des ancêtres de Jésus[2], on a cherché le sens figuré de cette anecdote singulière, et il serait difficile d'exposer toutes les explications qu'ont inventées les commentateurs. Nous citerons encore le *Cantique des cantiques,* chant nuptial aussi ardent, aussi passionné que les poésies amoureuses de l'Inde, et qui, grâce à l'imagination des Pères de l'Église, est devenu l'épithalame des noces mystiques de Jésus et de l'Église; au moyen de cette ingénieuse interprétation, ce chant

1. *Genèse,* c. XXXVIII, v. 12-30.
2. *Évangile selon Saint-Mathieu,* c. I, v. 3.

d'amour a pu faire les délices de l'austère saint Bernard, du fondateur de Clairvaux. En somme, la figure était le triomphe du raisonnement déductif, qui allait du connu, la nouvelle loi, à l'inconnu, l'ancienne loi ; pour varier, ces infatigables raisonneurs pouvaient faire volte-face et aller de l'ancienne loi à la nouvelle[1].

Mais les docteurs de l'Église n'étaient pas les seuls à appliquer ce système aux textes bibliques ; les auteurs juifs eux aussi, dans leur Talmud et dans tous leurs livres cabalistiques, essayaient de démontrer, par la figure, que Jésus n'avait accompli aucune des prophéties de l'ancienne loi et que toutes restaient encore à accomplir. La perpétuité de la religion juive et les promesses formelles faites par Dieu à son peuple jouaient un grand rôle dans ces objections. Puisque Jésus était venu pour accomplir la loi (*ad legem implendam*), que n'avait-il donné aux descendants d'Israël cette souveraine puissance si souvent promise par Jéhovah ? Pourquoi, sorti du milieu de ce peuple, avait-il toujours laissé les Gentils l'opprimer et le réduire en une dure servitude ? Objection qui ne manque pas de valeur et à laquelle Pascal essaya de répondre longuement. C'est à force d'interprétations de la Bible, et grâce à des rapprochements arbitraires de passages écrits à des époques diverses, par des auteurs différents, mais toujours sous l'inspiration divine, qu'il a cherché à mettre

1. Voir tout le *Pugio Fidei ;* nous citons ce livre indigeste comme exemple entre mille autres, parce que Pascal semble l'avoir beaucoup pratiqué. (Voir plus bas.)

à néant toutes ces allégations. Quant à étudier lui-même les textes, quant à en examiner la langue et l'époque, quant à élucider la question des remaniements et des interpolations postérieures, c'était un travail jugé inutile par les hommes de son temps et qu'il serait injuste de réclamer de lui.

Une seule fois, il a voulu faire œuvre de critique, et c'est à propos d'un texte dont l'authenticité une fois reconnue eût rendu vaines toutes ses théories. Nous voulons parler du livre IV d'Esdras. Dans un passage du chapitre xiv de ce livre, Dieu apparaît à Esdras dans un buisson et lui ordonne de réunir le peuple et de lui transmettre ses menaçantes révélations. Esdras répond : « *J'irai et je rassemblerai le peuple présent, car le siècle a été mis dans les ténèbres et ceux qui l'habitent sont sans lumière;* ta loi a été brûlée *et nul ne sait quelles ont été tes œuvres et ce que disent tes prédictions. Si j'ai trouvé grâce devant toi, donne-moi ton esprit, et j'écrirai tout ce qui a été fait depuis le commencement des siècles et tout ce qui était écrit dans ta loi, afin que les hommes puissent trouver leur voie et que ceux-là puissent vivre qui voudront vivre dans les derniers temps.* » Alors Dieu lui ordonne de choisir cinq hommes habiles dans l'art d'écrire; le lendemain et durant quarante jours consécutifs, animé de l'esprit d'en haut, il leur dictera la loi ancienne. On comprend l'importance qu'un pareil texte devait avoir aux yeux des théologiens; comme il est en contradiction manifeste avec plusieurs passages des prophètes, notamment de Jérémie, il est difficile

de l'accepter *à priori ;* d'ailleurs, ne serait-ce pas détruire, ou du moins grandement amoindrir l'autorité de la Bible, que de la supposer ainsi brûlée pendant la captivité de Babylone et dictée d'un seul jet par Dieu à un seul homme? La question avait paru si grave au concile de Trente qu'il avait rejeté les deux derniers livres d'Esdras, et Pascal essaya à son tour d'en démontrer la non-authenticité. C'est ici seulement que nous le voyons raisonner en historien; il s'efforce dans plusieurs fragments de prouver combien serait invraisemblable cette prétendue destruction de la loi à l'époque de la captivité de Babylone; il montre que le livre d'Esdras n'est cité qu'assez tard, par des auteurs suspects; que toujours il a été regardé comme apocryphe par les meilleures autorités. Telle est, en résumé, l'argumentation qu'on lui a attribuée; mais, en réalité, elle ne lui appartient pas et elle est en grande partie indiquée dans quelques notes qu'un solitaire de Port-Royal, plus versé que Pascal en ces matières, lui aura bénévolement fournies. Toutefois, il fallait noter cette tentative d'explications comme un fait singulier, car c'est la seule fois que Pascal, oubliant son dédain pour les questions historiques, paraît avoir senti la nécessité d'en tenir quelque compte.

Au nombre des sources les plus employées par Pascal, nous devons mettre un livre qu'il n'a cité qu'une fois en passant, mais dont il paraît avoir fait un grand usage, le *Pugio Fidei* du dominicain catalan, Raimond Martin.

Cet écrivain naquit à Soubiratz, village de Cata-

logue, dans la première moitié du XIII[e] siècle. En 1263 il figura au nombre des docteurs qui disputèrent publiquement à Barcelone en présence du roi Jacme I[er] contre un juif de Gérone, Moïse ben Nachman, discussion dans laquelle les deux parties se vantèrent d'avoir eu l'avantage[1]. L'année suivante, Raimond était chargé par le même prince d'examiner les livres des rabbins et d'aller dans les synagogues prêcher la vraie foi. Il mourut en 1284, à l'âge d'environ cinquante ans, et fut enterré dans le couvent des Dominicains de Barcelone. Son premier ouvrage s'appelait *Capistrum*, le baillon dont il voulait museler les Juifs; il était rédigé en latin. Voyant que les Juifs n'en tenaient aucun compte, il écrivit le *Pugio fidei*[2].

Raimond Martin était fort savant pour son temps; il possédait à fond l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, et avait étudié avec une constance vraiment méritoire les livres de la Cabale et les écrits des rabbins juifs. Son livre est surtout dirigé contre les Israélites, et le titre qu'il lui a donné en indique nettement le caractère : c'est le *poignard de la foi* dont l'auteur transperce les détracteurs de la religion chrétienne. Écrit au XIII[e] siècle, cet ouvrage a tous les caractères des livres de scolastique de cette époque; Raimond y étale complaisamment sa connaissance des

1. Voyez la relation officielle de ce duel théologique dans de Tourtoulon. *Hist. de Jacme I*, t. II, p. 594, et ce que ce même auteur en dit, ibid., p. 381-382.

2. Cf. N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, éd. de Rome, 1696, II, 59-62.

langues orientales et ne s'appuie que sur des passages du Talmud. C'est, comme presque toujours, un assemblage de puérilités, de raisonnements baroques et pédantesques, entremêlés de dissertations sur quelques points difficiles de théologie et d'exégèse; comme toujours aussi les divisions et les subdivisions y abondent, et l'auteur met à contribution toutes les élégances d'une latinité suspecte pour accabler d'injures les Juifs, contempteurs du vrai Messie.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première est uniquement philosophique; l'auteur y étudie quelques-uns des plus célèbres systèmes de l'antiquité, certains points obscurs de la métaphysique d'Aristote, et traite la difficile question des rapports de l'être absolu et de l'être contingent, du Créateur et des choses créées. Pascal ne paraît pas avoir mis cette portion du livre à contribution.

Les deux autres parties sont consacrées à l'examen des doctrines juives, et l'auteur s'efforce d'y prouver que les explications des textes bibliques données par les rabbins aussi bien que ces textes eux-mêmes se rapportent à Jésus-Christ et ne peuvent se rapporter qu'à lui. C'est là retourner contre l'ennemi ses propres armes; pas plus que Pascal, nous ne pouvons savoir si les citations des auteurs hébreux sont exactes; tout ce que nous pouvons dire, c'est que les raisonnements des deux parties nous semblent également singuliers. Le système qui y triomphe est naturellement celui de la figure; chaque ligne, chaque mot, bien plus, chaque lettre

de la Bible a son sens suivant les rabbins et ce sens s'applique à un Messie futur; suivant Raimond Martin, ce Messie est déjà venu et c'est Jésus-Christ. Dans l'exposition des matières, l'auteur ne s'est pas astreint à suivre un ordre exact et il revient plusieurs fois sur le même sujet; on peut dire cependant que la deuxième partie est principalement employée à prouver que Jésus a accompli toutes les prophéties, et que seul il peut être le Messie; dans la troisième, beaucoup plus mêlée, Raimond Martin s'occupe du péché originel et traite la question de la réprobation des Juifs, si difficile à concilier avec certains passages de l'Écriture; il réfute leurs attaques contre les croyances chrétiennes et montre comment l'ancienne loi, toute figurative, devait céder la place à la nouvelle, toute réelle.

Dans ce court exposé des doctrines de Raimond Martin, on aura déjà reconnu quelques-uns des traits essentiels des doctrines théologiques de Pascal, l'emploi outré de la figure, l'application directe de toutes les prophéties des livres saints à Jésus-Christ, enfin la théorie du péché originel; bien plus, souvent les mêmes passages viennent à l'appui de chaque assertion. On pourra nous objecter que Pascal connaissait fort bien son Ancien Testament, que les théologiens de son époque employaient constamment la figure, enfin que la doctrine janséniste de la grâce l'amenait forcément à traiter la question du péché originel. Pour tout autre que Pascal, ces objections auraient une grande valeur; mais tel que nous le connaissons, peu habitué à chercher par lui-même

les preuves des systèmes qu'il édifiait, ou qu'il empruntait à d'autres, enfin, plus rompu aux discussions scientifiques qu'aux recherches d'érudition, il n'était vraisemblablement pas assez au courant de toute cette théologie abstruse pour en appliquer rigoureusement la méthode à tout l'Ancien Testament.

De tout ce fatras du *Pugio Fidei*, Pascal semble avoir voulu tirer un livre clair et méthodique, employant les mêmes moyens pour atteindre un but tout différent. Raimond Martin attaquait les Juifs, Pascal combattait les athées ; l'un voulait prouver la divinité de la mission du Christ ; l'autre cherchait à démontrer l'excellence de la religion chrétienne par rapport à la nature de l'homme. Les emprunts que l'un a faits à l'autre sont impossibles à nier, et Pascal se proposait probablement de lui en faire encore bien d'autres, puisque dans les fragments où il cite le *Pugio Fidei*, nous trouvons une sorte de liste chronologique des livres et des auteurs de la Cabale[1].

1. On pourrait s'étonner de voir Pascal utiliser un ouvrage aussi vieilli que celui de Raimond Martin. En effet, quoique employé encore au XVIe siècle par *Porchetus de Salvaticis*, auteur du *Victoria adversus impios Hebrœos* (1520, Paris), et pillé à outrance par Galatinus, pour son *Opus de arcanis catholicæ veritatis* (1518), le *Pugio Fidei* ne paraît pas avoir joui d'une grande faveur au moyen âge. Seulement, il faut remarquer qu'il fut publié du vivant de Pascal, à Paris, en 1651, par les soins de Bosquet, évêque de Lodève, et de plusieurs autres savants de mérite. Les éditeurs avaient notamment employé un manuscrit du collége de Foix à Toulouse qui a aujourd'hui disparu. Les manuscrits que possède la Bibliothèque Nationale sont incomplets et ne contiennent pas les passages hébreux.

Pascal voulait écrire une apologie du Christianisme; avant d'exposer le plan qu'il avait conçu, nous croyons utile d'indiquer sommairement quels adversaires il avait à combattre et de quelles armes disposaient ces ennemis : c'étaient les Réformés, les Juifs, et surtout les athées et les indifférents.

Les protestants paraissent l'avoir peu préoccupé; en effet, la grande ardeur de controverse qui avait agité tout le XVIe siècle s'était sensiblement apaisée sous les ministères de Richelieu et de Mazarin, et elle ne devait se réveiller que plusieurs années après la mort de Pascal, quand Louis XIV commença cette longue série de persécutions si dignement couronnée par la révocation de l'édit de Nantes. On sait quelle part importante Bossuet prit à toutes ces affaires, soit en convertissant les grands comme Turenne, soit en écrivant contre le pasteur Jurieu ses fameux *Avertissements*. Mais tout cela était encore bien loin quand Pascal écrivit ses *Pensées*, et ce n'est que dans quelques notes sur l'obscure question de la grâce que l'on pourrait retrouver de courtes allusions aux doctrines calvinistes.

Les Juifs, au contraire, semblent l'avoir fort occupé, et c'est à l'influence du *Pugio Fidei* que nous attribuons ce fait, car rien dans l'état des esprits au XVIIe siècle ne justifiait ce réveil de vieilles polémiques oubliées depuis longtemps. Mais, vieux de quatre siècles, cet ouvrage, publié du temps de Pascal, avait obtenu comme un regain de faveur et de nouveauté, et nous croyons que notre auteur y a puisé une bonne partie de ses arguments théolo-

giques. C'est aussi son exemple qui l'a entraîné à rechercher si soigneusement des textes de la Bible à opposer aux allégations des rabbins, et nul doute que bon nombre de ces passages n'eussent disparu le jour où il eût coordonné et refondu ses notes.

Les athées, aux yeux de Pascal, sont aussi fort dangereux; à cette époque, en effet, il en existait encore quelques-uns, reste d'une école en décadence depuis la fin du XVI[e] siècle, mais qui devait se perpétuer malgré la dévotion officielle imposée par Louis XIV et renaître au XVIII[e] siècle. En tout cas, Pascal ne s'est point arrêté à réfuter leurs attaques contre les mystères; il a été, comme il convenait à un géomètre, beaucoup plus frappé de leurs objections métaphysiques, objections qu'il s'est efforcé de détruire, en montrant l'incertitude des connaissances de l'homme, la faiblesse, l'imbécillité de sa raison. Au lieu de discuter leurs arguments, il a essayé de les frapper d'impuissance en niant la valeur de l'intelligence qui les produisait; inhabile à atteindre la vérité dans les sciences physiques et naturelles, ignorant la cause des faits les plus simples qui se produisent chaque jour sous ses yeux, pourquoi l'homme voudrait-il connaître la cause première de tout, affirmer et nier l'existence de l'être incréé et éternel, auteur et maître de l'univers? C'est là de sa part une témérité inouïe, une audace insupportable.

Ce ne sont point, du reste, les athées de raisonnement que Pascal attaque avec le plus de véhémence : ce sont là de pauvres gens qui peuvent être

sincères dans leur aveuglement, auxquels la foi manque, mais qui du moins ont cherché sérieusement la vérité et croient l'avoir trouvée. Ceux qu'il poursuit avant tout, ceux qui lui arrachent des cris d'indignation, ce sont les indifférents, les gens qui vivent dans la religion sans s'inquiéter d'obéir à ses lois sévères, qui ne sont ni assez logiques pour nier les vérités de la foi, ni assez zélés pour en observer les préceptes. Tourmenté lui-même du désir ardent de trouver la vérité pure, croyant l'avoir atteinte, il s'indigne de voir tant de gens vivre comme si la vie était tout et l'éternité rien. Quoi donc! Dieu a bien voulu envoyer son Fils sur la terre pour sauver l'humanité, il a fondé une religion telle que la religion chrétienne, prouvée par miracles, prophéties et figures, prédite pendant deux mille ans, établie malgré l'opposition de toutes les puissances matérielles, expliquant merveilleusement les incohérences de la nature humaine; et au lieu de passer sa vie à remercier Dieu d'être né dans la religion chrétienne et à étudier cette divine consolatrice, l'homme, prêt à mourir, recherche les divertissements, se livre aux fausses joies des sens, aux curiosités de l'esprit, oubliant que ce qui fait la vraie joie et la béatitude c'est de posséder Dieu et d'être possédé par lui!

Il semble, à voir le ton de Pascal, l'inquiétude avec laquelle il revient sans cesse sur ces questions, que l'indifférence religieuse ait été, à ses yeux, la grande plaie du temps. Peut-être, en effet, par suite des agitations de la Fronde et des événements

extérieurs, l'attention publique s'était-elle quelque peu détournée des questions religieuses, si souvent remuées au siècle précédent; mais Pascal lui-même et ses amis devaient plus tard faire cesser cet oubli pour leur propre malheur.

En combattant les indifférents en matière de religion, Pascal combattait encore les Jésuites; dans les *Pensées* comme dans les *Provinciales,* alors même qu'il défend la religion, il ne peut les oublier, et maintes fois sur les chiffons de papier qui composent son manuscrit, on trouve des réflexions dirigées contre eux, contre leurs doctrines de dévotion commode. En effet, ce que Pascal pouvait leur reprocher, c'était de rendre la religion facile, de propager partout l'indifférence religieuse. Ils étaient pour lui, étant donné le point de vue auquel il se plaçait, de grands, de dangereux ennemis; adoucissant les duretés des doctrines chrétiennes, facilitant la pénitence, persuadant les grandes dames, les seigneurs, les riches, dont ils dirigeaient la conscience, de la possibilité de se sauver en faisant avec Dieu un certain nombre de petites compositions, *en lui prêtant à la petite semaine,* ils les rendaient indifférents; ils leur faisaient perdre de vue cette doctrine du péché originel, si importante pour Pascal, clef de tout son système. Et pourtant, au point de vue des intérêts de la religion, qui avait raison, de Pascal ou de ses adversaires? Port-Royal pouvait gagner à ses austères doctrines quelques âmes d'élite, quelques esprits droits, mais comment cette société délicate et raffinée, cette cour brillante

et corrompue, cette noblesse amie du monde et des plaisirs, aurait-elle pu se plier aux exigences d'une foi aussi âpre, aux pratiques d'une religion aussi sévère ?

Le système théologique que Pascal a exposé dans la deuxième partie des *Pensées* est avant tout janséniste ; il s'appuie sur deux propositions qui s'enchaînent étroitement et dont l'une n'est que la conséquence rigoureuse de l'autre. L'homme, tombé d'un état primitif de grandeur, de béatitude et de science depuis la désobéissance d'Adam, subit chaque jour les suites désastreuses du péché originel ; la grâce divine seule peut le racheter et le laver de cette tache.

La première affirmation vient de la croyance hébraïque à la transmission des péchés : *Les pères ont mangé des raisins verts et les dents des fils en ont été agacées*[1]*;* et ailleurs : *J'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché*[2]. Cette doctrine domine tout l'Ancien Testament et s'y trouve constamment appliquée. Si les Israélites sont emmenés captifs à Babylone, c'est que les générations précédentes ont commis des fautes que leurs descendants doivent expier ; depuis la chute d'Adam, le monde entier souffre et est plongé dans l'ignorance et les ténèbres. Cette faute ne pourra être rachetée que par un Messie, par un être puissant, envoyé du Très-Haut, qui assumera sur sa tête innocente tous les péchés du genre humain et lui ouvrira une ère de

1. Ézéchiel, 18, v. 2 et Jérémie, 31, v. 29.
2. Ps. 50, v. 7.

miséricorde et de rédemption. Cette conception d'une vie primitive entièrement heureuse et pure n'est pas d'ailleurs particulière aux Juifs; presque tous les peuples anciens l'ont possédée, et les Grecs notamment plaçaient leur âge d'or aux premiers temps du monde. Nous n'avons pas à examiner longuement cette hypothèse; qu'il nous suffise de rappeler qu'elle est victorieusement combattue par la science toute moderne de l'anthropologie. Nous devons seulement indiquer les conséquences que les théologiens chrétiens, et, à leur suite, Pascal, en ont légitimement tirées.

Tout être en naissant est condamné sans avoir agi : avant la venue du Christ, Dieu, pour perpétuer l'observation de sa loi, a bien fait avec le peuple hébreu un pacte, dont le signe matériel était la circoncision; mais ce pacte n'a pas affranchi les Juifs des conséquences du péché originel. Ce signe matériel de l'ancienne loi a été remplacé dans la nouvelle par le signe tout spirituel du baptême; mais celui-ci ne suffit pas non plus, et le chrétien baptisé périra comme le Juif circoncis, si Dieu ne lui donne le pouvoir de résister à la nature pécheresse et ne lui communique le secours précieux, indispensable de sa grâce, car c'est ici que la grâce intervient.

Le chrétien, par le baptême, est, il est vrai, momentanément à l'abri des conséquences du péché originel; mais cette tache a laissé des traces indélébiles; la nature est là qui invite au péché; l'homme, abandonné à lui-même, est faible et borné; les occasions de mal faire, les tentations du monde sont

innombrables et sans cesse renaissantes. Comment lui, dont l'intelligence est obscurcie par son imbécillité originelle, dont les passions sont toujours en éveil, dont l'âme est sans cesse détournée de Dieu par la nécessité de vivre de son travail, par les suggestions du monde extérieur, par les rébellions de la nature, comment pourra-t-il atteindre cette perfection, cette vertu idéale dont il a un souvenir confus? Il succombera dans la lutte et perdra tous les fruits du baptême, si Dieu ne lui envoie un nouveau secours, la grâce.

La grâce est ce souffle divin qui, remplissant, absorbant l'homme, lui donne la force de renverser tous les obstacles, le courage d'affronter toutes les difficultés pour atteindre cette perfection, but idéal de son esprit. A la grâce, dit Pascal, nul ne peut résister. Elle a frappé Saül sur le chemin de Damas, et le voilà qui va prêchant et catéchisant; il brave les supplices et la prison, se présente sans crainte, chétif, devant les tout-puissants proconsuls, ignorant, devant les sages d'Athènes. C'est la grâce qui anime les religieuses de Port-Royal, sommées de signer le formulaire. C'est elle enfin qui exalte Pascal, qui le pousse à écrire ses *Provinciales*, à affronter tous les dangers plutôt que de céder.

Mais comment obtiendrons-nous ce don précieux? Posséder la vérité entière, n'est-ce pas là le plus grand et le plus souhaitable des bonheurs? Ici la théologie janséniste nous rejette dans une terrible incertitude; nul ne peut obtenir la grâce de Dieu; à Dieu seul appartient le droit de la communi-

quer. Avant même de naître, Jacob était privilégié; et Ésaü aura beau se raidir contre cette volonté supérieure, son frère sera accepté et triomphera de lui, car il a été *élu*. Caïn offre à Dieu les fruits de son travail; mais Abel a plu, Jéhovah regarde d'un œil favorable ses présents (*respexit*); de là le crime, la misère et les remords de Caïn; la grâce divine lui a manqué pour vaincre la nature. Nul ne peut se vanter de posséder ce don divin, nul n'est sûr de l'obtenir : *Spiritus flat ubi vult.* Humiliez-vous, *abêtissez-vous,* dira Pascal; peut-être Dieu vous prendra-t-il en pitié, mais n'y comptez pas; attendez le divin visiteur dans les larmes et le tremblement. Si Dieu vous agrée, il vous comblera de ses dons les plus précieux; vous pourrez être le plus méritant des hommes et échouer misérablement.

Ce qui frappe le plus Pascal dans ses réflexions sur la nature humaine, c'est l'impuissance de l'homme à atteindre la vérité pure. En effet, si au lieu de voir dans les idées dites générales ou abstraites le produit de la généralisation des faits concrets observés chaque jour, le résultat d'une longue série d'observations et de raisonnements, on regarde ces idées comme innées chez l'homme, on reste frappé d'étonnement en voyant combien la réalité est inférieure à l'idéal, combien nos conceptions du vrai, du beau, du bien sont au-dessus de leurs manifestations extérieures. Cherchant à rendre compte de cette étrange disproportion, Pascal a trouvé dans la doctrine du péché originel une explication en apparence satisfai-

sante. Ces hautes conceptions, dont l'existence chez l'homme l'étonnait si fort, ne sont plus, une fois ce dogme admis, que le reflet de pensées antérieures, le sentiment confus des connaissances parfaites qu'il a possédées dans un état primitif de science et de béatitude. Ce bonheur une fois perdu par la faute de son premier auteur, il ne lui en est plus resté qu'un vague souvenir; mais ce souvenir suffit pour causer son inquiétude et ses dégoûts, pour lui faire chercher le divertissement et le plaisir, pour le pousser hors de lui-même. L'homme ne peut toutefois rester ainsi à jamais dans les ténèbres et l'ignorance; de là la mission de Jésus, qui vient racheter le monde, et, nouvel Adam, expier les fautes du premier. Mais la nature humaine est trop faible, la concupiscence a trop de force; ce rachat sanglant ne pourra profiter qu'à un petit nombre d'élus, et ces élus seront ceux auxquels Dieu aura, dans sa miséricorde, communiqué la grâce. Ceux-là seuls seront sauvés. Quant aux autres, voués à la perdition éternelle, c'est inutilement que pour eux le Christ est mort sur la croix : la grâce leur a été refusée et ils périront.

Parfaitement logique, une fois le péché originel admis comme point de départ, ce système a des conséquences d'une haute portée; ce n'est, en somme, que le fatalisme sous un autre nom, et c'est par un vice singulier de raisonnement, par un manque évident de logique, que Pascal essaie de pallier les conséquences de sa doctrine en conseillant les pratiques journalières, l'ascétisme, les macéra-

tions, qui pourront affaiblir l'esprit et dompter la nature, sans rendre le salut plus certain; puisque sans la grâce tous nos efforts seront inutiles et que cette grâce peut être refusée aux plus méritants et accordée aux plus indignes. Mais ce qui donne à Pascal sur les Jansénistes eux-mêmes une supériorité incontestable, c'est qu'il n'essaie nullement d'adoucir l'âpreté de sa conception. Ce système d'élection, de choix arbitraire, choque nos idées humaines de justice; ce Dieu jaloux et capricieux, vrai descendant du Jehovah des Juifs, nous semble un despote injuste et cruel; la transmission des péchés, l'expiation des fautes du père par ses descendants nous indigne. Pascal ne cache aucune de ces difficultés; il nous répond « *que la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins nous choquer que la miséricorde envers les élus* »; que « *Jésus-Christ sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes* ». Nous parlons de mérite et de démérite, de vertu et de péché : « *Les hommes, n'ayant pas accoutumé de former le mérite, mais seulement de le récompenser là où ils le trouvent, jugent de Dieu par eux-mêmes.* » En un mot, raisonneur infatigable, il tourne et retourne cent fois les données qu'il a admises *à priori* pour démontrées, et finit après tant d'efforts par nous laisser incertains, étonnés, hésitants entre une vague espérance de salut et une certitude presque entière de damnation.

C'est ici que se pose la question tant de fois agitée du scepticisme de Pascal. Dans les *Pensées*, surtout depuis la publication du texte original par Faugère,

on reconnaît tout d'abord deux courants d'idées bien distincts; d'une part un scepticisme absolu, qui ne respecte aucune loi, aucune croyance et déclare l'homme incapable d'atteindre la vérité pure; de l'autre, un dogmatisme aussi absolu, une foi aveugle qui touche au mysticisme et conduit Pascal aux affirmations hardies que l'on connaît, à propos des miracles et des principaux dogmes du Christianisme. Il y a deux manières d'expliquer cette apparente contradiction. On peut supposer que Pascal, polémiste habile, mathématicien consommé, aura cherché dans la première partie de son livre à prouver que rien n'étant probable sauf la religion, il faut l'accepter par cela seul, sous peine de ne rien croire; et, alors, son scepticisme n'est qu'un scepticisme de méthode; il aura voulu débarrasser d'abord le terrain des éléments purement humains pour y édifier plus sûrement son édifice religieux. Mais une autre hypothèse se présente : tout ce que Pascal a renfermé de scepticisme dans ses *Pensées*, il l'a pensé réellement. C'est chez lui, non pas artifice de rhéteur ou de philosophe, mais sentiment personnel, et s'il se jette ensuite dans la foi la plus aveugle, s'il adopte les croyances les plus exaltées, c'est par désespoir. Avide de certitude, ne la trouvant nulle part, il essaie de se faire illusion à lui-même et aux autres, de se persuader de la vérité de faits, de croyances qu'il sait être sans preuves.

Les deux explications ont été émises et soutenues toutes deux éloquemment. La première, celle du scepticisme méthodique, a été adoptée jusqu'au

milieu de notre siècle [1]. L'autre système a prévalu depuis que les publications de MM. Cousin et Faugère ont permis d'étudier de plus près l'œuvre posthume de Pascal. En effet, il est mieux fait pour notre siècle, rationaliste et sceptique par excellence; il permet de citer Pascal comme un exemple de l'inanité, du danger même, pour certains esprits, des recherches théologiques. Nous allons à notre tour aborder cette grave question et essayer de tirer des *Pensées* les conclusions qui nous semblent les plus vraies, en nous en tenant au texte même de Pascal, sans aller chercher ailleurs des secours qui pourraient nous égarer.

Voici, à ce qu'il nous semble, les principaux arguments que peuvent invoquer les partisans du scepticisme réel de Pascal. Ils parlent de l'incohérence, des contradictions que l'on trouve dans certaines parties des *Pensées*, de la véhémence avec laquelle Pascal agite toutes ces questions; enfin, ils citent certains passages qui, à première vue, paraissent inexplicables, à moins d'y voir l'œuvre d'un sceptique.

Avant tout, qu'on nous permette une observation générale; quand on étudie les *Pensées*, on ne doit pas oublier qu'elles ne constituent pas tant un livre que les matériaux d'un livre. L'apparence que prennent ces fragments dans une édition critique, où tous les passages analogues ont été soigneuse-

1. Nous ne tenons, bien entendu, aucun compte du singulier travail que Condorcet a fait subir aux *Pensées*.

ment rapprochés, et souvent dans les éditions anciennes, plus ou moins habilement soudés, est de nature à tromper le lecteur. Il faut se figurer tous ces fragments tels qu'ils existent dans le manuscrit original, écrits sur des papiers de grandeurs différentes, à des époques diverses, y voir des notes prises par Pascal en vue de son travail, des portions de développement, des indications d'arguments à examiner, plutôt qu'une œuvre méthodique et d'une seule haleine.

Autre observation qui a aussi sa valeur. Quand on lit une pensée de Pascal, il ne faut pas la regarder tout d'abord comme une pensée absolument personnelle; ce peut être une note destinée à lui rappeler une objection à laquelle il comptait répondre plus tard, une exclamation passionnée qu'il prête à un interlocuteur imaginaire dont il veut forcer la conviction. En effet, il le dit lui-même, il comptait faire non un livre dogmatique savamment et pesamment distribué, mais un ouvrage dans le genre des *Essais* de Montaigne, avec dialogues, lettres, etc.[1] Ç'aurait été une œuvre plus longue, mais écrite par moment avec ce ton aisé, cette variété de style qui font le grand charme des *Provinciales*.

On conçoit donc facilement que des pensées telles que celle-ci : « *celui-là est heureux qui peut avoir la foi,* » ne peuvent être alléguées par les partisans du scepticisme de Pascal ; il faudrait prouver

1. Voir à ce sujet le dernier chapitre de notre édition, intitulé : *Ordre*, et la préface de la première partie des *Pensées*.

d'abord que ce n'est pas une objection à laquelle il va répondre, qu'il ne place pas ces paroles dans la bouche d'un interlocuteur, qu'enfin ce n'est pas le seul fragment aujourd'hui existant d'un développement beaucoup plus étendu; objections dont il est difficile de prouver entièrement la légitimité, mais qu'il est tout aussi impossible de réfuter, et qui par cela même sont et seront toujours invincibles.

C'est donc ailleurs, dans des passages absolument indiscutables, notoirement écrits et pensés par Pascal, que les partisans de l'opinion que nous discutons doivent aller chercher leurs preuves. Or, presque tous les fragments où l'on retrouve trace de scepticisme sont empruntés à Montaigne ou inspirés par lui; tantôt l'emprunt est à peu près textuel, tantôt c'est une paraphrase éloquente, en style soigné, de telle ou telle citation latine fournie par le même auteur. Il n'y a dans toute cette partie que deux choses qui appartiennent en propre à Pascal. L'une est le style dont il enveloppe la pensée souvent hésitante de son prédécesseur, l'idée indécise et flottante du véritable sceptique qui devient, sous sa plume, nette, brillante, acérée, et presque dogmatique; Pascal nie comme d'autres affirment; il porte dans le pyrrhonisme cette hardiesse de doctrine, ce ton tranchant que l'on retrouve dans la seconde partie de son œuvre. L'autre est la passion avec laquelle il s'exprime, passion qui laisse bien loin derrière elle le ton indolent, le laisser-aller, l'ironie moqueuse avec laquelle Montaigne agite toutes les questions.

Les critiques, dont nous combattons le système, ont allégué cette passion comme une preuve à l'appui de leur opinion. Si Pascal déploie tant d'ardeur dans la controverse, c'est qu'il veut se cacher à lui-même le néant qu'il entrevoit; il essaie de se tromper en trompant les autres, et il n'y réussit pas : c'est le désespoir qui le fait parler. Mais cette passion, cette ardeur ne peuvent-elles s'expliquer par l'intérêt poignant que Pascal, épris de la Religion, prenait à toutes ces discussions, par le désir de convaincre autrui, par l'indignation qu'il éprouve contre ceux qui négligent de pareilles recherches et se livrent aux divertissements du monde au lieu de chercher la vérité, de demander la grâce? Remarquons en outre que dans certains cas cette passion est bien un peu factice; il ne faut plus parler aujourd'hui du style prime-sautier de Pascal, de cette idée originale qui du premier coup trouve sa forme définitive. Nous savons par les contemporains[1] qu'il travaillait fort lentement, qu'il n'écrivait jamais qu'après de longues réflexions. Nous ne posséderions pas ce témoignage, que les variantes que nous avons relevées seraient là pour prouver qu'il travaillait soigneusement son style avant d'arriver à une rédaction qui le satisfît complétement. Nous ne contestons pas son admirable talent d'écrivain, mais il est difficile de trouver toute la passion que l'on prétend dans des fragments aussi soignés.

1. Voyez la préface de l'édition janséniste.

Sans insister sur ce côté de notre argumentation, nous passerons à un autre ordre d'idées. Supposer Pascal sceptique, c'est supposer qu'il parlera des sceptiques en philosophe de leur école. Or, il eut un jour à parler du sceptique qu'il connaissait le mieux, de Montaigne : ce fut en 1654, lors de son entretien avec M. de Sacy[1]. Et qu'y voit-on ? Que Pascal, dans Montaigne, estimait précisément ce que nous appelons le doute méthodique : douter de tout lui semblait le meilleur moyen d'arriver à la foi, étant donnée la difficulté (il dit l'impossibilité) de prouver d'une manière irréfutable que nous avons raison de croire. Bien entendu qu'en parlant ainsi, nous n'entendons nullement assimiler les deux écrivains ; pour Montaigne, le doute est un plaisir ; pour Pascal, c'est une obligation. Si bien que pour ce dernier, Montaigne fut un instrument et non un maître ; il trouvait réunis chez lui tous les vieux arguments de l'école sceptique, que son éducation première l'aurait empêché de rassembler lui-même.

Nous renverrons encore le lecteur à ce qu'il dit des Pyrrhoniens. On sait que le pyrrhonien n'a pas, à proprement parler, d'opinion personnelle ; si telle ou telle religion obtient ses préférences, c'est que né et élevé dans cette croyance, il juge inutile d'en changer, la vérité absolue n'étant pas de ce

1. Le fond de cet entretien a toujours passé pour authentique, et l'on sait qu'en plus d'un endroit le style lui-même porte les traces du génie de Pascal. Il fut publié par Fontaine, secrétaire de M. de Sacy vers 1734 ; il est probable que ce dernier avait noté sur le champ une partie des développements de Pascal.

se convaincra que loin d'être sceptique, il était alors profondément croyant et possédait en germe la plupart des idées qu'il devait plus tard exprimer dans les *Pensées*. D'ailleurs il ne faut pas se méprendre sur ce que ses biographes appellent la vie mondaine de Pascal ; pour les solitaires de Port-Royal, avoir quelques amis, rire et causer librement avec eux, fréquenter les salons, c'était perdre son âme ; condamnant à peu près tous les arts et ne voyant dans les sciences qu'un auxiliaire de la religion, ils ne pouvaient manquer d'être bien sévères pour ces divertissements parfaitement innocents. Aussi, cette exaltation qui précéda et amena la conversion de 1654 doit-elle plutôt être attribuée à l'influence chaque jour croissante de Jacqueline et des Jansénistes, peut-être aussi à l'action de la maladie qui depuis si longtemps minait les forces de Pascal.

Car, il faut bien le reconnaître, Pascal est un génie maladif. Son livre des *Pensées* est écrit sous l'influence d'idées si sévères, il y marque une crainte si profonde de perdre, faute de la grâce, le fruit d'une vie entière d'austérité, qu'il en est jusqu'à un certain point dangereux. Ses arguments contre les sciences, contre la raison humaine, n'ont rien de bien neuf et on y a répondu mille fois ; mais il les présente d'une façon si saisissante, avec une telle ardeur de polémique, un tel désir de persuader, que plus d'un pourra douter de sa propre raison en lisant cet éloquent réquisitoire. Qu'on y prenne garde, ce serait là pour Pascal un argument de plus contre cette faible, cette folle raison qui se laisse

si facilement subjuguer par un esprit ardent et par une chaude conviction.

III.

Quand Pascal mourut, ses amis connaissaient depuis déjà longtemps son intention d'écrire une apologie de la religion chrétienne. La préface d'Étienne Périer analyse l'entretien que son oncle eut à ce sujet avec plusieurs d'entre eux, entretien dans lequel il exposa son plan et développa quelques-unes de ses idées. En outre, certains fragments du manuscrit autographe, plus achevés que les autres, portent en épigraphe ces trois lettres « *A. P. R.* » que l'on a expliqué avec toute probabilité par ces mots : *A Port-Royal;* c'étaient sans doute des projets de conférences morales et religieuses, des sujets de conversations dont il écrivait une partie d'avance. Aussi l'idée vint-elle tout de suite aux Jansénistes de composer un livre avec tous ces fragments ; mais elle fut longtemps avant de pouvoir être réalisée, tant les controverses religieuses et la question de la signature du formulaire occupaient tous les membres de cette petite église; ce ne fut qu'en 1668, après la paix de Clément IX, qui vint imposer une courte trêve aux deux partis, qu'elle put enfin être mise à exécution.

Bien des choses se réunissaient pour rendre difficile

le travail qu'allaient s'imposer les amis de Pascal : la crainte de troubler par la publication les derniers écrits du plus fougueux, du plus intraitable des Jansénistes, une tranquillité si longtemps désirée et si chèrement acquise ; l'impossibilité de donner ces fragments informes à lire aux raffinés, aux puristes du temps ; enfin il était difficile de concilier toutes ces nécessités avec les exigences d'une famille justement ombrageuse et jalouse de conserver intactes ces reliques du plus illustre de ses membres. Les amis de Pascal proposèrent successivement deux plans. Le premier, réellement inacceptable, fut écarté grâce à la résistance de sa famille ; il consistait à refaire de toutes pièces l'ouvrage rêvé par lui ; c'était le duc de Roannez qui avait eu cette idée, laquelle ne fait grand honneur ni à sa perspicacité, ni à son amitié. On s'en tint donc à un plan plus sage et plus praticable : on forma des *Pensées* un certain nombre de chapitres factices et l'on établit entre elles les transitions que semblaient demander les habitudes littéraires du temps. En outre, il fallut adoucir les hardiesses de l'auteur, corriger ses intempérances de langage, ses violences d'expressions, supprimer, élaguer, *embellir, éclaircir,* suivant l'expression de l'un de ces messieurs. Tout ce petit travail, fruit d'une prudence un peu exagérée, mais en somme assez naturelle, ne se fit pas sans de longues et opiniâtres résistances de la part des parents de Pascal. Mme Périer et surtout son fils Étienne tinrent opiniâtrément tête au grand Arnauld, et il fallut leur donner des explications, les assurer que

ces corrections eussent certainement été acceptées par l'auteur. Ce fut toute une négociation dont les pièces ont été publiées; l'avantage resta bien entendu à Port-Royal, mais Étienne Périer et sa mère surent empêcher plus d'une mutilation, prévenir plus d'une coupure[1].

Une fois l'édition agréée par la famille, il fallait la faire accepter à des censeurs, à des approbateurs jurés, sans l'apostille desquels la publication était impossible. On s'imaginerait malaisément toutes les mutilations que le texte eut à subir de leur part, toutes les retouches qu'il fallut faire pendant et même après l'impression. Chaque théologien, chaque prélat en renom vint donner son avis, offrir son approbation à la condition que telle expression serait adoucie, tel passage corrigé. De là les cartons que l'on remarque dans certains exemplaires et qui prouvent que, même achevé, le volume passa encore par plus d'une main, eut à subir plus d'une critique. La préface devait d'abord raconter la vie de Pascal, et c'est pour en tenir lieu que Mme Périer écrivit l'opuscule que l'on connaît, si simple, si pieux et quelquefois si touchant. Mais elle osait y parler discrètement des polémiques soutenues par Pascal : c'en fut assez pour le faire refuser, et son fils, Étienne Périer, le remplaça par une longue préface, prudente à l'excès, mais qui du moins, écrite par un proche parent de l'auteur, se contentait d'éviter

1 Voir sur tout cela le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, tome III, page 372 et suivantes.

les sujets de polémique, sans essayer de contenir son admiration pour l'illustre et cher défunt. Une seule chose a pu lui être reprochée, et il n'en est probablement pas seul responsable ; il a trop affirmé que le texte de Pascal avait été religieusement respecté : c'était trop dire, il eût mieux fait de ne pas en parler. Quant à y voir un mensonge, comme l'ont fait quelques critiques, c'est aller bien loin et apprécier l'œuvre des Jansénistes avec des sentiments et des idées qui n'étaient pas de leur temps[1].

Du reste, il semble qu'il ait été presque toujours fort difficile de juger cette première édition des *Pensées* sans aboutir à une appréciation excessive dans l'éloge ou dans le blâme. Les uns, voyant que les principales corrections des Jansénistes ne portent pas sur le fond de la doctrine de Pascal, qu'ils ont seulement essayé d'adoucir le ton sceptique et amer de l'auteur, de mitiger l'expression souvent outrée, les ont absous au point de déclarer que cette édition est la seule bonne, la seule à lire encore aujourd'hui, et qu'il est inutile d'aller chercher dans le manuscrit autographe la leçon originale, si habilement corrigée par eux[2]. D'autres, au contraire, tels que Cousin et

1. M. Dreydorff, le dernier commentateur protestant des *Pensées* de Pascal, traite cette déclaration de *grossier mensonge.* (*eine grobe Unwarheit.*) (Pascal's Gedanken über die Religion, Leipzig, 1875, page 10). Du reste le même auteur se montre dans toute cette partie de son livre d'une injustice extrême pour les amis de Pascal.

2. Voir notamment la préface de l'édition donnée par Jouaust en 1874 ; c'est aussi l'opinion de M. de Sacy. (Voir à ce sujet la *Revue critique,* 1875, I, p. 91 et suiv.)

M. Faugère, tout entiers à la joie de leur découverte, ont maltraité durement leurs grands devanciers et leur ont reproché avec trop de vivacité des changements sans lesquels le livre n'aurait pu paraître en 1670. Seul, ou presque seul, Sainte-Beuve, avec sa critique fine et pénétrante, son esprit juste et modéré, a su juger équitablement cet effort remarquable. Les Jansénistes, dit-il, ont fait ce qu'ils ont pu; les habitudes littéraires du XVIIe siècle, la situation religieuse, leur interdisaient une publication intégrale des notes de Pascal; l'édition de M. Faugère, voire celle de M. Havet, n'eussent point trouvé de lecteurs à la cour de Louis XIV, et, venant des Jansénistes, un livre de religion et de morale devait être irréprochable comme doctrine, pour se faire pardonner son origine. Aujourd'hui le temps, les idées ne sont plus les mêmes : on ne demande plus de prêter à l'auteur telles ou telles idées; ce que l'on veut, c'est un texte parfaitement pur sur lequel chacun puisse exercer son droit de libre examen. Quant à ceux qui s'obstinent à lire Pascal dans l'édition de 1670, peut-être le font-ils par conscience et pour ne pas lire un ouvrage hérétique, car Pascal n'est pas autre chose, puisqu'il s'est toujours montré franchement janséniste. Mais ceci sort du domaine de la littérature; c'est un cas de conscience, que chacun résoudra selon ses propres lumières.

Telle qu'elle était, avec tous ses défauts, dont la plupart ne pouvaient être remarqués par les gens du XVIIe siècle, l'édition janséniste fit son chemin,

fut réimprimée plus d'une fois, et chaque jour avec un plus grand succès. En 1727, Colbert, évêque de Montpellier; en 1728, le P. Desmolets, dans ses *Mémoires de littérature*, ajoutèrent quelques pensées à celles que l'on connaissait déjà, mais ce n'étaient que des fragments peu importants, et c'est ainsi que nous arrivons à la fin du XVIIIe siècle, au moment où l'esprit philosophique est dans toute sa puissance.

Entre Pascal et la nouvelle école de philosophie, dont les théories régnèrent pendant la plus grande partie du siècle, il y avait trop peu de points communs pour qu'on pût demander aux chefs de cette école de comprendre ou d'admirer le chrétien janséniste. Les attaques passionnées de celui-ci contre la raison, son mépris hautain pour la science ne pouvaient qu'éloigner de lui des penseurs tels que les Encyclopédistes. En outre, les questions qui le préoccupaient tant, les querelles entre Jansénistes et Jésuites, n'étaient plus l'objet du même intérêt, et il fallait l'obstination insensée de la compagnie de Jésus et des ministres de Louis XV à imposer à toute la France la fameuse bulle *Unigenitus*, pour donner quelque valeur à ces vétilles théologiques. Aussi les philosophes virent-ils dans l'auteur des *Pensées* un ennemi plutôt qu'un allié; Voltaire surtout, le poursuivit impitoyablement; sa haute et ferme raison, son esprit net lui faisaient sentir vivement tout ce qu'avaient d'exagéré certains points de vue de Pascal, et d'autre part, inaccessible aux idées religieuses dont celui-ci avait vécu, il ne pouvait sentir ce que

ces théories outrées avaient par certains côtés de juste et de légitime. Dès 1734, il publia ses *Remarques sur les Pensées*, ouvrage tout de polémique, où l'on trouve plus d'une objection fondée, plus d'une critique ingénieuse; mais bien souvent ces remarques ne portent pas ou portent à faux. Ce n'est point du reste à Voltaire, quand il s'agit de choses religieuses, qu'il faut demander une grande modération et une parfaite équité.

Ses *Remarques* donnèrent le ton à tous ses disciples; tous se plurent à attaquer Pascal, sans mieux le juger que leur maître. C'est de ces attaques que sortit l'édition de Condorcet (1776). Précédée d'un éloge qui n'est au fond qu'une critique acerbe et souvent injuste de l'auteur, elle est enrichie de plusieurs notes de Voltaire, encore plus caustiques que les *Remarques* de 1734 et ne fait honneur ni à son auteur, ni à Voltaire lui-même, qui eût pu laisser à un Jésuite, tel que le P. Hardouin, le soin d'attaquer Pascal. Ajoutons que le texte original y est encore plus maltraité que dans l'édition janséniste, que de longs passages ont été retouchés, et que Condorcet, qui avait pourtant consulté le manuscrit autographe, ne s'est même pas donné la peine de collationner les parties publiées avant lui. Du reste, toujours prompt à faire ressortir ce qui pouvait passer pour une faiblesse de la part de Pascal, il n'a pas manqué de publier avant toute chose la fameuse *amulette*, le vœu de Pascal. Ce seul fait montre quelle thèse il entendait soutenir.

L'édition de Condorcet venait à peine d'être pu-

bliée, quand parut celle de l'abbé Bossut (1779). De tous les anciens travaux sur l'œuvre de Pascal, cette édition est de beaucoup le meilleur; donnant un texte bien plus fidèle que celui des jansénistes, conçue dans un esprit véritablement scientifique, elle a eu l'honneur de servir de modèle à toutes celles qui l'ont suivie, et n'a été oubliée que depuis les découvertes de Cousin et la publication de M. Faugère. Bossut avait connu le manuscrit original et en avait tiré beaucoup de pensées inédites, beaucoup de corrections importantes. L'ordre adopté par lui est tout à fait arbitraire; il a bien senti cependant qu'il y avait dans les *Pensées* deux parties distinctes, l'une sceptique, l'autre dogmatique, et c'est cette division si naturelle qui lui a fourni le titre de ses deux grandes divisions : *Pensées relatives à la philosophie et aux belles-lettres*, et *Pensées relatives à la religion*. Mais dans le détail, sa classification est toute de fantaisie; les fragments de Pascal sont répartis par articles qui n'ont pas toujours raison d'être, et l'éditeur s'est peu préoccupé de mettre beaucoup d'ordre dans la suite des idées. Malgré ces défauts, l'édition Bossut est certainement la seule édition ancienne que l'on puisse consulter, non que la lecture du manuscrit original soit toujours excellente, où que le texte ait toujours été respecté par lui, mais il y a loin de ces négligences à la timidité extrême de Port-Royal ou aux corrections audacieuses de Condorcet.

Cette édition a été maintes fois reproduite, et a servi de prototype à toutes celles qui se succédèrent

jusque vers 1840. Quelques années avant cette dernière date, un éditeur consciencieux, mais malheureusement dominé par des préoccupations religieuses exagérées, M. Frantin, avait tenté, pour la première fois, de reconstituer le plan rêvé par Pascal, tentative fort louable à nos yeux et que nous avons renouvelée à nos risques et périls, mais dans laquelle le savant en question nous semble avoir complétement échoué. Au lieu de recourir aux témoignages contemporains, aux indications autographes de Pascal, il a substitué à un ordre arbitraire, un autre qui ne l'était pas moins; loin de chercher à coordonner tous ces fragments épars, il y a fait entrer jusqu'aux discours sur la condition des grands et à l'entretien sur Epictète et Montaigne. En outre, par un scrupule réellement excessif, il s'est abstenu d'y comprendre les pensées sur les Jésuites qui, pourtant, devaient y figurer tout au moins à titre de supplément. Lors de sa première édition, M. Frantin n'avait connu que les éditions publiées jusqu'à lui ; l'édition de M. Faugère lui fit comprendre la nécessité de revoir le texte qu'il avait donné d'abord, et, en 1853, il republia son travail avec les corrections et les nouvelles leçons que put lui fournir cette édition.

Peu d'années en effet après sa première publication, avait paru le célèbre mémoire de Cousin sur la *Nécessité d'une nouvelle édition de Pascal* (1842). Présenté d'abord à l'Académie française et inséré peu après dans le *Journal des Savants*, ce mémoire donna le signal de ce que l'on peut appeler la résurrection des *Pensées*. Le philosophe érudit y déploie

ses plus hautes et ses plus réelles qualités. Écrit avec pureté, plein d'une bonne et saine érudition, il fait infiniment plus d'honneur à l'auteur que bon nombre de ses livres de philosophie transcendante[1]. Par une comparaison minutieuse des éditions existantes et du manuscrit autographe, il prouve la nécessité d'une nouvelle édition, indique dans quel esprit, sur quel plan il conviendrait de la faire, et s'attache à démontrer le but que chaque éditeur s'est proposé, en faisant telle ou telle modification de détail, tout cela si clairement, si judicieusement exposé, que, malgré tout ce que l'on a pu lui objecter, il serait injuste de lui refuser le mérite d'avoir retrouvé les *Pensées* de Pascal.

L'édition que Cousin déclarait nécessaire parut deux ans après son mémoire, en 1844 ; ce fut M. Prosper Faugère, aujourd'hui directeur des archives du ministère des affaires étrangères, qui entreprit cette tâche difficile. Son travail est sans aucun doute infiniment supérieur à toutes les éditions précédentes, mais nous croyons qu'on ne peut, à aucun point de vue, le considérer comme définitif.

Après les déclarations de Cousin, après les preuves par lui accumulées de l'incorrection des éditions courantes de Pascal, ce qu'il fallait avant tout, c'était s'attacher à donner un texte aussi pur, aussi conforme que possible au manuscrit original. Les difficultés étaient grandes, beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui, les éditions an-

1. Il en existe un tirage à part, Paris, Ladrange, in-8°, 1843.

ciennes étant trop inexactes pour faciliter la lecture du grimoire de Pascal, comme le fait aujourd'hui celle de M. Faugère. Ces difficultés n'étaient pourtant pas insurmontables; l'existence d'une ancienne copie à peu près fidèle, et l'habitude de l'écriture de Pascal qu'on s'accoutume à lire presque aussi vite que la plupart des écritures anciennes[1], rendaient la tâche beaucoup moins rude qu'on ne peut le croire au premier abord. Remarquons d'ailleurs que M. Faugère a en somme déchiffré très-convenablement le manuscrit. Ce qui lui a surtout manqué, c'est le soin minutieux que doit avoir tout éditeur, et plus que tout autre, l'éditeur des *Pensées.*

Peu respectueux du texte original, il s'est contenté de le reproduire par à peu près, sans s'astreindre à donner exactement tous les tours, toutes les inversions que Pascal avait pu y mettre. Ce ne sont pas les grosses fautes de lecture qu'il a pu commettre que nous reprocherons à M. Faugère : personne n'est à l'abri de pareilles erreurs, et malgré tout le soin que nous avons apporté à notre travail de collation, malgré le secours que nous ont prêté les éditions antérieures, nous en avons peut-être commis plus d'une; ce que nous lui reprochons,

1. L'écriture de Pascal dans les passages les moins lisibles est loin d'être aussi difficile que certaines écritures du XVIe siècle; pour notre part nous préférons ses abréviations et ses griffonnages aux grandes écritures inhabiles des personnages historiques de cette époque. Pascal mettait au moins l'orthographe.

c'est ce parti pris d'inexactitude perpétuelle ; qu'on compare telle page de notre édition avec la page correspondante de celle de M. Faugère, et l'on verra l'effet que produisent à la longue ces légères altérations. Ainsi nous croyons que dans la présente édition, le style de Pascal paraîtra plus archaïque, plus *seizième siècle* que partout ailleurs, caractère que devait nécessairement lui imprimer le long commerce de l'auteur avec Montaigne et Charron.

Ce premier reproche, que nous adressons à M. Faugère, est assez grave pour que nous n'ayons pas à lui faire un crime de n'avoir point reproduit l'orthographe du manuscrit original, pourtant si régulière, et qui, par un procédé à la vérité un peu factice, donne au texte tout son caractère. Nous préférons dire quelques mots de l'ordre suivi par lui. Ici encore on ne peut être bien sévère, car c'est certainement à M. Faugère qu'on doit la première tentative sérieuse que l'on ait faite pour se conformer au plan original de Pascal; toutefois il n'a pas suivi d'une manière assez fidèle la route qu'il s'était tracée; tout son premier volume est dans un désordre étonnant, plusieurs des chapitres du second ne semblent pas avoir de raison d'être; enfin, on a pu lui reprocher d'avoir accordé une trop grande place à des morceaux étrangers à Pascal et même à sa famille[1]. Terminons en disant que

1. Telles sont les pensées de Domat, qui figurent assez mal, il faut l'avouer, à côté de celles de Pascal.

l'annotation est partout très-défectueuse; souvent l'éditeur ne s'est pas donné la peine de mettre les renvois à l'Écriture sainte, et les rapports continuels entre Montaigne et Pascal ne sont que rarement indiqués.

Tous ces défauts n'enlèvent pas d'ailleurs à M. Faugère le mérite d'avoir donné une édition employée jusqu'ici par tous ceux qui ont étudié sérieusement Pascal. En effet, c'est de son texte que s'est servi, sauf dans certains cas douteux, M. Havet, l'auteur de la dernière édition dont il nous reste à parler, qui s'est contenté du texte de 1844. C'est surtout par le commentaire que vaut ce dernier travail, et ses dimensions en font plus qu'une annotation. C'est un commentaire perpétuel, suivant le texte partout, donnant tous les éclaircissements et tous les rapprochements désirables. Œuvre d'un esprit vigoureux et sain, ce travail, à notre sens, n'a qu'un seul défaut, celui de vouloir trop souvent réfuter Pascal. Mais en dépit de cette tendance excessive, c'est, sans en excepter les deux cents pages que Sainte-Beuve a consacrées à notre auteur dans son *Port-Royal*, le travail le plus complet qu'on ait encore publié de notre temps. Nous l'avons assez pratiqué pour en parler en toute connaissance de cause, et l'hommage public que nous lui rendons sera toujours trop faible pour les secours que nous en avons tirés. Si, moins confiant dans les talents paléographiques de M. Faugère, M. Havet avait joint à son commentaire une étude attentive du manuscrit autographe, la présente édition n'aurait

plus de raison d'être, et l'on pourrait regarder la sienne comme tout à fait définitive.

Si l'on voulait dresser un tableau complet des éditions des *Pensées*, il faudrait de longues pages rien que pour les énumérer, car il ne se passe pas d'années qu'il n'en paraisse une ou deux ; mais toutes ces réimpressions ayant pour base les éditions précédentes, nous jugeons inutile de pousser plus loin cette étude ; les deux seules éditions à consulter jusqu'ici sont celles de MM. Faugère et Havet ; toutes les autres n'en sont que des reproductions plus ou moins exactes, et nous n'avons pas la prétention de donner une bibliographie complète du sujet.

Nous avons montré ce qu'on a fait jusqu'ici des matériaux manuscrits laissés par Pascal ; il nous faut dire maintenant en quoi consistent ces manuscrits et indiquer quel parti nous en avons tiré nous-même après tant d'autres.

Les manuscrits autographes, laissés par Pascal, se composent de pensées généralement courtes, écrites sur de petits morceaux de papier de grandeur inégale ; chaque morceau contient plusieurs fragments relatifs à des sujets différents ; quelquefois, mais rarement, il a employé des feuilles de grand format pour les développements plus étendus. Le tout, quand il mourut, était dans le plus grand désordre. Ses amis rangèrent ces papiers aussi bien que possible et en firent faire la copie que nous avons désignée par la lettre B (Ms. français, 9203). L'ordre dans lequel ils les avaient disposés était tout à

fait provisoire et ils le bouleversèrent à leur guise pour en tirer les matières du petit volume de 1669. Quoique classés par eux, les feuillets autographes restèrent longtemps sans être reliés, et dans l'intervalle bon nombre disparurent que l'on retrouve dans la première copie. C'étaient heureusement de courts fragments qu'il était facile d'égarer.

Les manuscrits de Pascal étaient restés entre les mains de sa famille; en 1711, ils appartenaient à l'abbé Périer, son neveu, qui les fit relier, et les donna à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; c'est une attestation autographe du donateur reliée en tête du volume qui fournit ces détails; elle est datée du 25 septembre 1711. L'ordre intérieur du volume est extrêmement défectueux : en remettant les papiers au relieur, on ne s'était même pas avisé de vérifier leur classement, si bien que sur le même feuillet sont collés des fragments se rapportant à dix sujets différents, et les diverses parties d'un même morceau sont reliées à 50, à 100 pages de distance; le manuscrit contient 492 pages numérotées, dont beaucoup sont blanches; les fragments écrits des deux côtés sont assez maladroitement montés sur onglets, et la reliure est en somme assez mal faite, quoique solide.

Deux autres attestations autographes de l'abbé Périer, reliées en tête du volume, constatent le dépôt, à Saint-Germain-des-Prés, de plusieurs cahiers sur la Grâce et sur le Concile de Trente, écrits en partie par Pascal, et d'un abrégé de la vie de Jésus, tout entier de sa main. Les originaux de ces deux ouvrages n'existent

plus aujourd'hui, mais les ouvrages eux-mêmes nous sont parvenus; l'abrégé de la vie de Jésus a été publié par M. Faugère en 1846, d'après une copie conservée en Hollande; quant aux *Essais sur la grâce, le Concile de Trente, la Possibilité et le Pouvoir,* on les retrouve dans un manuscrit français de Saint-Germain-des-Prés[1]. Ce dernier contient principalement des ouvrages de Pascal, copiés à la fin du XVIIe siècle, et des documents de toute espèce sur ses écrits et sur le jansénisme. Cette dernière partie de ses œuvres n'a jamais été publiée en entier; elle nous a paru n'avoir guère qu'un intérêt théologique, et le style en est généralement peu soigné.

Le manuscrit original des *Pensées* de Pascal resta à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés jusqu'en 1790; à cette époque, il entra avec le reste de cette bibliothèque à la grande Bibliothèque de Paris et fit, dès lors, partie du fonds français. La plus grande partie des fragments qu'il renferme sont de la main de Pascal; le reste a été écrit sous sa dictée par différentes personnes, par Domat, par madame Périer et par un troisième secrétaire assez peu expérimenté, sans doute un domestique, pour lequel l'orthographe était un mystère. Toutes ces écritures étrangères sont lisibles; il n'en est pas de même de celle de notre auteur; elle est très-mauvaise, et il n'y a que les pires écritures du XVIe siècle qui lui sont comparables. Quelques autographes de sa jeunesse

1. Aujourd'hui, Ms. français, 12449, f. 615-683.

prouvent que Pascal eut d'abord une main assez belle. Mais plus tard, soit par négligence, soit à cause de son état maladif, il arriva à écrire de la façon que l'on sait. La page que nous donnons en *fac-simile*, qui n'est pas, il est vrai, des plus mal écrites, prouvera pourtant qu'on s'est fort exagéré la difficulté de cette écriture. A part quelques passages écrits sur du mauvais papier, dans un moment de fièvre ou de souffrance, le reste peut être lu à peu près sûrement, à condition qu'on applique à son déchiffrement la méthode usitée pour les textes anciens ; non pas que l'écriture soit régulière et uniforme, mais une fois qu'on a pu lire un certain nombre de passages, le reste doit suivre forcément, ce n'est qu'affaire de temps et de soin. Quant à dire que c'est là une écriture admirable, dont *les caractères ont la fermeté du burin*[1], c'est montrer trop d'enthousiasme. En un mot, l'écriture de Pascal est difficile, mais peut se lire, si l'on procède avec méthode. Partout où le mot n'a pas été surchargé, partout où des ratures successives n'ont pas entamé le papier, la lecture est certaine ; ce n'est que dans ces deux cas qu'elle peut être douteuse. Les fautes des anciennes éditions proviennent de la négligence ou de la précipitation de leurs auteurs.

A ce premier manuscrit, qui doit être la base de tout travail sur les *Pensées*, il faut ajouter plusieurs recueils également manuscrits. En tête de tous,

1. Ed. Faugère, préface.

mentionnons la copie contemporaine de l'autographe que nous désignons dans nos notes par la lettre B, et qui, comme l'original, provient de Saint-Germain-des-Prés. Cette copie fut donnée par Marguerite Périer avec la bibliothèque de son oncle à dom J. Guerrier, moine bénédictin de la congrégation de Saint-Maur et prieur de Saint-Jean-d'Angély, de 1715 à 1731. Une note de sa main, écrite sur la première page du volume et datée du 1er avril 1723, ordonne à ses exécuteurs testamentaires de remettre ce volume à Saint-Germain, pour faciliter la lecture de l'original *qui y est déposé.* Cette copie faite par les amis de Pascal est extrêmement importante; elle est généralement exacte, et fournit de nombreux fragments qui ne se retrouvent plus dans le manuscrit autographe et qui ont dû être égarés avant la réunion des fragments originaux en volume. Le manuscrit porte des corrections de la main de Nicole et d'Arnauld, qui s'en servirent pour préparer l'édition *princeps.*

Il existe encore une autre copie du manuscrit original, avec quelques fragments qui ne se retrouvent ni dans l'un ni dans l'autre des précédents recueils; nous l'avons désignée par la lettre C (ancien supplément français, n° 397; aujourd'hui Ms. français, 12449). A la suite des *Pensées*, on trouve dans le volume un recueil de pièces originales sur l'affaire du capucin Saint-Ange[1]; plusieurs de ces pièces

1. Étudiées par Cousin, dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, tome IV, page 3.

portent la signature de Pascal. Vient ensuite la correspondance de Pascal avec le jésuite Noël, sur la question du vide, et un recueil d'opuscules sur le même sujet. C'est encore dans ce volume que se retrouvent les fragments de Pascal sur la Grâce et le concile de Trente, indiqués plus haut. Ce recueil fut formé par l'oratorien Pierre Guerrier; à sa mort, il passa à ses héritiers, et, en 1779, à l'époque où Bossut le consulta, il était entre les mains de Guerrier de Bezance, maître des requêtes; ce dernier le donna ensuite à la bibliothèque du Roi. Le même religieux Pierre Guerrier avait eu connaissance des papiers de la famille de Pascal, légués par Marguerite Périer aux oratoriens de Clermont; il en tira deux volumes de copies que M. Faugère a pu consulter. En 1844, ils étaient la propriété d'un vénérable vieillard, M. Bellaigue de Rabanesse, qui les tenait du P. Guerrier lui-même; quant aux originaux du couvent des Oratoriens, on ignore ce qu'ils sont devenus. Ces deux volumes, que M. Faugère désigne sous les noms de Ier et IIe recueils du P. Guerrier, ne renferment, à proprement parler, aucun fragment de Pascal qui ne se retrouve ailleurs, mais ils sont remplis de notes, de documents sur lui-même et sur sa famille, et à ce point de vue, ils ne manquent pas d'intérêt; nous ignorons ce qu'ils ont pu devenir depuis la mort de leur dernier possesseur.

A ces sources, il conviendrait d'ajouter un petit manuscrit qui appartenait naguère à Sainte-Beuve et qui fut communiqué par lui à M. Faugère. C'est le volume que ce dernier appelle dans son édition

le manuscrit in-8° et qui lui a fourni le discours sur *l'Amour-propre.* C'était un recueil comme il y en a tant, formé par un pieux janséniste pour son édification personnelle; le fragment sur *l'Amour-propre* y était formellement attribué à Pascal, et cette attribution a été ratifiée par tous ceux qui l'ont lu. Nous ne savons en quelles mains est passé ce volume depuis la mort de Sainte-Beuve, et nous avons republié le texte donné par M. Faugère sans pouvoir le collationner de nouveau.

Il nous faut enfin dire un mot des portefeuilles du médecin Vallant; ce personnage, qui eut l'honneur de soigner la plupart des beaux esprits et des grandes dames du XVIIe siècle, médecin de Mme de Sablé et de Mme Périer, collectionna toutes les lettres qu'on lui écrivait, tous les fragments qu'il put rencontrer. Ses recueils sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale et remplissent un grand nombre de volumes, dans l'un desquels on retrouve la copie de quelques pensées de Pascal, dont l'original n'existe pas ailleurs; elles lui avaient sans doute été communiquées par Mme Périer, qui le tint au courant de tout ce qui se passa lors de la publication des *Pensées*[1].

Maintenant que nous avons parlé des éditions qui ont précédé la nôtre, que nous avons énuméré les sources à consulter, il nous faut dire comment nous avons compris notre tâche et comment nous l'avons accomplie. La plus grande difficulté qu'ait à vaincre

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal,* III, page 385-6.

un éditeur de Pascal, est de trouver un plan de classement, pour ranger dans un ordre méthodique les douze cents fragments dont se composent les *Pensées*. Les éditeurs antérieurs peuvent, à ce point de vue, se ranger en deux classes : les uns ont adopté un ordre arbitraire, soit consacré par l'usage, soit inventé de toutes pièces par eux ; les autres, au contraire, ont essayé de retrouver l'ordre primitif rêvé par Pascal, travail délicat et où il est impossible de réussir jusque dans les plus petits détails.

Parmi les premiers, il faut citer les auteurs de l'édition de 1669, où l'on s'est contenté de ranger les pensées suivant un ordre de matières à peu près logique, sans chercher à retrouver le plan de Pascal, et Bossut dont l'édition, avec sa division en parties, articles et paragraphes numérotés, n'a qu'un avantage, celui d'avoir été reproduite par la plupart des éditeurs qui sont venus après lui. M. Havet l'a suivie scrupuleusement en intercalant les fragments publiés pour la première fois par M. Faugère, et en formant de tous les débris inconnus à Bossut un article XXV, qu'on pourrait appeler *Mélanges*, où toutes les matières à peu près se trouvent traitées. Cet ordre a donc l'avantage d'être connu, mais il est si arbitraire que, dans son lumineux commentaire, ce dernier éditeur est obligé de renvoyer continuellement d'un article à un autre, ce qui prouve péremptoirement que le premier classement a été défectueux. Ajoutons que la découverte de nouveaux fragments par M. Faugère, que les corrections faites

par lui dans le texte de certains autres, ont donné à plus d'un passage une valeur toute autre, et que si Bossut revenait, il serait le premier à remanier son édition.

Deux éditeurs ont seuls, à notre connaissance, essayé de rétablir, dans son intégrité, le plan original de Pascal : ce sont MM. Frantin et Faugère. Nous avons déjà indiqué plus haut ce qu'il faut penser de ces deux tentatives. Le travail de M. Frantin manquait de la seule base absolument sûre qu'on puisse adopter : il ne s'appuyait pas sur la tradition historique, employait un texte extrêmement défectueux, enfin négligeait toutes les sources d'informations autres que les fragments eux-mêmes. Contrairement au témoignage de tous les amis de Pascal, il allait de la religion à l'homme, supprimant, tranchant arbitrairement, sans se soucier ni du texte, ni des indications mises par Pascal en tête de certains passages, indications que l'abbé Bossut avait en partie conservées. Aussi l'ordre de son édition lui est-il tout personnel et ne peut-il raisonnablement être attribué à Pascal.

Toute autre était la tentative de M. Faugère. Malgré le désordre extrême qui règne dans sa première partie, malgré la disposition défectueuse de certains chapitres du second volume, son travail repose sur la seule autorité sérieuse à invoquer, sur le témoignage des amis de Pascal et les indications laissées par lui-même. Qu'il ait peu exactement suivi ces premières données dans une grande partie de son édition, il serait difficile de le nier, mais il faut

reconnaître qu'il a eu le mérite de voir tout d'abord le système à suivre; on peut faire mieux que lui, mais on ne peut adopter une autre marche que celle qu'il a suivie.

Venu après tant d'autres, nous avons essayé d'éviter les défauts dans lesquels ils sont tombés; y avons-nous toujours réussi, c'est ce dont le lecteur jugera; nous ne nous cachons ni la difficulté de l'entreprise, ni notre faiblesse. Les améliorations que nous avons apportées portent sur le plan et sur le texte. Pour le plan, après longues réflexions, nous avons adopté le système de M. Faugère. Nous savons combien un pareil travail comporte de difficultés; nous savons que dans l'état actuel du manuscrit, il laissera toujours place à une certaine dose d'arbitraire, et que la place donnée à tel ou tel fragment dépend souvent d'une impression fugitive, d'une coïncidence fortuite. Pourtant nous espérons avoir en général obtenu un ordre plus logique que nos devanciers, et ayant moins à faire que M. Faugère pour établir le texte, nous avons pu donner plus de soin au classement des *Pensées*.

Nous connaissons tous les inconvénients d'une pareille restitution; les anciennes éditions, avec leur apparente régularité, la suite à peu près satisfaisante établie entre les divers fragments, leurs titres nets, sont, au point de vue littéraire, beaucoup plus agréables à pratiquer; elles satisfont le lecteur bien plus qu'une édition fragmentée et dans laquelle la pensée est sans cesse interrompue, l'esprit arrêté,

la phrase laissée à l'état d'ébauche. Nous ne nous cachons pas que pour beaucoup de personnes il en résulte une certaine gêne; mais n'est-ce pas le véritable procédé scientifique? Ne vaut-il pas mieux, au risque de choquer le goût délicat de quelques-uns, tout essayer pour rendre à l'ouvrage de Pascal sa physionomie primitive? Qu'on y réfléchisse un peu, et tout homme sincère admettra que ce second système est infiniment préférable à l'autre, qu'il met Pascal directement en face du lecteur, qu'il laisse, moins que tout autre, place aux idées personnelles de l'éditeur.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que le plan en question soit une chimère; il existe, attesté par les titres de certains fragments, par de précieuses indications sur l'ordre que Pascal comptait suivre, et des témoignages contemporains, irrécusables viennent ici confirmer ces brèves indications. Dans la préface de l'édition de 1669, Étienne Périer raconte que Pascal possédait une telle mémoire, qu'une fois une pensée *imprimée* dans son esprit, elle ne pouvait plus lui échapper, et que vraisemblablement il avait conçu sur le grand sujet dont il s'occupait un grand nombre de pensées qu'il négligea toujours d'écrire. Pourtant vers l'année 1657 [1], c'est-à-dire peu après le miracle de la Sainte-Épine qui dut fixer ses idées sur plus d'un point, se trouvant avec quelques amis, il se laissa aller à exposer le plan de son ouvrage, et c'est ce plan que nous

1. Il y a dix ou douze ans, dit Etienne Périer.

allons indiquer brièvement d'après le récit de son neveu.

Pascal commença par rechercher quelles étaient les preuves les plus propres à persuader les hommes et par montrer que la religion était, à ce point de vue, aussi probable que les choses les plus indubitables. Passant ensuite à l'étude de l'homme, il en indique, sous une forme saisissante, toutes les contradictions, la grandeur, la bassesse, etc. Il étudie ensuite les systèmes des philosophes, et en prouve l'inanité; il étudie les religions, et en démontre la fausseté, la vanité. Il arrive alors au peuple juif et à la Bible que ce peuple s'est toujours fidèlement transmise; passant à l'étude de ce livre, il montre que toutes les explications qu'on en a données conviennent parfaitement à la nature de l'homme, que c'est un livre de consolation, qu'il promet au monde un libérateur. Puis il aborde la question des preuves du Christ; il parcourt les livres de Moïse, il discute la question de leur authenticité, étudie les prophéties, et enfin arrive au Messie lui-même, au libérateur, figuré et promis depuis tant de siècles, et le représente venant accomplir les prophéties et remplir la loi (*ad legem implendam*).

Si on examine ce plan avec quelque attention, il sera facile d'y reconnaître la trace des idées personnelles de Pascal; c'était là pour lui, peu habitué aux recherches philosophiques, une manière toute nouvelle de considérer l'homme, et, étant données ses habitudes d'esprit, sa prédilection pour les raison-

nements déductifs, le moyen le plus sûr de prouver la vérité de la religion. C'était en quelque sorte le raisonnement par l'absurde; après avoir écarté toutes les autres solutions du problème qu'il voulait résoudre, il arrivait à la religion chrétienne, seule probable et par conséquent seule possible. En somme, le raisonnement pour lui se composait des termes suivants :

La nature humaine présente des contradictions dont il faut se rendre compte; or toutes les explications données jusqu'ici n'expliquent rien; seule, la religion chrétienne donne une idée juste de l'homme, donc elle est probable (c'est-à-dire pour Pascal : vraie).

On le voit d'après cet aperçu, son système est de circonvenir l'esprit humain, de lui fermer toutes les issues et de ne lui laisser que cette alternative : se jeter dans un doute désespéré ou croire en aveugle; Pascal se connaît assez et croit connaître assez l'homme pour ne pas douter du parti qu'il choisira.

Ajoutons que ce plan, conçu par Pascal dès l'année 1657, fut suivi par lui d'une manière assez constante dans tous ses fragments; les indications dont il fait précéder ses pensées, quelques notes plus brèves, qui nous ont fourni les titres de nos deux parties, prouvent que, sans trop le détailler, il s'appliquait à y faire rentrer la majeure partie des pensées qu'il rédigeait. Toutes les parties de l'ouvrage n'ont pas d'ailleurs reçu le même développement. La première seule, qui traite de la

nature humaine, a été entièrement rédigée; Pascal avait dans Montaigne un guide précieux qui lui fournissait la majeure partie de ses inspirations. La seconde partie, au contraire, est d'un style moins achevé, et les matières qu'elle devait renfermer ont peut-être semblé à Pascal lui-même trop arides pour qu'il s'en occupât d'une manière suivie. A part de longs commentaires sur les prophéties, elle ne renferme guère que des fragments.

C'est à ces considérations diverses que nous avons eu égard en arrêtant le plan de notre travail. Une fois les chapitres établis, et nous n'avons pas craint d'en multiplier le nombre, nous avons dû classer les pensées à l'intérieur de ces mêmes chapitres; dans ce classement, nous nous sommes efforcé, autant que possible, de suivre toutes les indications fournies par Pascal; pour les pensées trop obscures, nous avons consulté les notes de M. Faugère, le commentaire de M. Havet. Enfin les variantes les plus importantes ont été relevées et se trouvent en note à la fin du deuxième volume; on y retrouvera la trace des formes successives revêtues par les *Pensées* de Pascal, et l'on aura ainsi le curieux spectacle du laborieux enfantement de chacune d'elles.

Quant à ce qui est de l'orthographe, nous avons scrupuleusement respecté celle de l'auteur partout où nous avons eu affaire à des fragments autographes; nous ne l'avons corrigée que là où la main inhabile de ses secrétaires avait commis de telles fautes, fait de tels contre-sens, qu'il eût été impossible

f

de les laisser subsister. Pour la ponctuation, nous en avons mis le moins possible, suivant celle du manuscrit là où elle fournit un sens acceptable; on remarquera qu'avec notre système, le style de Pascal change complétement de caractère; de court, de bref qu'il était, il devient plus orné, emploie des périodes longues et bien développées : manière d'écrire qui paraît plus naturelle chez un élève de Montaigne, chez un écrivain du XVII[e] siècle. De même pour l'accentuation; après quelques hésitations, nous nous sommes décidé à n'en mettre que le moins possible et seulement là où l'absence de tout signe de ce genre aurait pu devenir une gêne pour les yeux; c'est ainsi que dans *vérité* nous accentuons ainsi *verité*, pour marquer le son du second *e*; la préposition *à* est accentuée ainsi que *où* adverbe pour qu'ils soient distingués de la troisième personne du verbe *avoir* et de la conjonction.

Enfin nous avons fait les notes aussi brèves que possible, nous contentant de relever la majeure partie des variantes et de renvoyer aux auteurs cités par Pascal, à Montaigne et au texte du *Pugio Fidei*. Nous n'avons mis de notes, à proprement parler explicatives, que là où l'obscurité du texte les rendait tout à fait nécessaires.

Telle qu'est cette édition, nous la livrons, sans trop de crainte, au public lettré; il y trouvera sans doute bien des défauts et, nous le craignons fort, plus d'une tache; il pourra critiquer quelques-unes de nos innovations, mais il reconnaîtra, nous l'espérons, que le texte de Pascal ne sort pas de nos

mains tel que nous l'avons pris et que notre travail marque une nouvelle étape vers l'édition parfaite qu'attendent encore les ***Pensées***.

A. MOLINIER.

Janvier 1877.





PRÉFACE GÉNÉRALE



QU'ILS apprennent au moins quelle eſt la Religion qu'ils combattent, avant que de la combattre. Si cette religion ſe vantoit d'avoir une veüe claire de Dieu, & de la poſſeder à découvert & ſans voile, ce ſeroit la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le monſtre avec cette évidence; mais puiſqu'elle dit au contraire que les hommes ſont dans les tenebres & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'eſt caché à leur connoiſſance, que c'eſt meſme le nom qu'il ſe donne dans les Eſcritures, *Deus abſconditus;* & enfin ſi elle travaille également à eſtablir ces deux choſes, que Dieu a eſtably des marques ſenſibles dans l'Égliſe pour ſe faire

reconnoiſtre à ceux qui le chercheroyent ſincerement; & qu'il les a couvertes neanmoins de telle ſorte qu'il ne ſera apperceu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent ils tirer, lorſque dans la negligence où ils ſont profeſſion d'eſtre de chercher la verité, ils crient que rien ne la leur monſtre, puiſque cette obſcurité où ils ſont & qu'ils objettent à l'Égliſe ne fait qu'eſtablir une des choſes qu'elle ſouſtient, ſans toucher à l'autre, & eſtablit ſa doctrine bien loing de la ruiner?

Il faudroit, pour la combattre, qu'ils criaſſent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout, & meſme dans ce que l'Égliſe propoſe pour s'en inſtruire, mais ſans aucune ſatisfaction. S'ils parloyent de la ſorte, ils combattroyent à la verité une de ces prétentions, mais j'eſpere monſtrer icy qu'il n'y a perſonne raiſonnable qui puiſſe parler de la ſorte, & j'oſe meſme dire que jamais perſonne ne l'a fait. On ſçait aſſez de quelle manière agiſſent ceux qui ſont dans cet eſprit. Ils croyent avoir fait de grands efforts pour s'inſtruire, lorſqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Eſcriture, & qu'ils ont interogé quelqu'Eccléſiaſtique ſur les veritez de la foy. Après cela, ils ſe vantent d'avoir cherché ſans ſuccez dans les livres & parmy les hommes. Mais, en verité,

je leur dirois ce que j'ay dit ſouvent, que cette negligence n'eſt pas ſupportable. Il ne s'agit pas icy de l'intéreſt leger de quelque perſonne eſtrangere, pour en uſer de cette façon; il s'agit de nous-meſmes & de noſtre tout.

L'immortalité de l'ame eſt une choſe qui nous importe ſi fort, qui nous touche ſi profondément, qu'il faut avoir perdu tout ſentiment pour eſtre dans l'indiference de ſçavoir ce qui en eſt. Toutes nos actions & nos penſées doivent prendre des routes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des biens éternels à eſperer ou non, qu'il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, qu'en la reglant par la veue de ce point, qui doit eſtre noſtre dernier objet.

Ainſy noſtre premier intereſt & noſtre premier devoir eſt de nous eſclaircir ſur ce ſujet, d'où dépend toute noſtre conduite. Et c'eſt pourquoy, entre ceux qui n'en ſont pas perſuadez, je fais une extrême difference de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en inſtruire, à ceux qui vivent ſans s'en mettre en peine & ſans y penſer.

Je ne puis avoir que de la compaſſion pour ceux qui gemiſſent ſincerement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'eſpargnans rien pour en ſortir, font de cette recherche leurs principales & leurs plus ſerieuſes occupations.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, & qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux mesmes les lumières qui les en persuadent, negligent de les chercher aylleurs & d'examiner à fonds si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité credule, ou de celles qui quoyqu'obscures d'elles-mesmes ont neanmoins un fondement très-solide & inébranlable, je les considère d'une maniere toute differente.

Cette negligence en une affaire où il s'agit d'eux-mesmes, de leur eternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'estonne & m'espouvante, c'est un monstre pour moy. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une devotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intéreſt humain & par un intereſt d'amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voyent les personnes les moins esclairées.

Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point icy de satisfaction veritable & solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible necessité d'estre eternellement ou anneanty ou malheureux.

Il n'y a rien de plus réel que cela ny de

plus terrible. Faiſons tant que nous voudrons les braves, voila la fin qui attend la plus belle vie du monde; qu'on faſſe réflexion la-deſſus & qu'on diſe enſuite s'il n'eſt pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'eſperance d'une autre vie, qu'on n'eſt heureux qu'à meſure qu'on s'en approche, & que comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avoyent une entière aſſeurance de l'eternité, il n'y a point auſſy de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

C'eſt donc aſſeurément un grand mal que d'eſtre dans ce doute, mais c'eſt au moins un devoir indiſpenſable de chercher, quand on eſt dans ce doute, & ainſy celuy qui doute & qui ne cherche pas eſt tout enſemble bien malheureux & bien injuſte; que s'il eſt avec cela tranquille & ſatisfait, qu'il en faſſe profeſſion, & enfin qu'il en faſſe vanité, & que ce ſoit de cet eſtat meſme qu'il faſſe le ſujet de ſa joye & de ſa vanité, je n'ay point de termes pour qualifier une ſi extravagante creature.

Où peut-on prendre ces ſentimens, quel ſujet de joye trouve-t-on à n'attendre plus que des miſeres ſans reſource? Quel ſujet de vanité de ſe voir dans des obſcuritez impenetrables, & comment ſe peut-il faire que ce raiſonnement ſe paſſe dans un homme raiſonnable?

« Je ne ſçay qui m'a mis au monde, ny ce

que c'eſt que le monde, ny que moy-meſme; je ſuis dans une ignorance terrible de toutes choſes; je ne ſçay ce que c'eſt que mon corps, que mes ſens, que mon ame & cette partie meſme de moy qui penſe ce que je dis, qui fait reflexion ſur tout & ſur elle-meſme & ne ſe connoiſt non plus que le reſte. Je voy ces effroyables eſpaces de l'univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaſte eſtendüe, ſans que je ſçache pourquoy je ſuis pluſtoſt placé en ce lieu qu'en un autre, ny pourquoy ce peu de temps qui m'eſt donné à vivre m'eſt aſſigné à ce poinct pluſtoſt qu'en un autre de toute l'Eternité qui m'a precedé & de toute celle qui me ſuit. Je ne voy que des infinitez de toutes parts, qui m'enferment comme un atome & comme une ombre qui ne dure qu'un inſtant ſans retour. Tout ce que je connois eſt que je dois bientoſt mourir, mais ce que j'ignore le plus eſt cette mort meſme que je ne ſçaurois éviter.

« Comme je ne ſçay doù je viens, auſſy je ne ſçay où je vais; & je ſçay ſeulement qu'en ſortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le neant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, ſans ſçavoir à laquelle de ces deux conditions je dois eſtre eternellement en partage. Voila mon eſtat plein de foibleſſe & d'incertitude & de tout cela je conclus que je dois donc paſſer tous les jours de

ma vie ſans ſonger à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-eſtre que je pourrois trouver quelqu'eſclairciſſement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine ny faire un pas pour le chercher, & après en traiƈtant avec meſpris ceux qui ſe travailleront de ce ſoin, je veux aller ſans prévoyance & ſans crainte tenter un ſi grand evenement, & me laiſſer mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'eternité de ma condition future. »

Qui ſouhaiteroit avoir pour amy un homme qui diſcourt de cette manière, qui le choiſiroit entre les autres pour luy communiquer ſes affaires, qui auroit recours à luy dans ſes afflictions? Et enfin à quel uſage de la vie on le pourroit deſtiner?

En verité, il eſt glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes ſi deraiſonnables, & leur oppoſition luy eſt ſi peu dangereuſe, qu'elle ſert au contraire à l'eſtabliſſement de ſes véritez; car la foy chreſtienne ne va preſque qu'à établir ces deux choſes, la corruption de la nature & la Redemption de J.-C. Or je ſouſtiens que s'ils ne ſervent pas à monſtrer la verité de la Redemption par la ſainƈteté de leurs mœurs, ils ſervent au moins admirablement à monſtrer la corruption de la Nature par des ſentimens ſi desnaturez.

Rien n'eſt ſi important à l'homme que ſon

eſtat, rien ne luy eſt ſi redoutable que l'eternité; & ainſy, qu'il ſe trouve des hommes indifferens à la perte de leur eſtre, & au peril d'une eternité de miſeres, cela n'eſt point naturel. Ils ſont tout autres à l'eſgard de toutes les autres choſes, ils craignent juſqu'aux plus légeres, ils les prévoyent, ils les ſentent, & ce meſme homme qui paſſe tant de jours & de nuicts dans la rage & dans le deſeſpoir pour la perte d'une charge ou pour quelqu'offence imaginaire à ſon honneur, c'eſt celuy là meſme qui ſçait qu'il va tout perdre par la mort, ſans inquiétude & ſans émotion. C'eſt une choſe monſtrueuſe de voir dans un meſme cœur & en meſme temps cette ſenſibilité pour les moindres choſes & cette étrange inſenſibilité pour les plus grandes. C'eſt un enchantement incomprehenſible & un aſſoupiſſement ſurnaturel, qui marque une force toute puiſſante qui le cauſe.

Il faut qu'il y ait un eſtrange renverſement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'eſtre dans cet eſtat, dans lequel il ſemble incroyable qu'une ſeule perſonne puiſſe eſtre. Cependant l'experience m'en fait voir en ſi grand nombre que cela ſeroit ſurprenant, ſi nous ne ſçavions que la plupart de ceux qui s'en meſlent ſe contreſont & ne ſont pastels en esfet; ce ſont des gens qui ont ouy dire que les

belles manieres du monde consistent à faire ainsy l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoüé le joug & qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne seroit pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis mesme parmy les personnes du monde qui jugent sainement des choses & qui sçavent que la seule voye d'y reussir est de se faire paroistre honneste, fidele, judicieux & capable de servir utilement son amy, parce que les hommes n'ayment naturellement que ce qui leur peut estre utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qui nous dit qu'il a donc secoüé le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maistre de sa conduite & qu'il ne pense en rendre compte qu'à soy mesme? Pense-t-il nous avoir porté par là à avoir desormais bien de la confiance en luy & en attendre des consolations, des conseils & des secours dans tous les besoins de la vie? Pretendent-ils nous avoir bien resjoüy, de nous dire qu'ils tiennent que nostre âme n'est qu'un peu de vent & de fumée & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Est-ce donc une chose à dire gayement & n'est-ce pas une chose à dire tristement au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoyent ſerieuſement, ils verroyent que cela eſt ſi mal pris, ſi contraire au bon ſens, ſi oppoſé à l'honneſteté & ſi eloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils ſeroyent pluſtoſt capables de redreſſer que de corrompre ceux qui auroyent quelque inclination à les ſuivre ; & en effect, faites-leur rendre compte de leurs ſentimens & des raiſons qu'ils ont de douter de la Religion, ils vous diront des choſes ſi foibles & ſi baſſes, qu'ils vous perſuaderont du contraire. C'eſtoit ce que leur diſoit un jour fort à propos une perſonne : « Si vous continuez à discourir de la ſorte, leur diſoit-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avoit raiſon, car qui n'auroit horreur de ſe voir dans des ſentimens où l'on a pour compagnons des perſonnes ſi meſpriſables !

Ainſy ceux qui ne font que feindre ces ſentimens ſeroient bien malheureux de contraindre leur naturel pour ſe rendre les plus impertinens des hommes. S'ils ſont faſchez dans le fonds de leur cœur de n'avoir pas plus de lumiere, qu'ils ne le diſſimulent pas : cette declaration ne ſera point honteuſe; il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuſe davantage une extrême foibleſſe d'eſprit que de ne pas connoiſtre quel eſt le malheur d'un homme sans Dieu, rien ne marque davantage une mauvaise diſpoſition du cœur que de ne pas ſouhaiter la verité des promeſſes eter-

nelles ; rien n'est plus lasche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impietez à ceux qui sont assez mal nez pour en estre veritablement capables, qu'ils soyent au moins honnestes gens s'ils ne peuvent estre chrestiens, & qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeller raisonnables, ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoistre & sans le chercher, ils se jugent eux-mesmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soing des autres, & qu'il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils mesprisent, pour ne les pas mespriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les esclairer, & de croire qu'ils peuvent estre dans peu de temps plus remplis de foy que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fist pour nous si nous estions à leur place, & les appeller à avoir pitié d'eux-mesmes & à faire au moins quelques pas

pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumieres. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils employent si inutilement aylleurs : quelqu'aversion qu'ils y apportent, peut-estre rencontreront-ils quelque chose, & pour le moins ils n'y perdront pas beaucoup; mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite & un veritable désir de rencontrer la verité, j'espere qu'ils auront satisfaction & qu'ils seront convaincus des preuves d'une Religion si divine que j'ay ramassé icy, & dans lesquelles j'ay suivy à peu près cet ordre....

Avant que d'entrer dans les preuves de la Religion chrestienne, je trouve nécessaire de représenter l'injustice des hommes qui vivent dans l'indiférence de chercher la vérité d'une chose qui leur est si importante & qui les touche de si près.

De tous leurs égaremens c'est sans doute celuy qui les convainc le plus de folie & d'aveuglement & dans lequel il est le plus facile de les confondre par les premieres veües du sens commun & par les sentimens de la nature.

Car il est indubitable que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'estat de la mort est eternel de quelque nature qu'il puisse estre, & qu'ainsy toutes nos actions & nos pensées doivent prendre des routes si dife-

rentes selon l'estat de cette eternité, qu'il est impossible de faire une demarche avec sens & jugement qu'en la reglant par la veüe de ce poinct qui doit estre nostre dernier objet.

Il n'y a rien de plus visible que cela & qu'ainsy selon les principes de la raison, la conduite des hommes est tout à fait deraisonnable, s'ils ne prennent une autre voye. Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette derniere fin de la vie, qui se laissant conduire à leurs inclinations & à leurs plaisirs sans reflexion & sans inquiétude & comme s'ils pouvoyent aneantir l'eternité en en detournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette eternité subsiste & la mort, qui la doit ouvrir & qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible necessité d'estre eternellement ou anneantys ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces eternitez leur est à jamais preparée.

Voila un doute d'une terrible consequence. Ils sont dans le peril de l'eternité de miseres, & sur cela comme si la chose n'en valloit pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles

qui eftant obfcures d'elles-mefmes ont un fondement tres-folide quoyque caché. Ainfy ils ne fçavent s'il y a verité ou fauffeté dans la chofe, ny s'il y a force ou foibleffe dans les preuves. Ils les ont devant les yeux, ils refufent d'y regarder & dans cette ignorance ils prennent le party de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il foit, d'attendre à en faire l'efpreuve à la mort, d'eftre cependant fort fatisfaits en cet eftat, d'en faire profeffion & enfin d'en faire vanité. Peut-on penfer ferieufement à l'importance de cette affaire fans avoir horreur d'une conduite fi extravagante ?

Ce repos dans cette ignorance eft une chofe monftrueufe, & dont il faut faire fentir l'extravagance & la ftupidité à ceux qui y paffent leur vie, en la leur reprefentant à eux-mefmes, pour les confondre par la veüe de leur folie. Car voicy comme raifonnent les hommes, quand ils choififfent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils font & fans en rechercher d'efclairciffement. « Je ne fçay, » difent-ils.....





NOTES

POUR LA PRÉFACE GÉNÉRALE.

¶ C'eſt donc un malheur que de douter; mais c'eſt un devoir indiſpenſable de chercher dans le doute. Et ainſi celuy qui doute & qui ne cherche pas eſt tout enſemble malheureux & injuſte. Que s'il eſt avec cela gay & preſomptueux, je n'ay point de terme pour califier une ſy extravagante créature.

¶ Le beau ſujet de ſe reſjouir & de ſe vanter, la teſte levée en cette ſorte... Donc rejouiſſons-nous; je n'en vois pas la conſéquence, puiſqu'il eſt incertain, & nous verrons alors ce qu'il arrivera de nous.

¶ Eſ-ce courage à un homme mourant d'aler, dans la foibleſſe & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puiſſant & eternel?

¶ Que je ſerois heureux, ſi j'eſtois en cet eſtat, qu'on euſt pitié de ma ſotiſe & qu'on eut la bonté de m'en tirer malgré moy!

¶ Cependant il eſt certain que l'homme eſt ſi denaturé, qu'il y a dans ſon cœur une ſemence de joye en cela.

¶ Un homme dans un cachot, ne ſçachant ſi ſon arreſt eſt donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'aprendre, cette heure ſuffiſant, s'il ſait qu'il eſt donné, pour le faire revoquer, il eſt contre nature qu'il employe cette heure la, non à s'informer ſi l'arreſt eſt donné, mais à jouer au piquet.

Ainſy, il eſt ſurnaturel que l'homme, &c. C'eſt un appeſantiſſement de la main de Dieu.

Ainſy non-ſeulement le zele de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

¶ Nous courons ſans ſoucy dans le précipice, apres que nous avons mis quelque choſe devant nous pour nous empeſcher de le voir.

¶ Entre nous & l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui eſt la choſe du monde la plus fragile.

¶ Si c'eſt un aveuglement ſurnaturel de vivre ſans chercher ce qu'on eſt, c'en eſt un terrible de vivre mal en croyant Dieu.

¶ La ſenſibilité de l'homme aux petites choſes & l'inſenſibilité pour les grandes choſes, marque d'un eſtrange renverſement.

¶ Cela montre qu'il n'i a rien à leur dire, non par meſpris, mais parce qu'ils n'ont pas le ſens commun : il faut que Dieu les touche.

¶ On doit avoir pitié des uns & des autres, mais on doit avoir pour les uns une pitié qui naiſt de tendreſſe & pour les autres une pitié qui naiſt de mépris.

¶ Il faut bien eſtre dans la religion qu'il meſpriſe pour ne les pas meſpriſer.

¶ Les gens de cette ſorte ſont académiſtes, eſcoliers & c'eſt le plus meſchant caractere d'homme que je conoiſſe.

¶ Je ne prens point cela par ſyſteme, mais par la manière dont le cœur de l'homme eſt fait.

¶ Reprocher à Miton de ne pas ſe remuer, quand Dieu le reprochera.

¶ Eſ-ce une choſe à dire avec joye? C'eſt une choſe qu'on doit donc dire triſtement.

¶ Rien n'eſt important que cela & on ne neglige que cela.

¶ C'eſt tout ce que pourroit faire un homme qui ſeroit aſſuré de la fauſſeté de cette nouvelle; encore ne devroit-il pas en eſtre dans la joie, mais dans l'abattement.

¶ ... C'eſt un heritier qui trouve les tiltres de ſa maiſon. Dira il : « Peut-eſtre qu'ils ſont faux? » & negligera il de les examiner?

¶ Il ne faut pas dire que cela eſt une marque de raiſon.

¶ D'eſtre inſenſible à meſpriſer les choſes intéreſſantes & devenir inſenſible au point qui nous intéreſſe le plus.

¶ Que conclurons-nous donc de toutes nos obſcurités, ſinon noſtre indignité?



MISERE DE L'HOMME SANS DIEU

OU

QUE LA NATURE EST CORROMPUE PAR LA NATURE MESME



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE PARTIE



ARLER de ceux qui ont traité de la cognoiſſance de ſoy-meſme, des diviſions de Charon qui attriſtent & ennuyent, de la confuſion de Montagne; qu'il avoit bien ſenti le deffaud d'une droite methode, qu'il l'eſvitoit en ſautant de ſujet en ſujeſt, qu'il cherchoit le bon air.

Le ſot projet qu'il a de ſe peindre, & cela non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ſes propres maximes & par un deſſein premier & principal. Car de dire des ſotiſes par haſard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire, mais d'en dire par deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable & d'en dire de telles que celle-cy...

¶ *Montagne.* — Les defauts de Montagne

ſont grands. Mots laſcifs. Cela ne vaut rien, malgré mademoiſelle de Gournay. Credule, *gens ſans yeux,* ignorant, *quadrature du cercle, monde plus grand.* Ses ſentiments ſur l'homicide volontaire, ſur la mort. Il inſpire une nonchalance du ſalut, *ſans crainte & ſans repentir.* Son livre n'eſtant pas fait pour porter à la pieté, il n'y eſtoit pas obligé, mais on eſt toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuſer ſes ſentiments un peu libres & voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuſer ſes ſentiments tout payens ſur la mort; car il faut renoncer à toute piété, ſi on ne veut au moins mourir chreſtiennement. Or il ne penſe qu'à mourir laſchement & mollement par tout ſon livre.

¶ Ce que Montaigne a de bon ne peut eſtre acquit que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends ors les mœurs, peut eſtre corrigé en un momment, ſi on l'euſt adverty qu'il faiſoit trop d'hiſtoire & qu'il parloit trop de ſoy.

¶ Ce n'eſt pas dans Montagne, mais dans moy que je trouve tout ce que j'y vois.

¶ Qu'on ne diſe pas que je n'ay rien dit de nouveau, la diſpoſition des matières eſt nouvelle; quand on joue à la paume, c'eſt une meſme balle dont joue l'un & l'autre, mais l'un la place mieux.

J'aymerois autant qu'on me dit que je me ſuis ſervy des mots anciens. Et comme ſi les meſmes penſées ne formoyent pas un autre corps par une diſpoſition différente de diſcours, auſſy bien que les meſmes mots forment d'autres penſées par leur differente diſpoſition.





PENSÉES
DE PASCAL

DISPROPORTION DE L'HOMME.



OILA où nous menent les connoissances naturelles. Si celles là ne sont véritables, il n'y a point de verité dans l'homme, & si elles le sont, il y trouve un grand subject d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre maniere. Et, puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaitte avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considere une fois serieusement & à loisir, qu'il se regarde aussy soy mesme,

& connoiſſant quelle proportion il y a..... Que l'homme contemple donc la nature entiere dans ſa haute & pleine majeſté, qu'il éloigne ſa veue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclactante lumiere miſe comme une lampe éternelle pour eſclairer l'univers, que la terre luy paroiſſe comme un point, au prix du vaſte tour que cet aſtre deſcrit, & qu'il s'eſtonne de ce que ce vaſte tour luy meſme n'eſt qu'une pointe très-delicate à l'égard de celuy que les aſtres qui roulent dans le firmament embraſſent. Mais ſi noſtre veue s'arreſte là, que l'imagination paſſe outre, elle ſe laſſera plus toſt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde viſible n'eſt qu'un trait inperceptible dans l'ample ſein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des eſpaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la realité des choſes. C'eſt une ſphere infinie dont le centre eſt partout, la circonférence nulle part. Enfin c'eſt le plus grand caractere ſenſible de la toute puiſſance de Dieu, que noſtre imagination ſe perde dans cette penſée.

Que l'homme, eſtant revenu à ſoy, conſidere ce qu'il eſt au prix de ce qui eſt, qu'il ſe regarde comme égaré dans ce canton deſtourné de la nature; & que de ce petit

cachot où il ſe trouve logé, j'entends l'univers, il aprenne à eſtimer la terre, les royaumes, les villes & ſoy-meſme ſon juſte prix.

Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infiny? Mais pour luy préſenter un autre prodige auſſy eſtonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoiſt les choſes les plus délicates, qu'un ciron luy offre dans la petiteſſe de ſon corps des parties inconparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des venes dans ſes jambes, du ſang dans ſes venes, des humeurs dans ce ſang, des goutes dans ſes humeurs, des vapeurs dans ces goutes; que diviſant encore ces dernières choſes, il eſpuiſe ſes forces en ces conceptions, & que le dernier objet où il peut arriver ſoit maintenant celuy de noſtre diſcours. Il penſera peut-eſtre que c'eſt là l'extreſme petiteſſe de la nature. Je veux luy faire voir là dedans un abiſme nouveau, je luy veux peindre non-ſeulement l'univers viſible, mais l'immenſité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce racourcy d'atome, qu'il y voye une infinité d'univers, dont chacun a ſon firmament, ſes planettes, ſa terre, en la meſme proportion que le monde viſible, dans cette terre des animaux & enfin des cirons, dans leſquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, & trouvant encore dans les autres la meſme choſe, ſans fin & ſans repos, qu'il ſe perde dans

ces merveilles auſſy eſtonnantes dans leur petiteſſe, que les autres par leur eſtendue : car qui n'admirera que noſtre corps, qui tantoſt n'eſtoit pas perceptible dans l'univers, inperceptible luy-meſme dans le ſein du tout, ſoit à preſent un coloſſe, un monde ou pluſtoſt un tout, à l'égard du neant où l'on ne peut arriver ?

Qui ſe conſidere de la ſorte s'effrayra de ſoy meſme, & ſe conſiderant ſoutenu dans la maſſe que la nature luy a donnée, entre ces deux abiſmes de l'infini & du neant, il tremblera dans la veue de ſes merveilles, & je croy que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contenpler en ſilence qu'à les rechercher avec préſomption.

Car enfin qu'eſt-ce que l'homme dans la nature ? Un neant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du neant, un milieu entre rien & tout, infiniment éloigné de comprendre les extrèmes. La fin des choſes & leurs principes ſont pour luy invinciblement cachés dans un ſecret inpenétrable. Egalement incapable de voir le neant d'où il eſt tiré & l'infini, où il eſt englouty.

Que fera-il donc, ſinon d'appercevoir qu'il y a apparence du milieu des choſes, dans un deſeſpoir éternel de connoiſtre ny leur principe ni leur fin ? Toutes choſes ſont

ſorties du neant & portées juſques à l'infiny. Qui ſuivra ces étonnantes démarches ? L'autheur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

De ces deux infinis de nature, en grandeur & en petiteſſe, l'homme en conçoit plus ayſément celuy de grandeur que celuy de petiteſſe.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes ſe ſont portez temerairement à la recherche de la nature, comme s'ilz avoient quelque proportion avec elle.

C'eſt une choſe eſtrange qu'ilz ont voulu conprendre les principes des choſes & de là arriver juſqu'à connoiſtre tout, par une préſomption auſſy infinie que leur objeċt. Car il eſt ſans doute qu'on ne peut former ce deſſein ſans une préſomption ou ſans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on eſt inſtruit, on conprend que la nature ayant gravé ſon image & celle de ſon autheur dans toutes choſes, elles tiennent preſque toutes de ſa double infinité. C'eſt ainſy que nous voyons que toutes les ſciences ſont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie par exemple a une infinité d'infinités de propoſitions à expoſer ? Elles ſont auſſy infinies dans la multitude & la délicateſſe de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propoſe pour les derniers ne ſe ſoutienent pas d'eux-

meſmes & qu'ils ſont apuyés ſur d'autres qui en ayant d'autres pour appuy ne ſouffrent jamais de dernier ?

Mais nous faiſons des derniers qui paroiſſent à la raiſon comme on fait dans les choſes matérielles, où nous apelons un point indiviſible celuy au dela duquel nos ſens n'aperçoivent plus rien, quoyque diviſible infiniment & par ſa nature.

De ces deux infinis de ſciences, celuy de grandeur eſt bien plus ſenſible, & c'eſt pourquoy il eſt arrivé à peu de perſonnes de prétendre connoiſtre toutes choſes. « Je vais parler de tout, » diſoit Démocrite.

Mais outre que c'eſt peu d'en parler ſimplement, ſans prouver & connoiſtre, il eſt neantmoins inpoſſible de le faire, la multitude infinie des choſes nous eſtant ſi cachée que tout ce que nous pouvons exprimer par parolles ou par penſées n'en eſt qu'un trait inviſible. D'où il paroiſt combien eſt ſot, vain & ignorant ce tiltre de quelques livres : *De omni ſcibili.*

Mais l'infinité en petiteſſe eſt bien moins viſible. Les philoſophes ont bien pluſtoſt prétendu d'y arriver, & c'eſt là où tous ont achoppé. C'eſt ce qui a donné lieu à ces tiltres ſi ordinaires, *Des principes des choſes, Des principes de la philoſophie,* & aux ſenblables, auſſy faſtueux en effect, quoyque moins en

parence, que cet autre qui crève les yeux, *De omni ſcibili.*

On ſe croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choſes que d'anbraſſer leur circonférence ; l'eſtendue viſible du monde nous ſurpaſſe viſiblement, mais comme c'eſt nous qui ſurpaſſons les petites choſes, nous nous croyons plus capables de les poſſeder, & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller juſqu'au neant que juſqu'au tout, il la faut infinie pour l'un & l'autre, & il me ſemble que qui auroit conpris les derniers principes des choſes pourroit auſſy arriver juſqu'à connoiſtre l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Ces extrémités ſe touchent & ſe réuniſſent à force de s'eſtre éloignées, & ſe retrouvent en Dieu, & en Dieu ſeulement.

Connoiſſons donc noſtre portée ; nous ſommes quelque choſe & ne ſommes pas tout ; ce que nous avons d'eſtre nous dérobe la connoiſſance des premiers principes, qui naiſſent du neant, & le peu que nous avons d'eſtre nous cache la veue de l'infini.

Noſtre intelligence tient dans l'ordre des choſes intelligibles le meſme rang que noſtre corps dans l'eſtendue de la nature.

Bornes en tout genre, cet eſtat qui tient le milieu entre deux extrêmes ſe trouve en toutes nos impuiſſances.

Nos ſens n'aperçoivent rien d'extrême, trop de bruit nous aſſourdit, trop de lumière ébloüit, trop de diſtance & trop de proximité empeſche la veue, trop de longeur & trop de briefveté de diſcours l'obſcurcit, trop de verité nous eſtonne. J'en ſçay qui ne peuvent comprendre que qui de zéro oſte 4 reſte zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous, trop de plaiſir incomode. Trop de conſonances déplaiſent dans la muſique; & trop de bienfaits irritent, nous voulons avoir de quoy ſurpayer la debte : *Beneficia eo uſque læta ſunt dum videntur exolvi poſſe; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur.*

Nous ne ſentons ny l'extrême chaud ni l'extrême froid. Les qualités exceſſives nous ſont ennemyes, & non pas ſenſibles, nous ne les ſentons plus, nous les souffrons. Trop de jeuneſſe & trop de vieilleſſe empeſchent l'eſprit, trop & trop peu d'inſtruction...

Enfin les choſes extrêmes ſont pour nous comme ſi elles n'eſtoyent point, & nous ne ſommes point à leur égard : elles nous échapent, ou nous à elles.

Voilà noſtre eſtat veritable; c'eſt ce qui nous rend incapables de ſçavoir certainement & d'ignorer abſolument. Nous vogons sur un milieu vaſte, toujours incertains & flottans, pouſſés d'un bout vers l'autre. Quelque terme

où nous penſions nous attacher & nous affermir, il branſle & nous quitte, & ſi nous le ſuivons, il échape à nos priſes, nous gliſſe & fuit d'une fuite eternelle. Rien ne s'arreſte pour nous. C'eſt l'eſtat qui nous eſt naturel & toutefois le plus contraire à noſtre inclination, nous brûlons de deſir de trouver une aſſiette ferme, & une derniere baſe conſtante, poür y édifier une tour qui s'éleve à l'infini, mais tout noſtre fondement craque, & la terre s'ouvre juſqu'aux abiſmes.

Ne cherchons donc point d'aſſurance & de fermeté. Noſtre raiſon eſt toujours déceüe par l'inconſtance des apparences, rien ne peut fixer le finy entre les deux infinis qui l'enferment & le fuyent.

Cela eſtant bien compris, je croy qu'on ſe tiendra en repos, chacun dans l'eſtat où la nature l'a placé. Ce milieu qui nous eſt eſcheu en partage eſtant toujours diſtant des extrèmes, qu'importe qu'un homme ayt un peu plus d'intelligence des choſes? S'il en a, il les prend un peu de plus haut. N'eſt il pas toujours infiniment eſlongné du bout, & la durée de noſtre vie n'eſt elle pas également infiniment [eloignée] de l'eſternité, pour durer dix ans davantage?

Dans la veue de ces infinis, tous les finis ſont égaux, & je ne vois pas pourquoy aſſoir ſon imagination pluſtoſt ſur un que ſur l'autre.

La ſeule conparaiſon que nous faiſons de nous au fini nous fait peine.

Si l'homme s'eſtudioit le premier, il verroit combien il eſt incapable de paſſer outre. Comment ſe pourroit-il qu'une partie connut le tout? Mais il aſpirera peut-eſtre à connoiſtre au moins les parties avec leſquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaiſnement l'une avec l'autre, que je croys inpoſſible de conoiſtre l'une ſans l'autre & ſans le tout.

L'homme par exemple a rapport à tout ce qu'il connoiſt. Il a beſoing de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'elemens pour le conpoſer, de chaleur & d'alimens pour ſe nourrir, d'air pour reſpirer. Il voit la lumiere, il ſent les corps, enfin tout tombe ſous ſon alliance.

Il faut donc pour conoiſtre l'homme, ſavoir d'où vient qu'il a beſoing d'air pour ſubſiſter, & pour connoiſtre l'air, ſavoir par où il a ce raport à la vie de l'homme, &c.

La flamme ne ſubſiſte point ſans l'air, donc pour connoiſtre l'un, il faut connoiſtre l'autre.

Donc toutes choſes eſtant cauſées & cauſantes, aydées & aydantes, mediates & immediates, & toutes s'entretenants par un lien naturel & inſenſible qui lie les plus eloignées & les plus differentes, je tiens inpoſſible de

connoiſtre les parties ſans connoiſtre le tout, non plus que de connoiſtre le tout ſans connoiſtre particulierement les parties.

Je tiens inpoſſible d'en connoiſtre aucune ſeule ſans toutes les autres, c'eſt à dire inpoſſible purement & abſolument.

L'eternité des choſes en elles meſmes ou en Dieu doit encore eſtonner noſtre petite durée. L'immobilité fixe & conſtante de la Nature [par] conparaiſon aux changements continuels qui ſe paſſent en nous, doit faire le meſme effect.

Et ce qui acheve noſtre impuiſſance à conoiſtre les choſes eſt qu'elles ſont ſimples en elles meſmes, & que nous ſommes conpoſés de deux natures oppoſées & de divers genre, d'ame & de corps. Car il eſt inpoſſible que la partie qui raiſonne en nous ſoit autre que ſpirituelle, & quand on pretendroit que nous ſerions ſimplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoiſſance des choſes, n'y ayant rien de ſi inconcevable que de dire que la matiere ſe connoiſt ſoy meſme, & il ne nous eſt pas poſſible de connoiſtre comment elle ſe connoiſtroit.

Et ainſy ſi nous ſommes ſimplement materiels, nous ne pouvons rien du tout connoiſtre, & ſi nous ſommes compoſés d'eſprit & de matiere, nous ne pouvons connoiſtre parfaitement les choſes ſimples, ſpirituelles ou corporelles.

Car comment connoiſtrions-nous diſtinčtement la matiere, puiſque noſtre ſuppoſt qui agit en cette connoiſſance eſt en partie ſpirituel, & comment conoiſtrions-nous nettement les ſubſtances ſpirituelles, ayants un corps qui nous aggrave & nous baiſſe vers la terre?

Et ce qui acheve noſtre inpuiſſance eſt la ſimplicité des choſes comparée avec noſtre eſtat double & compoſé. Il y a des abſurdités invincibles à combatre ce point, car il eſt auſſy abſurde qu'impie de nier que l'homme eſt conpoſé de deux parties de differente nature, d'ame & de corps. Cela nous rend inpuiſſant à connoiſtre toutes choſes. Que ſi on nie cette conpoſition & qu'on pretende que nous ſommes tous corporels, je laiſſe à juger combien la matiere eſt incapable de connoiſtre la matiere. Rien n'est plus impoſſible que cela.

Concevons donc que ce meſlange d'eſprit & de boüe nous diſproportione...

De là vient que preſque tous les philoſophes confondent les idées des choſes, & parlent des choſes corporelles ſpirituelement & des ſpiritueles corporellement. Car ils diſent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aſpirent à leur centre, qu'ils fuyent leur deſtručtion, qu'ils craignent le vuide, qu'elle a des inclinations, des ſimpaties, des antipaties, qui ſont toutes choſes qui n'appar-

tiennent qu'aux eſprits, & en parlant des eſprits, ils les conſiderent comme en un lieu, & leur actribuent le mouvement d'une place à une autre, qui ſont choſes qui n'appartiennent qu'aux corps.

Au lieu de recevoir les idées de ces choſes pures, nous les teignons de nos qualités & empreignons [de] noſtre eſtre compoſé toutes les choſes ſimples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir conpoſer toutes choſes d'eſprit & de corps, que ce meſlange-là nous ſeroit tres conpréhenſible? C'eſt neantmoins la choſe qu'on conprend le moins, l'homme eſt à luy-meſme le plus prodigieux objeꝺ de la Nature; car il ne peut concevoir ce que c'eſt que corps, & encore moins ce que c'eſt qu'eſprit, & moins qu'aucune choſe comme un corps peut eſtre uni avec un eſprit. C'eſt là le comble de ſes difficultés, & cependant c'eſt ſon propre eſtre : *Modus quo corporibus adherent ſpiritus conprehendi ab homine non poteſt, & hoc tamen homo eſt.*

Voilà une partie des cauſes qui rendent l'homme ſi imbecille à connoiſtre la nature. Elle eſt infinie en deux manieres, il eſt finy & limité. Elle dure & ſe maintient perpetuellement en ſon eſtre; il paſſe & eſt mortel. Les choſes en particulier ſe corrompent & ſe changent à chaque inſtant, il ne les voit

qu'en paſſant, elles ont leur principe & leur fin, il ne conçoit ni l'un ny l'autre. Elles ſont ſimples & il eſt conpoſé de deux natures differentes. Et pour conſomer la preuve de noſtre foibleſſe, je finiray par cette réflexion ſur l'eſtat de noſtre nature. Enfin, pour conſommer la preuve de noſtre foibleſſe, je finiray par ces deux conſidérations...

¶ La nature de l'homme ſe conſidere en deux manieres, l'une ſelon ſa fin & alors il eſt grand & inconparable; l'autre ſelon la multitude, comme on juge de la nature du cheval & du chien par la multitude, d'y voir la courſe *& animum arcendi*, & alors l'homme eſt abjeſt & vil. Et voilà les deux voyes qui en font juger diverſement, & qui font tant diſputer les philoſophes.

Car l'un nie la ſuppoſition de l'autre. L'un dit : « *Il n'eſt pas né à cette fin, car toutes ſes actions y répugnent,* » l'autre dit : « *Il s'éloigne de ſa fin quand il fait ces baſſes actions.* »

Deux choſes inſtruiſent l'homme de toute ſa nature, l'inſtinct & l'experience.

¶ *Inconſtance.*— On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce ſont des orgues à la verité mais bizarres, changeantes, variables dont les tuyaux ne ſe ſuivent pas par degrés conjoints. Ceux qui ne ſavent toucher que les ordinaires ne feront pas

d'accords ſur celles-là. Il faut ſavoir où ſont les...

¶ *Nature ne...* — La nature nous a ſi bien mis au milieu que ſi nous changeons un coſté de la balance, nous changeons auſſy l'autre. Cela me fait croire qu'il y a des reſſorts dans noſtre teſte, qui ſont tellement diſpoſés que qui touche l'un touche auſſy le contraire.

¶ *Luſtravit lampade terras.* — Le temps & mon humeur ont peu de liaiſon, j'ay mes brouillards & mon beau temps au dedans de moy; le bien & le mal de mes affaires meſme y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moy-meſme contre la fortune, la gloire de la dompter me la faict donpter gayement; au lieu que je fais quelquefois le degoutté dans la bonne fortune.

¶ Qu'il eſt difficile de propoſer une choſe au jugement d'un autre, ſans corrompre ſon jugement par la maniere de la luy propoſer. Si on dit : « Je le trouve beau, je le trouve obſcur, » ou autre choſe ſenblable, on entraîne l'imagination à ce jugement ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire, & alors il juge ſelon ce qu'il eſt, c'eſt à dire ſelon ce qu'il eſt alors & ſelon que les autres circonſtances dont on n'eſt pas autheur y auront mis, mais au moins on n'y aura rien mis, ſi ce n'eſt que ce ſilence n'y faſſe auſſy

ſon effect, ſelon le tour & l'interpretation qu'il ſera en humeur de luy donner ou ſelon qu'il le conjecturera des mouvements & air du viſage, ou du ton de voix, ſelon qu'il ſera phiſionomiſte, tant il eſt difficile de ne point demonter un jugement de ſon aſſiette naturelle, ou pluſtoſt tant il en a peu de ferme & ſtable !

¶ L'eſprit de ce ſouverain juge du monde n'eſt pas ſi independant qu'il ne ſoit ſujećt à eſtre troublé par le premier tintamare qui ſe fait autour de luy. Il ne faut pas le bruićt d'un canon pour empeſcher ſes penſées, il ne faut que le bruićt d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous eſtonnez pas s'il ne raiſonne pas bien à preſent, une mouche bourdonne à ſes oreilles, c'en eſt aſſez pour le rendre incapable de bon conſeil. Si vous voulez qu'il puiſſe trouver la verité, chaſſez cet animal qui tient ſa raiſon en échec & trouble cette puiſſante intelligence qui gouverne les villes & les royaumes. Le plaiſant dieu que voilà! *O ridicoloſiſſimo heroe !*

¶ La puiſſance des mouches, elles gagnent des batailles, empeſchent noſtre ame d'agir, mangent noſtre corps.

¶ Si on eſt trop jeune, on ne juge pas bien, trop vieil, de meſme.

Si on n'y ſonge pas aſſez, ſi on y ſonge trop, on s'enteſte & on s'en coiffe.

Si on conſidere ſon ouvrage incontinent aprés l'avoir fait, on en eſt encore tout prévenu, ſi trop longtemps aprés, on y entre plus.

Ainſy les tableaux veux de trop loin & de trop prés, & il n'y a qu'un point indiviſible qui ſoit le veritable lieu, les autres ſont trop prés, trop loin, trop haut ou trop bas. La perſpective l'aſſigne dans l'art de la peinture. Mais dans la verité & dans la morale qui l'aſſignera ?

¶ Quand je conſidere la petite durée de ma vie, abſorbée dans l'éternité precedente & ſuivante, le petit eſpace que je remplis & meſme que je vois, abiſmé dans l'infinie immenſité des eſpaces que j'ignore & qui m'ignorent, je m'effraye & m'eſtonne de me voir icy pluſtoſt que là, car il n'y a point de raiſon pourquoy icy pluſtoſt que là, pourquoy à preſent pluſtoſt que lors. Qui m'y a mis, par l'ordre & la conduitte de qui ce lieu & ce temps a il été deſtiné à moy? — *Memoria hoſpitis unius diei pretereuntis.*

¶ Il n'eſt pas bon d'eſtre tro libre. Il n'eſt pas bon d'avoire toutes les neſeſité.

¶ Combien de royaumes nous ignorent !

Le ſilence eternel de ces eſpaces infinis m'effraye.

¶ Ce qui m'eſtonne le plus eſt de voir que tout le monde n'eſt pas eſtonné de ſa foibleſſe.

On agit ſerieuſement & chacun ſuit ſa condition, non pas parce qu'il eſt bon en effect de la ſuivre, puiſque la mode en eſt, mais comme ſi chacun ſçavoit certainement où eſt la raiſon & la juſtice. On ſe trouve deçeu à toute heure & par une plaiſante humilité on croit que c'eſt ſa faute, & non pas celle de l'art qu'on ſe vente tousjours d'avoir. Mais il eſt bon qu'il y ait tant de ces gens-là au monde, qui ne ſoyent pas pirroniens pour la gloire du pirroniſme, afin de monſtrer que l'homme eſt bien capable des plus extravagantes opinions, puiſqu'il eſt capable de croire qu'il n'eſt pas dans cette foibleſſe naturelle & inévitable, & de croire qu'il eſt au contraire dans la ſageſſe naturelle.

Rien ne fortifie plus le pirroniſme que ce qu'il y en a qui ne ſont point pirroniens. Si tous l'etoient, ils auroient tort.

¶ Infinis, milieu. Quand on lit trop viſte ou trop doucement, on n'entend rien.

¶. Trop & trop peu de vin. Ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la verité, donnez luy en trop, de meſme.

¶ Hazard donne les penſées, & hazard les oſte, point d'art pour conſerver ny pour acquerir.

Penſée eſchappée. Je la voulois eſcrire. J'eſcris au lieu qu'elle m'eſt eſchappée.

¶ En eſcrivant ma penſée, elle m'eſchappe

quelquefois, mais cela me fait ſouvenir de ma foibleſſe, que j'oublie à toute heure, ce qui m'inſtruit autant que ma penſée oubliée, car je ne tens qu'à connoiſtre mon neant.

¶ Eſt-ce qu'ils ſont ſi fermes, qu'ils ſoient inſenſibles à tout ce qui les touche? Eprouvons-les dans la perte des biens ou de l'honneur. Quoi? C'eſt un enchantement.

¶ Craindre la mort hors du peril, & non dans le peril, car il faut eſtre homme.

Mort ſoudaine ſeule à craindre, & c'eſt pourquoi les confeſſeurs demeurent chez les grands.

¶ Nous nous connoiſſons ſi peu, que pluſieurs penſent aller mourir quand ils ſe portent bien & pluſieurs penſent ſe porter bien quand ils ſont proches de mourir, ne ſentant pas la fiebvre prochaine, ou l'abſces preſt à ſe former.

¶ Pourquoy ma connoiſſance eſt-elle bornée, ma taille, ma durée à 100 ans pluſtoſt qu'à 1000? Quelle raiſon a eu la nature de me la donner telle, & de choiſir ce nombre pluſtoſt qu'un autre, dans l'infinité deſquels il n'y a pas plus de raiſon de choiſir l'un que l'autre, rien ne tentant plus que l'autre.

¶ La nature de l'homme n'eſt pas d'aller toujours, elle a ſes allées & venues.

La fiebvre a ſes friſſons & ſes ardeurs, & le

froid monſtre auſſy bien la grandeur de l'ardeur de la fiebvre que le chaud meſme.

Les inventions des hommes de ſiecle en ſiecle vont de meſme. La bonté & la malice du monde en general en eſt de meſme.

Plerumque gratæ principibus vices.

¶ Ce que peut la vertu d'un homme ne ſe doit pas meſurer par ſes efforts mais par ſon ordinaire.

¶ Ces grands efforts d'eſprit où l'ame touche quelquefois ſont choſes où elle ne ſe tient pas, elle y ſaute ſeulement, non comme ſur le trone, pour toujours, mais pour un inſtant ſeulement.

¶ Je n'admire point l'exces d'une vertu comme de la valeur, ſi je ne vois en meſme temps l'exces de la vertu oppoſée, comme en Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur & l'extrême benignité. Car autrement ce n'eſt pas monter, c'eſt tonber. On ne montre pas ſa grandeur pour eſtre à une extrêmité, mais bien en touchant les deux à la fois & renpliſſant tout l'entre deux. Mais peut-eſtre que ce n'eſt qu'un ſoudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes & qu'elle n'eſt jamais en effect qu'en un point, comme le tiſon de feu. Soit, mais au moins cela marque l'agilité de l'ame, ſi cela n'en marque l'eſtendue.

¶ Nous ne nous ſoutenons pas dans la vertu par noſtre propre force, mais par le

contre-poids de deux vices oppoſés, nous demeurons debout comme entre deux vents contraires. Oſtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

¶ Quand on veut pourſuivre les vertus juſqu'aux extrêmes de part & d'autre, il ſe preſente des vices qui s'y inſinuent inſenſiblement dans leurs routes inſenſibles, du coſté du grand infiny, de ſorte qu'on ſe perd dans les vices & on ne voit plus les vertus.

¶ Il n'eſt pas honteux à l'homme de ſuccomber ſous la douleur, & il luy eſt honteux de ſuccomber ſous le plaiſir, ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, & que nous recherchons le plaiſir; car on peut rechercher la douleur, & y ſucomber à deſſein ſans ce genre de baſſeſſe. D'où vient donc qu'il eſt glorieux à la raiſon de ſuccomber ſous l'effort de la douleur & qu'il luy eſt honteux de ſucomber ſous l'effort du plaiſir? C'eſt que ce n'eſt pas la douleur qui nous tente & nous attire. C'eſt nous-meſmes qui volontairement la choiſiſſons, & voulons la faire dominer ſur nous. De ſorte que nous ſommes maiſtres de la choſe; & en cela c'eſt l'homme qui ſuccombe à ſoy meſme, mais dans le plaiſir, c'eſt l'homme qui ſuccombe au plaiſir. Or il n'y a que la maiſtriſe & l'empire qui face la gloire, & que la ſervitude qui face la honte.

¶ Tout nous peut eſtre mortel, meſme les

choſes faites pour nous ſervir, comme dans la nature les murailles peuvent nous tuer & les degrés nous tuer, ſi nous n'allons avec juſteſſe.

Le moindre mouvement importe à toute la nature, la mer entiere change pour une pierre. Ainſy dans la grâce, la moindre action importe par ſes ſuittes à tout, donc tout eſt important.

¶ En ſçachant la paſſion dominante de chacun, on eſt ſeur de luy plaire, & neantmoins chacun a ſes fantaiſies, contraires à ſon propre bien, dans l'idée meſme qu'il a du bien, & c'eſt une bizarrerie qui met hors de game.

¶ Quand noſtre paſſion nous porte à faire quelque choſe, nous oublions noſtre debvoir. Comme on ayme un livre, on le lit, lorſqu'on debvroit faire autre choſe. Mais, pour s'en ſouvenir, il faut ſe propoſer de faire quelque choſe qu'on hait & lors on s'excuſe ſur ce qu'on a autre choſe à faire, & on ſe ſouvient de ſon debvoir par ce moyen.

¶ L'eternument abſorbe toutes les facultés de l'ame, auſſi bien que la beſoigne, mais on n'en tire pas les meſmes conſéquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'eſt contre ſon gré. Et quoyqu'on ſe le procure, neantmoins c'eſt contre ſon gré qu'on ſe le procure. Ce n'eſt pas en veuë de la choſe meſme, c'eſt pour une autre fin. Et ainſi ce

n'eſt pas une marque de la foibleſſe de l'homme, & de ſa ſervitude ſous cette action.

¶ Scaramouche, qui ne penſe qu'à une choſe.

Le docteur, qui parle un quart d'heure aprés avoir tout dit, tant il eſt plein de deſir de dire.

Le bec du perroquet, qu'il eſſuie quoiqu'il ſoit net.

¶ Le ſentiment de la fauſſeté des plaiſirs preſents, & l'ignorance de la vanité des plaiſirs abſents, cauſent l'inconſtance.

¶ Il n'ayme plus cette perſonne qu'il aymoit il y a dix ans. Je croy bien. Elle n'eſt plus la meſme ny luy non plus. Il eſtoit jeune & elle auſſy, elle eſt tout autre. Il l'aymeroit peut-eſtre encore, telle qu'elle eſtoit alors.

¶ Les raiſons qui, eſtant veues de loin, ſemblent borner noſtre veue, quand on y eſt arrivé, ne la bornent plus, on comence à voir au delà.

¶... Non ſeulement nous regardons les choſes par d'autres coſtés, mais avec d'autres yeux, nous n'avons garde de les trouver pareilles.

¶ La diverſité eſt ſi ample, que tous les tons de voix, tous les marchers, touſſers, mouchers, eſternuers. On diſtingue des fruits les raiſins, & encores l'on les apele & puis Condrieu, & puis Deſargues, & puis Cette entre. Eſt-ce tout? En a elle jamais produit

deux grappes pareilles, & une grappe a elle deux grains pareils? &c.

Je ne ſaurai juger d'une meſme choſe exactement de meſme. Je ne puis juger d'un ouvrage en le faiſant, il faut que je faſſe comme les peintres & que je m'en eloigne, mais non pas trop. De combien donc? Devinez.

¶ *Diverſité.* — La théologie eſt une ſcience, mais en meſme temps combien eſt-ce de ſciences! Un homme eſt un ſuppoſt, mais ſi on l'anatomiſe, ſera ce la teſte, le cœur, l'eſtomach, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le ſang, chaque humeur du ſang?

Une ville, une campagne, de loing eſt une ville & une campagne, mais à meſure qu'on s'approche, ce ſont des maiſons, des arbres, des tuilles, des fueilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infiny. Tout cela s'envelope ſous le nom de campagne.

¶ On ayme à voir l'erreur, la paſſion de Cleobuline, parce qu'elle ne la connoiſt pas. Elle deſplairoit, ſi elle n'eſtoit trompée.

¶ Quel dereglement de jugement, par lequel il n'y a perſonne qui ne ſe mette au-deſſus de tout le reſte du monde, & qui n'aime mieux ſon propre bien & la durée de ſon bonheur & de ſa vie, que celle de tout le reſte du monde?



DIVERTISSEMENT.



IVERTISSEMENT. — Quand je m'y ſuis mis quelquefois à conſiderer les diverſes agitations des hommes, & les perils & les peines où ils s'expoſent dans la cour, dans la guerre, d'où naiſſent tant de querelles, de paſſions, d'entrepriſes hardies & ſouvent mauvaiſes &c., j'ay deſcouvert que tout le malheur des hommes vient d'une ſeule choſe, qui eſt de ne ſavoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a aſſez de bien pour vivre, s'il ſavoit demeurer chez ſoy avec plaiſir, n'en ſortiroit pas pour aller ſur la mer ou au ſiege d'une place. On n'acheptera une charge à l'armée ſi cher que parce qu'on trouveroit inſuportable de ne bouger de la ville, & on ne recherche les

converſations & les divertiſſements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez ſoy avec plaiſir.

Mais quand j'ay penſé de plus prés & qu'aprés avoir trouvé la cauſe de tous nos malheurs, j'ay voulu en decouvrir la raiſon, j'ay trouvé qu'il y en a une bien effective, qui conſiſte dans le malheur naturel de noſtre condition foible & mortelle & ſi miſerable, que rien ne peut nous conſoler, lorſque nous y penſons de prés.

Quelque condition qu'on ſe figure, ſi l'on aſſenble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la Royauté eſt le plus beau poſte du monde, & cependant qu'on s'en imagine [un] acompagné de toutes les ſatisfactions qui peuvent le toucher. S'il eſt ſans divertiſſement, & qu'on le laiſſe conſiderer & faire reflexion ſur ce qu'il eſt, cette felicité languiſſante ne le ſoutiendra point, il tonbera par neceſſité dans les veues des maladies qui le menacent, des revoltes qui peuvent arriver & enfin de la mort & des maladies qui ſont inevitables, de ſorte que s'il eſt ſans ce qu'on appelle divertiſſement, le voilà malheureux & plus malheureux que le moindre de ſes ſujets qui joue & qui ſe divertit.

De là vient que le jeu & la converſation des femmes, la guerre, les grands employs ſont ſi recherchés. Ce n'eſt pas qu'il y ayt en

effect du bonheur ni qu'on s'imagine que la vraye beatitude ſoit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre qu'on court, on n'en voudroit pas s'il eſtoit offert. Ce n'eſt pas cet uſage mol & paiſible & qui nous laiſſe penſer à noſtre malheureuſe condition qu'on recherche, ni les dangers de la guerre, ni la peine des employs, mais c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer & nous divertit.

De là vient que les hommes ayment tant le bruit & le remuement, de là vient que la priſon eſt un ſupplice ſi horrible, de là vient que le plaiſir de la ſolitude eſt une choſe inconprehenſible, & c'eſt enfin le plus grand ſujet de felicité de la condition des Roys, de [ce] qu'on eſſaye ſans ceſſe à les divertir & à leur procurer toutes ſortes de plaiſirs.

Le Roy eſt environné de gens qui ne penſent qu'à divertir le Roy & à l'enpeſcher de penſer à luy. Car il eſt malheureux tout Roy qu'il eſt s'il y penſe.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour ſe rendre heureux. Et ceux qui font ſur cela les philoſophes & qui croyent que le monde eſt bien peu raiſonnable de paſſer tout le jour à courir après un lievre qu'ils ne voudroyent pas avoir acheté, ne connoiſſent guere noſtre nature. Ce lievre ne nous garantiroit pas de la veue de la mort & des miſeres, mais la chaſſe nous en garantit. Et ainſy quand

on leur reproche que ce qu'ils recherchent avec tant d'ardeur ne ſçauroit les ſatisfaire, s'ils repondoyent comme ils devroyent le faire s'ils y penſoyent bien, qu'ils ne recherchent en cela qu'une occupation violente & inpetueuſe qui les detourne de penſer à ſoy & que c'eſt pour cela qu'ils ſe propoſent un objet attirant qui les charme & les attire avec ardeur, ils laiſſeroyent leurs adverſaires ſans repartie. Mais ils ne repondent pas cela, parce qu'ils ne ſe connoiſſent pas eux meſmes. Ils ne ſavent pas que ce n'eſt que la chaſſe & non pas la priſe qu'ils recherchent.

Ils s'imaginent que s'ils avoyent obtenu cette charge, ils ſe repoſeroyent enſuitte avec plaiſir & ne ſentent pas la nature inſatiable de leur cupidité; ils croyent chercher ſincerement le repos & ne cherchent en effect que l'agitation.

Ils ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au dehors, qui vient du reſſentiment de leurs miſeres continuelles, & ils ont un autre inſtinct ſecret, qui reſte de la grandeur de noſtre premiere nature, qui leur faict connoiſtre que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos & non pas dans le tumulte, & de ces deux inſtincts contraires, il ſe forme en eux un projet confus, qui ſe cache à leur

veue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation & à ſe figurer toujours que la ſatisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, ſi en ſurmontant quelques difficultés qu'ils enviſagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainſy s'ecoule toute la vie. On cherche le repos en conbattant quelques obſtacles, & ſi on les a ſurmontés, le repos devient inſuportable. Car ou l'on penſe aux miſeres qu'on a ou à celles qui nous menacent. Et quand on ſe verroit meſme aſſes à l'abry de toutes parts, l'ennuy de ſon authorité privée ne laiſſeroit pas de ſortir au fond du cœur où il a des racines naturelles, & de remplir l'eſprit de ſon venin.

¶ Le conſeil qu'on donnoit à Pyrrhus de prendre le repos qu'il alloit chercher par tant de fatigues, recevoit bien des difficultés.

¶ Le gentilhomme croit ſincerement que la chaſſe eſt un plaiſir grand & un plaiſir royal, mais ſon piqueur n'eſt pas de ce ſentiment là.

La dance. — Il faut bien penſer où l'on mettra ſes pieds.

¶ Mais direz-vous quel objet a-il en tout cela? Celuy de ſe vanter demain entre ſes amys de ce qu'il a mieux joué qu'un autre. Ainſy les autres ſuent dans leur cabinet pour monſtrer aux ſavans qu'ils ont reſolu une

queſtion d'algebre qu'on n'auroit pu trouver juſques icy, & tant d'autres s'expoſent aux derniers perils pour ſe vanter enſuitte d'une place qu'ils auront priſe, & auſſy ſottement à mon gré, & enfin les autres ſe tuent pour remarquer toutes ces choſes, non pas pour en devenir plus ſages, mais ſeulement pour monſtrer qu'ils les ſavent & ceux là ſont les plus ſots de la bande, puiſqu'ils le ſont avec connoiſſance, au lieu qu'on peut penſer des autres qu'ils ne le feroyent plus s'ils avoyent cette connoiſſance.

Tel homme paſſe ſa vie ſans ennuy en jouant tous les jours peu de choſe. Donnez luy tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joüe point, vous le rendez malheureux. On dira peut-eſtre que c'eſt qu'il recherche l'amuſement du jeu & non pas le gain. Faittes-le donc joüer pour rien, il ne s'y echauffera pas & s'y ennuyra. Ce n'eſt donc pas l'amuſement ſeul qu'il recherche, un amuſement languiſſant & ſans paſſion l'ennuyra. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pipe luy meſme en imaginant qu'il feroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on luy donnaſt à condition de ne point jouer, afin qu'il ſe forme un ſujet de paſſion & qu'il excite ſur cela ſon deſir, ſa colere, ſa crainte pour l'objet qu'il s'eſt formé comme les enfans

qui s'effrayent du viſage qu'ils ont barbouillé.

D'où vient que cet homme, qui a perdu depuis peu de mois ſon fils unique & qui accablé de procés & de querelles, eſtoit ce matin ſi troublé, n'y penſe plus maintenant? Ne vous en eſtonnez point, il eſt tout occupé à voir par où paſſera ce ſanglier que les chiens pourſuivent avec tant d'ardeur depuis ſix heures. Il n'en faut pas davantage, l'homme quelque plein de triſteſſe qu'il ſoit ſi on peut gagner ſur luy de le faire entrer en quelque divertiſſement, le voilà heureux pendant ce temps là. Et l'homme quelque heureux qu'il ſoit, s'il n'eſt diverti & occupé par quelque paſſion ou quelque amuſement, qui empeſche l'ennuy de ſe repandre, ſera bientoſt chagrin & malheureux. Sans divertiſſement il n'y a point de joye, avec le divertiſſement il n'y a point de triſteſſe. Et c'eſt auſſy ce qui forme le bonheur des perſonnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de perſonnes qui les divertiſſent & qu'ils ont le pouvoir de ſe maintenir en cet eſtat.

Prenez-y garde, qu'eſt-ce autre choſe d'eſtre ſurintendant, chancelier, premier preſident, ſinon d'eſtre en une condition où l'on a dés le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous coſtés pour ne leur laiſſer pas une heure en la journée où ils puiſſent penſer à eux meſmes? Et quant ils ſont dans la

diſgrace & qu'on les renvoie à leurs maiſons des champs où ils ne manquent ny de biens ny de domeſtiques pour les aſſiſter dans leur beſoin, ils ne laiſſent pas d'eſtre miſerables & abandonnés, parce que perſonne ne les empeſche de ſonger à eux.

Ainſi l'homme eſt ſi malheureux, qu'il s'ennuieroit meſme ſans aucune cauſe d'ennuy, par l'eſtat propre de ſa complexion, & il eſt ſi vain, qu'eſtant plein de mille cauſes eſſentielles d'ennuy, la moindre choſe comme un billard & une balle qu'il pouſſe ſuffiſent pour le divertir.

¶ *Divertiſſement.* — On charge les hommes des l'enfance du ſoing de leur honneur, de leur bien, de leurs amys, & encore du bien & de l'honneur de leurs amys. On les accable d'affaires, de l'apprentiſſage des langues & d'exercices & on leur fait entendre qu'ils ne ſauroyent eſtre heureux ſans que leur ſanté, leur honneur, leur fortune & celles de leurs amys ſoyent en bon eſtat & qu'une ſeule choſe qui manque les rendroit malheureux. Ainſy on leur donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dés la pointe du jour. Voilà direz-vous une eſtrange maniere de les rendre heureux, que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Comment, ce qu'on pourroit faire, il ne faudroit que leur oſter tous ces ſoings, car alors

ils ſe verroyent, ils penſeroyent à ce qu'ils ſont, d'où ils viennent, où ils vont, & ainſy on ne peut trop les occuper & les detourner. Et c'eſt pourquoy aprés leur avoir tant preparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relaſche, on leur conſeille de l'employer à ſe divertir, à jouer, & à s'occuper toujours tout entiers.

¶ Cet homme ſi affligé de la mort de ſa femme & de ſon fils unique, qui a cette grande querelle qui le tourmente, d'où vient qu'à ce moment il n'eſt pas triſte & qu'on le voit ſi exempt de toutes ces penſées penibles & inquietantes? Il ne faut pas s'en eſtonner, on vient de lui ſervir une balle & il faut qu'il la rejette à ſon compagnon. Il eſt occupé à la prendre à la cheute du toit pour gacgner une chaſſe, comment voulez-vous qu'il penſe à ſes affaires, ayant cette autre affaire à manier? Voilà un ſoing digne d'occuper cette grande ame, & de luy oſter toute autre penſée de l'eſprit. Cet homme, né pour connoiſtre l'Univers, pour juger de toutes choſes, pour regir tout un Eſtat, le voilà occupé & tout remply du ſoing de prendre un lievre. Et s'il ne s'abbaiſſe à cela & veulle toujours eſtre tendu, il n'en ſera que plus ſot, parce qu'il voudra s'elever au-deſſus de l'humanité, & il n'eſt qu'un homme au bout du compte, c'eſt à dire capable de peu & de beaucoup, de

tout & de rien. Il n'eſt ni ange ni beſte, mais homme.

Une ſeule penſée nous occupe, nous ne pouvons penſer à deux choſes à la fois, dont bien nous prend ſelon le monde, non ſelon Dieu.

¶ *Divertiſſement.* — La mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans peril.

¶ *Divertiſſement.*—Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la miſere, l'ignorance, ils ſe ſont aviſez pour ſe rendre heureux de n'y point penſer.

Nonobſtant ces miſeres, il veut eſtre heureux & ne veut eſtre qu'heureux & ne peut ne vouloir pas l'eſtre, mais comment s'y prendra-il ? Il faudroit pour bien faire qu'il ſe rendiſt immortel, mais ne le pouvant il s'eſt aviſé de s'empeſcher d'y penſer.

¶ Les miſeres de la vie humaine ont fondé tout cela, comme ils ont veu cela, ils ont pris le divertiſſement.

¶ *Divertiſſement.* — Si l'homme eſtoit heureux, il le ſeroit d'autant plus qu'il ſeroit moins diverty, comme les ſaincts & Dieu.

Ouy, mais n'es-ce pas eſtre heureux que de pouvoir etre rejoüy par le divertiſſement? Non, car il vient d'ailleurs & de dehors, & ainſy il eſt dependant, & partant ſujet à

eſtre troublé par mille accidens, qui ſont les afflictions inevitables.

¶ *Miſere.* — La ſeule choſe qui nous conſole de nos miſeres eſt le divertiſſement, & cependant c'eſt la plus grande de nos miſeres. Car c'eſt cela qui nous empeſche principalement de ſonger à nous, & qui nous fait perdre inſenſiblement. Sans cela nous ſerions dans l'ennui, & cet ennui nous pouſſeroit à chercher un moyen plus ſolide d'en ſortir. Mais le divertiſſement nous amuſe & nous fait arriver inſenſiblement à la mort.

¶ C'eſt tout ce qu'ils ont pu inventer pour ſe conſoler de tant de maux. Mais c'eſt une conſolation bien miſerable, puiſqu'elle va non pas à guerir le mal mais à le cacher ſimplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant elle fait qu'on ne penſe pas à le guerir veritablement. Ainſi, par un etrange renverſement de la nature de l'homme, il ſe trouve que l'ennuy qui eſt ſon mal le plus ſenſible eſt en quelque ſorte ſon plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toute choſe à luy faire chercher ſa veritable guerïſon, & que le divertiſſement qu'il regarde comme ſon plus grand bien eſt en effet ſon plus grand mal, parce qu'il l'eloigne plus que toute choſe de chercher le remede à ſes maux. Et l'un & l'autre eſt une preuve admirable de la miſere & de la corruption de

l'homme, & en meſme temps de ſa grandeur; puiſque l'homme ne s'ennuye de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu; lequel ne ſe trouvant pas en ſoy, il le cherche inutilement dans les choſes exterieures, ſans ſe pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'eſt ny dans nous, ny dans les creatures, mais en Dieu ſeul.

¶ *Penſées. — In omnibus requiem queſivi.* Si noſtre condition eſtoit veritablement heureuſe, il ne nous faudroit pas divertir d'y penſer pour nous rendre heureux.

Peu de choſe nous conſole, parce que peu de choſe nous afflige.

¶ Rien ne nous plaiſt que le combat, mais non pas la victoire. On ayme à voir les combatz des animaux, non le vainqueur acharné ſur le vaincu, que vouloit-on voir, ſinon la fin de la victoire, & dés qu'elle arrive, on en eſt ſaoul. Ainſy dans le jeu, ainſy dans la recherche de la verité, on ayme à voir dans les diſputes le combat des opinions, mais de contempler la verité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaiſir, il faut la faire voir naiſtre de la diſpute.

De meſme dans les paſſions il y a du plaiſir à voir deux contraires ſe heurter, mais quand l'une eſt maiſtreſſe, ce n'eſt plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les

choſes, mais la recherche des choſes, ainſy dans les comedies, les ſcenes contentes ſans crainte ne valent rien, ni les extremes miſeres ſans eſperence, ni les amours brutaux, ni les ſeverités aſpres.

¶ L'eloquence continue ennuye.

Les princes & roys jouent quelquefois. Ils ne ſont pas toujours ſur leurs throſnes, ils s'y ennuyent. La grandeur a beſoin d'eſtre quittée pour eſtre ſentie, la continuité deſgouſte en tout. Le froid eſt agreable pour ſe chauffer.

¶ *Ennuy.* — Rien n'eſt ſi inſuportable à l'homme que d'eſtre dans un plein repos, ſans paſſions, ſans affaire, ſans divertiſſement, ſans application. Il ſent alors ſon neant, ſon abandon, ſon inſuffiſance, ſa dependance, ſon impuiſſance, ſon vuide.

Incontinent il ſortira du fonds de ſon ame l'ennuy, la noirceur, la tryſteſſe, le chagrin, le depit, le deſeſpoir.

¶ *Agitation.* — Quant un ſoldat ſe plaint de la paine qu'il a ou un laboureur, &c., qu'on les mette ſans rien faire.

¶ *Divertiſſement.* — La dignité royale n'eſt elle pas aſſes grande d'elle meſme pour celuy qui la poſſede pour le rendre heureux par la ſeulle veue de ce qu'il eſt? Faudra-il le divertir de ceſte panſée comme les gens du commun? Je vois bien que c'eſt ren-

dre un homme heureux de le divertir de la veue de ſes miſeres domeſtiques pour remplir toutes ſes penſées du ſoin de bien danſer. Mais en ſera-il de meſme d'un roy, & ſera-il plus heureux en s'attachant à ſes vains amuſemens qu'à la veue de ſa grandeur, & quel objeƈt plus ſatisfeſant pourroit-on donner à ſon eſpriƈt? Ne feroiſſe donc pas faire tort à ſa joye d'occuper ſon ame à penſer à adjuſter ſes pas à la cadance d'un aeir ou à placer adroitement une barre, au lieu de le laiſſer jouir en repos de la contemplation de la gloire majeſtueuſe qui l'environne? Qu'on en faſſe l'eſpreuve, qu'on laiſſe un roy tout ſeul, ſans aucune ſatisfaƈtion des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſpriƈt, ſans compagnies, panſer à luy tout à loyſir, & l'on verra qu'un Roy ſans divertiſſement eſt un homme plain de miſeres. Auſſy on eſvite cela ſoigneuſement, & il ne manque jamais d'y avoir auprés des perſonnes des Roys un grand nombre de gens qui veilent à faire ſucceder le divertiſſement à leurs affaires, & qui obſervent tout le temps de leur loyſir pour leur fournir des plaiſirs & des jeux, en ſorte qu'il n'y ait point de vuide, c'eſt à dire qu'ils ſont environnés de perſonnes qui ont un ſoin merveilleux de prendre garde que le Roy ne ſoit ſeul & en eſtat de penſer à ſoy, ſçachant bien qu'il ſera miſerable tout roy qu'il eſt, s'il y panſe.

Je ne parle point en tout cela des Roys chreſtiens comme Chreſtiens, mais ſeulement comme Roys.

¶ Les hommes s'occupent à ſuivre une balle & un lievre, c'eſt le plaiſir meſme des Roys.

¶ Ceſar eſtoit trop viel, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à conquerir le monde. Cet amuſement eſtoit bon à Auguſte ou à Alexandre, c'eſtoyent des jeunes gens, qu'il eſt difficile d'arreſter, mais Ceſar devoit eſtre plus meur.

¶ L'ennuy qu'on a de quitter les occupations où l'on s'eſt attaché. Un homme vit avec plaiſir en ſon menage. Qu'il voye une femme qui luy plaiſe, qu'il joue 5 ou 6 jours avec plaiſir, le voilà miſerable s'il retourne à ſa premiere occupation. Rien n'eſt plus ordinaire que cela.

¶ *Vanité.* — Qu'une choſe auſſi viſible qu'eſt la vanité du monde ſoit ſi peu connue, que ce ſoit une choſe eſtrange & ſurprenante de dire que c'eſt une ſottiſe de chercher les grandeurs, cela eſt admirable!

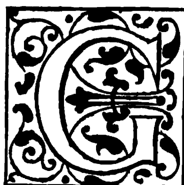
¶ Qui ne voit pas la vanité du monde eſt bien vain luy meſme. Auſſy qui ne la voit excepté de jeunes gens qui ſont tous dans le bruit, dans le divertiſſement & dans la penſée de l'avenir? Mais oſtez leur divertiſſement, vous les verrez ſe ſecher d'ennuy, ils

ſentent alors leur neant ſans le connoiſtre. Car c'eſt bien eſtre malheureux que d'eſtre dans une triſteſſe inſuportable auſſy toſt qu'on eſt reduit à ſe conſiderer, & à n'en eſtre point diverti.





GRANDEUR ET MISÈRE DE L'HOMME.



RANDEUR, *misere.* — A mesure qu'on a de lumiere, on decouvre plus de grandeur & plus de bassesse dans l'homme.

Le commun des hommes...

Ceux qui sont plus elevés...

Les Philosophes.

Ils estonnent le commun des hommes.

Les Chrestiens. Ils estonnent les Philosophes.

Qui s'estonnera donc de voir que la Religion ne face que connoistre à fonds ce qu'on reconnoist d'autant plus qu'on a plus de lumiere?

¶ *A. P. R. Grandeur & misere.*

La misere se concluant de la grandeur, & la grandeur de la misere, les uns ont conclu la misere d'autant plus qu'ils en ont pris

pour preuve la grandeur, & les autres concluants la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la miſere meſme, tout ce que les uns ont peu dire pour monſtrer la grandeur n'a ſervy que d'un argument aux autres pour conclure la miſere, puiſque c'eſt eſtre d'autant plus miſerable qu'on eſt tombé de plus haut, & les autres au contraire. Ils ſe ſont portez les uns ſur les autres par un cercle ſans fin, eſtant certain qu'à meſure que les hommes ont de lumiere, ils trouvent & grandeur & miſere en l'homme. En un mot l'homme connoiſt qu'il eſt miſerable. Il eſt donc miſerable puiſqu'il l'eſt, mais il eſt bien grand puiſqu'il le connoiſt.

¶ L'homme ne ſait à quel rang ſe mettre. Il eſt viſiblement egaré & tombé de ſon vray lieu ſans le pouvoir retrouver. Il le cherche partout aveo inquietude & ſans ſucces dans des tenebres impenetrables.

¶ Malgré la veue de toutes nos miſeres, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un inſtinct que nous ne pouvons reprimer qui nous eleve.

¶ *Grandeur de l'homme.* — Nous avons une ſi grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons ſouffrir d'en eſtre meſpriſés, & de n'eſtre pas dans l'eſtime d'une ame, & toute la felicité des hommes conſiſte dans cette eſtime.

¶ La plus grande baſſeſſe de l'homme eſt la recherche de la gloire, mais c'eſt céla meſme qui eſt la plus grande marque de ſon excellence, car quelque poſſeſſion qu'il ait ſur la terre, quelque ſanté & commodité eſſentielle qu'il ait, il n'eſt pas ſatisfait s'il n'eſt dans l'eſtime des hommes. Il eſtime ſi grande la raiſon de l'homme, que quelqu'avantage qu'il ait ſur la terre, s'il n'eſt placé avantageuſement auſſy dans la raiſon de l'homme, il n'eſt pas content. C'eſt la plus belle place du monde, rien ne le peut detourner de ce deſir, & c'eſt la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme.

Et ceux qui meſpriſent le plus les hommes, & les egalent aux beſtes, encore veulent-ils en eſtre admirez & crus, & ſe contrediſent à eux meſmes par leur propre ſentiment, leur nature qui eſt plus forte que tout les convaincant de la grandeur de l'homme plus fortement que la raiſon ne les convainc de leur baſſeſſe.

¶ Baſſeſſe de l'homme juſques à ſe ſoumettre aux beſtes, juſques à les adorer.

¶ Inſtinct & raiſon, marques de deux natures.

¶ Deſcription de l'homme. Dependance, deſir d'independance, beſoing.

¶ Contradiction. Meſpris de noſtre eſtre, mourir pour rien, haine de noſtre eſtre.

¶ L'homme n'eſt ni ange ni beſte, & le mal-

heur veut que qui veut faire l'ange fait la beſte.

¶ Si l'homme n'eſt fait pour Dieu, pourquoy n'eſt il heureux qu'en Dieu?

Si l'homme eſt fait pour Dieu, pourquoy eſt il ſi contraire à Dieu?

¶ Contrarietés. L'homme éſt naturellement credule, incredule, timide, temeraire.

¶ *Nature corrompue.* — L'homme n'agit point par la raiſon qui fait ſon eſtre.

¶ La nature de l'homme eſt toute nature, *omne animal.*

Il n'y a rien qu'on ne rende naturel, il n'y a naturel qu'on ne face perdre.

¶ La vraye nature eſtant perdue, tout devient ſa nature. Comme le veritable bien eſtant perdu, tout devient ſon veritable bien.

¶ *Miſere.* — Salomon & Job ont le mieux connu & le mieux parlé de la miſere de l'homme, l'un le plus heureux & l'autre le plus malheureux, l'un connoiſſant la vanité des plaiſirs par experience, l'autre la realité des maux.

¶ Il eſt dangereux de trop faire veoir à l'homme combien il eſt egal aux beſtes ſans luy montrer ſa grandeur, & il eſt encore dangereux de luy trop faire voir ſa grandeur ſans ſa baſſeſſe. Il eſt encore plus dangereux de luy laiſſer ignorer l'un & l'autre. Mais il eſt très avantageux de luy repreſenter l'un & l'autre.

¶ D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas & un eſprit boiteux nous irrite? A cauſe qu'un boiteux reconnoiſt que nous allons droit & qu'un eſprit boiteux dit que c'eſt nous qui boitons, ſans cela nous en aurions pitié & non colere.

Epictete demande bien plus fortement : « Pourquoy ne nous faſchons nous pas ſi on dit que nous avons mal à la teſte, & que nous nous faſchons de ce qu'on dit que nous raiſonnons mal ou que nous choiſiſſons mal. » Ce qui cauſe cela eſt que nous ſommes bien certains que nous n'avons pas mal à la teſte & que nous ne ſommes pas boiteux, mais nous ne ſommes pas ſi aſſeurés que nous choiſiſſons le vray, de ſorte que n'en ayant d'aſſurance qu'à cauſe que nous le voyons de toute noſtre veue, quand un autre voit de toute ſa veue le contraire, cela nous met en ſuſpens & nous eſtonne, & encore plus quand mille autres ſe moquent de noſtre choix, car il faut preferer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela eſt hardy & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les ſens touchant un boiteux.

L'homme eſt ainſy fait qu'à force de luy dire qu'il eſt un ſot, il le croit, & à force de ſe le dire à ſoy meſme, on ſe le fait croire. Car l'homme fait luy ſeul une converſation interieure, qu'il importe de bien regler.

Corrumpunt bonos mores colloquia prava. Il faut ſe tenir en ſilence autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu qu'on ſait eſtre la verité; & ainſy on ſe la perſuade à ſoy meſme.

¶ Je ne ſouffrirois point qu'il repoſe en luy ny en l'autre, afin qu'eſtant ſans aſſiete & ſans repos...

¶ S'il ſe vante, je l'abaiſſe, s'il s'abaiſſe, je le vante & le contredis toujours, juſques à ce qu'il comprenne qu'il eſt un monſtre incomprehenſible.

¶ Penſée fait la grandeur de l'homme.

¶ *Roſeau penſant.* — Ce n'eſt point de l'eſpace que je dois chercher ma dignité, mais c'eſt du reglement de ma penſée, je n'auray pas d'avantage en poſſedant des terres. Par l'eſpace l'Univers me comprend & m'engloutit comme un point, par la penſée je le comprends.

¶ L'homme n'eſt qu'un roſeau, le plus foible de la nature, mais c'eſt un roſeau penſant, il ne faut pas que l'Univers entier s'arme pour l'ecraſer, une vapeur, une goutte d'eau ſuffit pour le tuer. Mais quand l'Univers l'ecraſeroit, l'homme ſeroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſçait qu'il meurt & l'avantage que l'Univers a ſur lui. L'Univers n'en ſait rien.

¶ Toute noſtre dignité conſiſte donc en la

penſée, c'eſt de là qu'il faut nous relever & non de l'eſpace & de la durée, que nous ne ſçaurions remplir. Travaillons donc à bien penſer, voilà le principe de la morale.

¶ La grandeur de l'homme eſt grande en ce qu'il ſe connoiſt miſerable. Un arbre ne ſe connoiſt pas miſerable.

C'eſt donc eſtre miſerable que de ſe connoiſtre miſerable, mais c'eſt eſtre grand que de connoiſtre qu'on eſt miſerable.

Toutes ces miſeres là meſmes prouvent ſa grandeur. Ce ſont miſeres de grand ſeigneur, miſeres d'un roy depoſſedé.

¶ La grandeur de l'homme eſt ſi viſible qu'elle ſe tire meſme de ſa miſere. Car ce qui eſt nature aux animaux, nous l'appelons miſere en l'homme, par où nous reconnoiſſons que ſa nature eſtant aujourd'huy pareille à celle des animaux, il eſt decheu d'une meilleure nature qui luy eſtoit propre autrefois.

Car qui ſe trouve malheureux de n'eſtre pas Roy, ſinon un Roy depoſſedé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'eſtre plus conſul, au contraire tout le monde trouvoit qu'il eſtoit heureux de l'avoir eſté, parce que ſa condition n'eſtoit pas de l'eſtre toujours. Mais on trouvoit Perſée ſi malheureux de n'eſtre plus Roy, parce que ſa condition eſtoit de l'eſtre toujours, qu'on trouvoit eſtrange de ce qu'il ſupportoit la vie. Qui ſe trouve

malheureux de n'avoir qu'une bouche, & qui ne ſe trouvera malheureux de n'avoir qu'un œil, on ne s'eſt peut eſtre jamais aviſé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux, mais on eſt inconſolable de n'en point avoir.

¶ *Perſée, Roy de Macedoine.* — Paul Émile en reprochoit à Perſée de ce qu'il ne ſe tuoit pas.

¶ On n'eſt pas miſerable ſans ſentiment, une maiſon ruinée ne l'eſt pas. Il n'y a que l'homme de miſerable. *Ego vir videns.*

¶ C'eſt donc la penſée qui fait l'eſtre de l'homme, & ſans quoi on ne peut le concevoir. Qu'eſt-ce qui ſent du plaiſir en nous? Eſt-ce la main? eſt-ce le bras? eſt-ce la chair? eſt-ce le ſang? on verra qu'il faut que ce ſoit quelque choſe d'immateriel.

¶ Je puis bien concevoir un homme ſans mains, pieds, teſte, car ce n'eſt que l'experience qui nous aprend que la teſte eſt plus neceſſaire que les pieds. Mais je ne puis concevoir l'homme ſans penſée : ce ſeroit une pierre ou une brute.

¶ L'homme eſt viſiblement fait pour penſer. C'eſt toute ſa dignité & tout ſon merite, & tout ſon devoir eſt de penſer comme il faut. Or l'ordre de la penſée eſt de commencer par ſoy & par ſon autheur & ſa fin.

Or à quoy penſe le monde, jamais à cela, mais à dancer, à jouer du luth, à chanter, à

faire des vers, à courir la bague, &c., à ſe batre, à ſe faire Roy, ſans penſer à ce que c'eſt qu'eſtre Roy & qu'eſtre homme.

¶ *Penſée.* — Toute la dignité de l'homme eſt en la penſée. Mais qu'eſt-ce que cette penſée, qu'elle eſt ſotte?

¶ La penſée eſt donc une choſe admirable & incomparable par ſa nature. Il falloit qu'elle euſt d'eſtranges defauds pour eſtre meſpriſable, mais elle en a de tels, que rien n'eſt plus ridicule.

Qu'elle eſt grande par ſa nature, qu'elle eſt baſſe par ſes defauds!

¶ *Contrarietés. (Après avoir monſtré la baſſeſſe & la grandeur de l'homme.)* — Que l'homme maintenant s'eſtime ſon prix, qu'il s'ayme, car il y a en luy une nature capable de bien, mais qu'il n'ayme pas pour cela les baſſeſſes qui y ſont, qu'il ſe meſpriſe, parce que cette capacité eſt vuide, mais qu'il ne meſpriſe pas pour cela cette capacité naturelle; qu'il ſe hayſſe, qu'il s'ayme, il a en lui la capacité de connoiſtre la verité & d'eſtre heureux, mais il n'a point de verité ou conſtante ou ſatisfaiſante.

Je voudrois donc porter l'homme à deſirer d'en trouver, à eſtre preſt & degagé des paſſions pour la ſuivre où il la trouvera, ſçachant combien ſa connoiſſance s'eſt obſcurcie par les paſſions. Je voudrois bien qu'il

haït en ſoy la concupiſcence qui le determine d'elle meſme, afin qu'elle ne l'aveuglaſt point pour faire ſon choix, & qu'elle ne l'arreſtaſt point quand il aura choiſy.

¶ Je blaſme egalement & ceux qui prennent party de louer l'homme & ceux qui le prennent de le blaſmer & ceux qui le prennent de ſe divertir, & je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gemiſſant.

¶ Les ſtoïques diſent : « Rentrez au dedans de vous meſmes, c'eſt là où vous trouverez voſtre repos. » Et cela n'eſt pas vray. Les autres diſent : « Sortez en dehors, recherchez le bonheur en vous divertiſſant. » Et cela n'eſt pas vray. Les maladies viennent.

Le bonheur n'eſt ni hors de nous, ni dans nous. Il eſt en Dieu & hors & dans nous.





DES PUISSANCES TROMPEUSES.
DE L'IMAGINATION.



Es *puiſſances trompeuſes.* — L'homme n'eſt qu'un ſujeĉt plein d'erreur naturelle & ineffaçable ſans la grace. Rien ne luy monſtre la verité. Tout l'abuſe, ces deux principes de verités, la Raiſon & les ſens, outre qu'ils manquent chacun de ſincerité, s'abuſent reciproquement l'un l'autre, les ſens abuſent la raiſon par de fauſſes apparences, & cette meſme piperie qu'ils apportent à la raiſon, ils la reçoivent d'elle à leur tour, elle s'en revanche. Les paſſions de l'ame troublent les ſens & leur font des impreſſions fauſſes. Ils mentent & ſe trompent à l'envy.

Mais outre ces erreurs qui viennent par accident & par un manque d'intelligence, avec ces facultés heterogenes... *(Il faut com-*

mencer par là le chapitre des puiſſances trompeuſes.)

¶ *Imagination.* — C'eſt cette partie decevante dans l'homme, cette maiſtreſſe d'erreur & de fauſſeté, & d'autant plus fourbe qu'elle ne l'eſt pas toujours, car elle ſeroit regle infaillible de verité, ſi elle l'eſtoit infaillible du menſonge. Mais eſtant le plus ſouvent fauſſe, elle ne donne aucune marque de ſa qualité, marquant du meſme caractere le vray & le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus ſages, & c'eſt parmy eux que l'imagination a le grand dont de perſuader les hommes. La raiſon a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choſes.

Cette ſuperbe puiſſance ennemie de la raiſon, qui ſe plaiſt à la controller & à la dominer, pour monſtrer combien elle peut en toutes choſes, a eſtably dans l'homme une ſeconde nature. Elle a ſes heureux, ſes malheureux, ſes ſains, ſes malades, ſes riches, ſes pauvres, elle fait croire, douter, nyer la raiſon; elle ſuſpend les ſens, elle les fait ſentir, elle a ſes fous & ſes ſages, & rien ne nous depite davantage que de voir qu'elle remplit ſes hoſtes d'une ſatisfaction bien autrement pleine & entiere que la raiſon. Les habiles par imagination ſe plaiſent tout autrement à eux meſmes que les prudents ne ſe

peuvent raiſonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils diſputent avec hardieſſe & confiance, les autres avec crainte & defiance, & cette gayeté de viſage leur donne ſouvent l'avantage dans l'opinion des ecoutants, tant les ſages imaginaires ont de faveur auprés des juges de meſme nature. Elle ne peut rendre ſages les fous, mais elle les rend heureux, à l'envy de la raiſon, qui ne peut rendre ſes amys que miſerables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui diſpenſe la reputation, qui donne le reſpect & la veneration aux perſonnes, aux ouvrages, aux loix, aux grands, ſinon cette faculté imaginante? Combien toutes les richeſſes de la terre [ſont] inſuffiſantes ſans ſon conſentement.

Ne diriez-vous pas que ce magiſtrat, dont la vieilleſſe venerable impoſe le reſpect à tout un peuple, ſe gouverne par une raiſon pure & ſublime, & qu'il juge des choſes dans leur nature ſans s'arreſter à ces vaines circonſtances qui ne bleſſent que l'imagination des foibles? Voyez le entrer dans un ſermon où il apporte un zele tout devot, renforçant l'egalité, la ſolidité de ſa raiſon par l'ardeur de ſa charité. Le voilà preſt à l'ouir avec un reſpect exemplaire. Que le predicateur vienne à paroiſtre, que la nature lui aye donné une voix enrouée & un tour de viſage bizarre,

que ſon barbier l'ayt mal raſé, ſi le hazard l'a encore barbouillé de ſurcroyt, quelque grandes verités qu'il anonce, je parie la perte de la gravité de noſtre ſenateur.

Le plus grand philoſophe du monde ſur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au deſſous un precipice, quoyque ſa raiſon le convainque de ſa ſeureté, ſon imagination prevaudra. Pluſieurs n'en ſçauroyent ſoutenir la penſée ſans paſlir & ſuer.

Je ne veux pas rapporter tous ſes effets. Qui ne ſçait que la veue de chats, de rats, l'ecraſement d'un charbon, &c., emportent la raiſon hors des gonds? Le ton de voix impoſe aux plus ſages & change un diſcours & un poeme de force.

L'affection ou la haine changent la juſtice de face. Et combien un avocat bien payé par avance trouve-il plus juſte la cauſe qu'il plaide, combien ſon geſte hardy le faict-il paroiſtre meilleur aux juges dupés par cette apparence! Plaiſante raiſon qu'un vent manie, & à tout ſens.

Je rapporterois preſque toutes les actions des hommes qui ne branſlent preſque que par ſes ſecouſſes. Car la raiſon a eſté obligée de ceder, & la plus ſage prend pour ſes principes ceux que l'imagination des hommes a temerairement introduits en chaque lieu.

Nos magiſtrats ont bien connu ce miſ-

tere. Leurs robbes rouges, leur hermine, dont ils s'emaillottent en chafourés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguſte eſtoit fort neceſſaire, & ſi les medecins n'avoyent des ſoutanes & des mules, & que les docteurs n'euſſent des bonnets quarrés & des robbes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroyent dupé le monde, qui ne peut reſiſter à cette monſtre ſi authentique. Les ſeuls gens de guerre ne ſe ſont pas deguiſés de la ſorte, parce qu'en effet leur part eſt plus eſſentielle, ils s'eſtabliſſent par la force, les autres par grimaſſe.

C'eſt ainſy que nos Roys n'ont pas recherché ces deguiſements, ils ne ſe ſont pas maſqués d'habits extraordinaires pour paroiſtre tels, mais ils ſe ſont accompagnés de gardes, de halebardes. Ces trognes armées qui n'ont de mains & de force que pour eux, les trompettes & les tambours qui marchent au devant, & ces legions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit ſeulement, ils ont la force. Il faudroit avoir une raiſon bien epurée pour regarder comme un autre homme le grand Seigneur environné dans ſon ſuperbe ſerrail de quarante mil janiſſaires.

Nous ne pouvons pas ſeulement voir un avocat en ſoutane & le bonnet en teſte, ſans une opinion avantageuſe de ſa ſuffiſance.

S'ils avoyent la veritable juſtice & ſi les medecins avoyent le vray art de guerir, ils n'auroyent que faire de bonnets quarrés, la majeſté de ces ſciences ſeroit aſſez venerable d'elle meſme, mais n'ayant que des ſciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains inſtruments, qui frapent l'imagination à laquelle ils ont afaire, & par là en effet ils s'attirent le reſpect.

L'imagination diſpoſe de tout, elle fait la beauté, la juſtice, & le bonheur qui eſt le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connois que le tiltre, qui vaut luy ſeul bien des livres : *d'ell opinione Regina d'el mondo.* J'y ſouſcris ſans le connoiſtre ſauf le mal s'il y en a.

Voilà à peu prés les effets de cette faculté trompeuſe qui ſemble nous eſtre donnée exprés pour nous induire à une erreur neceſſaire. Nous en avons bien d'autres principes.

Les impreſſions anciennes ne ſont pas ſeules capables de nous abuſer, les charmes de la nouveauté ont le meſme pouvoir. De là viennent toutes les diſputes des hommes, qui ſe reprochent ou de ſuivre leurs fauſſes impreſſions de l'enfance, ou de courir temerairement aprés les nouvelles. Qui tient le juſte milieu? qu'il paroiſſe & qu'il le prouve. Il n'y a principe quelque naturel qu'il puiſſe eſtre meſme depuis l'enfance, qu'on ne faſſe

paſſer pour une fauſſe impreſſion, ſoit de l'inſtruction ſoit des ſens.

« Parce, dict-on, que vous avez cru dés l'enfance qu'un cofre eſtoit vuide lorſque vous n'y voyez rien, vous avez cru le vuide poſſible. C'eſt une illuſion de vos ſens, fortifiée par la couſtume, qu'il faut que la ſcience corrige. » Et les autres diſent : « Parce qu'on vous a dit dans l'eſcolle, qu'il n'y a point de vuide, on a corrompu voſtre ſens comun, qui le conprenoit ſi nettement avant cette mauvaiſe inpreſſion, qu'il faut corriger en recourant à voſtre première nature. » Qui a donc trompé, les ſens ou l'inſtruction?

Nous avons un autre principe d'erreur, les maladies. Elles nous gaſtent le jugement & le ſens, & ſi les grandes l'alterent ſenſiblement, je ne doute pas que les petites n'y facent impreſſion à leur proportion.

Noſtre propre intereſt eſt encore un merveilleux inſtrument pour nous crever les yeux agreablement. Il n'eſt pas permis au plus equitable homme du monde d'eſtre juge en ſa cauſe, j'en ſay qui pour ne pas tomber dans cet amour propre ont eſté les plus injuſtes du monde à contre biais. Le moyen ſeur de perdre une afaire toute juſte eſtoit de la leur faire recommander par leurs proches parents.

La juſtice & la verité ſont deux pointes ſi

ſubtiles que nos inſtruments sont trop mouſſes pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe & appuyent tout autour plus ſur le faux que ſur le vray.

¶ Guerre inteſtine de l'homme entre la raiſon & les paſſions.

S'il n'avoit que la raiſon ſans paſſions...

S'il n'avoit que les paſſions ſans raiſon...

Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut eſtre ſans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Ainſy il eſt toujours diviſé & contraire à luy meſme.

¶ La couſtume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers & de toutes les choſes qui ploient la machine vers le reſpect & la terreur, fait que leur viſage, quand il eſt quelques fois ſeul & ſans ſes accompagnemens, imprime dans leurs ſujects le reſpect & la terreur, parce qu on ne ſepare point dans la penſée leurs perſonnes d'avec leurs ſuites, qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le monde qui ne ſçait pas que ceſt effect vient de ceſte couſtume, croit qu'il vient d'une force naturelle & de là viennent ces mots : « Le caractere de la divinité eſt empraint ſur ſon viſage, &c. »

¶ La puiſſance des Roys eſt fondée ſur la raiſon & ſur la folie du peuple, & bien plus ſur la folie. La plus grande & importante

choſe du monde a pour fondement la foibleſſe, & ce fondement là eſt admirablement ſeur, car il n'y a rien de plus ſeur que cela, que le peuple ſera foible, ce qui eſt fondé ſur la ſaine raiſon eſt bien mal fondé, comme l'eſtime de la ſageſſe.

¶ Le chancelier eſt grave & reveſtu d'ornements, car ſon poſte eſt faux, & non le Roy, il a la force, il n'a que faire de l'imagination. Les juges, medecins, &c., n'ont que l'imagination.

¶ L'empire fondé ſur l'opinion & l'imagination regne quelque temps, & ceſt empire eſt doux & volontaire, celuy de la force regne toujjours. Ainſi l'opinion eſt comme la Reine du monde, mais la force en eſt le Tiran.

¶ La force eſt la Reine du monde & non pas l'opinion, mais l'opinion eſt celle qui uſe de la force.

C'eſt la force qui fait l'opinion. La molleſſe eſt belle, ſelon noſtre opinion. Pourquoy, parce que qui voudra danſer ſur la corde ſera ſeul, & je feray une cabale plus forte de gens, qui diront que cela n'eſt pas ſeant.

¶ Les cordes qu'attache le reſpect des uns envers les autres, en general ſont cordes de neceſſité, car il faut qu'il y ayt differends degrés, tous les hommes voulants dominer & tous ne le pouvans pas, mais quelques-uns le pouvant.

Figurons-nous donc que nous les voyons commençants à ſe former. Il eſt ſans doute qu'ils ſe battront juſqu'à ce que la plus forte partie opprime la plus foible, & qu'enfin il y ayt un party dominant. Mais quand cela eſt une fois determiné, alors les maiſtres qui ne veulent pas que la guerre continue, ordonnent que la force qui eſt entre leurs mains ſuccedera comme il plaiſt, les uns le remettent à l'élection des peuples, les autres à la ſucceſſion de naiſſance, &c.

Et c'eſt là où l'imagination commence à jouer ſon roolle, juſques là le pouvoir force le fait, icy c'eſt la force qui ſe tient par l'imagination en un certain party, en France des gentilshommes, en Suiſſe des roturiers, &c.

Ces cordes qui attachent donc le reſpect à tel & à tel en particulier ſont des cordes d'imagination.

¶ Noſtre imagination nous groſſit ſi fort le tems preſent à force d'y faire des reflexions continuelles, & amoindrit tellement l'eternité, manque d'y faire reflexion, que nous faiſons de l'eternité un neant, & du neant une eternité, & tout cela a ſes racines ſi vives en nous, que toute noſtre raiſon ne nous en peut defendre & que...

¶ L'imagination groſſit les petits objets juſqu'à en remplir noſtre ame, par une eſtimation fantaſtique, & par une inſolence

temeraire, elle amoindrit les grands juſques à ſa meſure comme en parlant de Dieu.

¶ Les choſes qui nous tiennent le plus comme de cacher ſon peu de bien, ce n'eſt ſouvent preſque rien. C'eſt un neant que noſtre imagination groſſit en montagne, un autre tour d'imagination nous le fait decouvrir ſans peine.

¶ Deux viſages ſemblables, dont aucun ne fait rire en particulier, ſont rire enſemble par leur reſſenblance.

¶ Les enfans qui s'effrayent du viſage qu'ils ont barbouillé, ce ſont des enfans, mais le moyen que ce qui eſt ſi foible eſtant enfant ſoiĉt bien fort eſtant plus agé. On ne fait que changer de fantaiſie.

¶ Tout ce qui ſe perfeĉtionne par progrés, perit auſſi par progrés. Tout ce qui a eſté foible ne peut jamais eſtre abſolument fort. On a beau dire : *Il eſt cru, il eſt changé.* Il eſt auſſi le meſme.

¶ Ma fantaiſie me fait hayr un qui ſouffle en mangeant. La fantaiſie a grand poids. Que profiterez-vous de là, que vous ſuivrez ce poids à cauſe qu'il eſt naturrel? Non. Mais que vous y reſiſterez.

¶ *La prevention induiſant en erreur.* — C'eſt une choſe deplorable de voir tous les hommes ne deliberer que des moyens, & point de la fin. Chacun ſonge comme il s'aquitera de ſa

condition, mais pour le choix de la condition & de la patrie, le ſort nous le done.

C'eſt une choſe pitoyable, de voir tant de Turcs, d'heretiques, d'infidelles ſuivre le train de leurs peres, par cette ſeule raiſon qu'ils ont eſté prevenus chacun que c'eſt le meilleur. Et c'eſt ce qui determine chacun à chaque condition de ſerrurier, ſoldat, &c.

C'eſt par là que les ſauvages n'ont que faire de la Provence.

¶ *Ferox gens, nullam eſſe vitam ſine armis rati.* Ils ayment mieux la mort que la paix, les autres ayment mieux la mort que la guerre.

Toute opinion peut eſtre preferable à la vie, dont l'amour paroiſt ſi fort & ſi naturel.

¶ *Penſées.* — Tout eſt un, tout eſt divers. Que de natures en celle de l'homme, que de vocations! & par quel hazard chacun prend d'ordinaire ce qu'il a ouy eſtimer. Talon bien tourné.

¶ *Talon de ſoulier.* — O que cela eſt bien tourné, que voilà un habile ouvrier, que ce ſoldat eſt hardy! Voilà la ſource de nos inclinations & du choix des conditions. Que celuy là boit bien, que celuy là boit peu, voilà ce qui fait les gens ſobres & ivrognes, ſoldats, poltrons, &c.

¶ *La gloire.* — L'admiration gaſte tout dés l'enfance. O que cela eſt bien dit, o qu'il a bien fait, qu'il eſt ſage, &c.

Les enfans de P. R. auxquels on ne donne point cet aguillon d'envie & de gloire, tombent dans la nonchallance.

¶ *Gloire.* — Les beſtes ne s'admirent point. Un cheval n'admire point ſon conpagnon, ce n'eſt pas qu'il n'y ayt entre eux de l'emulation à la courſe, mais c'eſt ſans conſequence, car, eſtant à l'eſtable, le plus peſant & plus mal taillé n'en cede pas ſon avoine à l'autre, comme les hommes veulent qu'on leur face. Leur vertu ſe ſatisfait d'elle meſme.

¶ Premier degré : eſtre blaſmé en faiſant mal, & loué en faiſant bien. Second degré : n'eſtre ni loué ni blaſmé.

¶ Les belles actions cachées ſont les plus eſtimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'hiſtoire (comme page 184) elles me plaiſent fort. Mais enfin elles n'ont pas eſté tout affait cachées, puiſqu'elles ont eſté ſceües, & quoy qu'on ayt fait ce qu'on a pu pour les cacher, ce peut par où elles ont parues gaſte tout, car c'eſt là le plus beau de les avoir voulu cacher.

¶ Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & en noſtre propre eſtre, nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroiſtre. Nous travaillons inceſſamment à embellir & à conſerver cet eſtre imaginaire, & nous negligeons le véritable.

Et ſi nous avons ou la tranquillité, ou la generoſité, ou la fidelité, nous nous empreſſerons de le faire ſavoir, afin d'attacher ces vertus à cet eſtre d'imagination, nous les detacherions plutot de nous pour les y joindre, & nous ſerions volontiers poltrons pour acquerir la reputation d'eſtre vaillans. Grande marque du neant de noſtre propre eſtre, de n'eſtre pas ſatisfait de l'un ſans l'autre, & de renoncer ſouvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit pour conſerver ſon honneur, celuy là ſeroit infame.

¶ *Meſtiers.* — La douceur de la gloire eſt ſi grande, qu'à quelqu'objet qu'on l'attache meſme à la mort, on l'ayme.

¶ Le mal eſt ayſé, il y en a une infinité, le bien preſque unique. Mais un certain genre de mal eſt auſſy difficile à trouver que ce qu'on appelle bien, & ſouvent on fait paſſer pour bien à cette marque ce mal particulier. Il faut meſme une grandeur extraordinaire d'ame pour y arriver, auſſy bien qu'au bien.

¶ Nous ſommes ſi preſomptueux, que nous voudrions eſtre connus de toute la terre, & meſme des gens qui viendront quand nous ne ſerons plus. Et nous ſommes ſi vains, que l'eſtime de 5 ou 6 perſonnes qui nous environnent nous amuſe & nous contente.

¶ La vanité eſt ſi anchrée dans le cœur de l'homme, qu'un ſoldat, un goujat, un cui-

ſinier, un crocheteur ſe vante & veut avoir ſes admirateurs, & les philoſophes meſme en veulent. Et ceux qui eſcrivent contre, veulent avoir la gloire d'avoir bien eſcrit, & ceux qui le liſent veulent avoir la gloire de l'avoir leu, & moy qui eſcrits cecy, ay peut-eſtre cette envie, & peut-eſtre que ceux qui le liront...

¶ Les villes par où on paſſe, on ne ſe ſoucie pas d'y eſtre eſtimé. Mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en ſoucie. Combien de temps fault-il? Un temps proportioné à noſtre durée vaine & chetive.

¶ Condition de l'homme : inconſtance, ennuy, inquietude.

¶ Qui voudra connoiſtre à plein la vanité de l'homme n'a qu'à conſiderer les cauſes & les effects de l'amour. La cauſe en eſt *un je ne ſçay quoy* (Corneille), & les effects en ſont effroyables. Ce *je ne ſçay quoy,* ſi peu de choſe qu'on ne peut le reconnoiſtre, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.

Le nez de Cleopatre, s'il euſt eſté plus court, toute la face de la terre auroit changé.

¶ Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de conſiderer quelle cauſe & quels effets de l'amour, car tout l'univers en eſt changé, le nez de Cleopatre.

¶ *Vanité.* — La cauſe & les effets de l'amour. Cleopatre.

¶ L'orgueil contrepeſe & emporte toutes les miſeres. Voilà un etrange monſtre, & un egarement bien viſible. Le voilà tombé de ſa place, il la cherche avec inquietude. C'eſt ce que tous les hommes font. Voyons qui l'aura trouvée.

¶ *Contradiction.* — Orgueil, contrepeſant toutes les miſeres. Ou il cache ſes miſeres; ou s'il les decouvre, il ſe glorifie de les connoiſtre.

¶ *Du deſir d'eſtre eſtimé de ceus avec qui on eſt.* — L'orgueil nous tient d'une poſſeſſion ſy naturelle au milieu de nos miſeres, erreurs, &c. Nous perdons encore la vie avec joie, pourveu que on en parle.

Vanité, jeu, chaſſe, viſite, commedies faulſes, perpetuité de nom.

¶ *Orgeuil.* — Curioſité n'eſt que vanité. Le plus ſouvent on ne veut ſavoir que pour en parler. Autrement on ne voyageroit pas ſur la mer, pour ne jamais en rien dire & pour le ſeul plaiſir de voir, ſans eſperence d'en jamais communiquer.





DE LA JUSTICE.
COUTUMES ET PREJUGÉS.



ur quoy fondera il l'economie du monde qu'il veut gouverner? Sera ce ſur le caprice de chaque particulier? quelle confuſion. Sera ce ſur la juſtice? il l'ignore.

Certainement s'il la connoiſſoit, il n'auroit pas eſtably cette maxime, la plus generalle de toutes celles quy ſont parmy les hommes, que chacun ſuive les mœurs de ſon pays, l'eclat de la veritable equité auroit aſſujetti tous les peuples, & les legiſlateurs n'auroient pas pris pour modele, au lieu de cette juſtice conſtante, les fantaiſies & les caprices des Perſes & Alemants. On la verroit plantée par tous les Eſtats du monde & dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juſte ou d'injuſte qui ne change de qualité, en changeant de cli-

mat. Trois degrés d'elevation du pole renverſent toute la juriſprudence, un meridien decide de la verité, en peu d'années de poſſeſſion, les loix fondamentales changent, le droit a ſes epoches, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaiſante juſtice qu'une riviere borne! Verité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Ils confeſſent que la juſtice n'eſt pas dans ces couſtumes, mais qu'elle reſide dans les loix naturelles connues en tous pays. Certainement ils le ſoutiendroyent opiniaſtrement, ſi la temerité du hazard qui a ſemé les loix humaines en avoit rencontré au moins une qui fut univerſelle, mais la plaiſanterie eſt telle, que le caprice des hommes s'eſt ſi bien diverſifié, qu'il n'y en a point.

Le larcin, l'inceſte, le meurtre des enfans & des peres, tout a eu ſa place entre les actions vertueuſes. Se peut-il rien de plus plaiſants, qu'un homme ayt droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau, & que ſon prince a querelle contre le mien, quoyque je n'en aye aucune avec luy? Il y a ſans doute des loix naturelles, mais cette belle raiſon corrompue a tout corrompu : *Nihil anplius noſtrum eſt, quod noſtrum dicimus, artis eſt. Ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis crimina exercentur. Ut olim vitiis, ſic nunc legibus laboramus.*

De cette confuſion arrive que l'un dit que l'eſſence de la juſtice eſt l'authorité du legiſlateur, l'autre la commodité du ſouverain, l'autre la couſtume preſente, & c'eſt le plus ſeur : rien ſuivant la ſeule raiſon n'eſt juſte de ſoy, tout branſle avec le temps, la couſtume fait toute l'equité, par cette ſeule raiſon qu'elle eſt receue. C'eſt le fondement myſtique de ſon authorité, qui la ramene à ſon principe, l'aneantit. Rien n'eſt ſi fautif que ces loix qui redreſſent les fautes. Qui leur obeit parce qu'elles ſont juſtes, obeit à la juſtice qu'il imagine, mais non pas à l'eſſence de la loy : elle eſt toute ramaſſée en ſoy, elle eſt loy & rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera ſi foible & ſi leger, que, s'il n'eſt accouſtumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un ſiecle luy ayt tant acquis de ponpe & de reverence. L'art de fronder, bouleverſer les Eſtatz, eſt d'ebranſler les couſtumes eſtablyes, en ſondant juſque dans leur ſource, pour marquer leur defaut d'authorité & de juſtice. Il faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Eſtat, qu'une couſtume injuſte a abolies. C'eſt un jeu ſeur pour tout perdre, rien ne ſera juſte à cette balance, cependant le peuple preſte ayſement l'oreille à ces diſcours. Ils ſecouent le joug dés qu'ils le reconnoiſſent, & les grands en profitent à

ſa ruine, & à celle de ces curieux examinateurs des couſtumes receues. C'eſt pourquoy le plus ſage des legiſlateurs diſoit que pour le bien des hommes il faut ſouvent les piper, & un autre bon politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret, expedit quod fallatur.* Il ne faut pas qu'il ſente la verité de l'uſurpation, elle a eſté introduitte autrefois ſans raiſon, elle eſt devenue raiſonnable; il faut la faire regarder comme authentique, eternelle & en cacher le commencement ſi on ne veut qu'elle ne prenne bientoſt fin.

¶ J'ay paſſé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avoit une juſtice, & en cela je ne me trompois pas; car il y en a ſelon que Dieu nous la veult reveler. Mais je ne le prenois pas ainſy, & c'eſt en quoy je me trompois; car je croyois que noſtre juſtice eſtoit eſſentiellement juſte & que j'avois de quoy la connoiſtre & en juger. Mais je me ſuis trouvé tant de fois en faulte de jugement droit, qu'enfin je ſuis entré en defiance de moy, & puis des autres. J'ai veu en tous les pays des hommes changeants, & ainſy aprés bien des changements de jugement touchant la veritable juſtice, j'ay connu que noſtre nature n'eſtoit qu'un continuel changement & je n'ay plus changé depuis; & ſi je changeois, je confirmerois mon opinion. Le pirronien Archeſilas qui redevint dogmatique.

¶ Les choſes du monde les plus deraiſo-

nables deviennent les plus raiſonables à cauſe du dereglement des hommes. Qu'i a-t-il de moins raiſonable que de choiſir pour gouverner un eſtat le premier fils d'une reyne, l'on ne choiſit pas pour gouverner un bateau celuy des voyageurs qui eſt de meilleure maiſon, cette loi ſeroit ridicule & injuſte, mais parce qu'ils le ſont & le feront tousjours, elle devient raiſonable & juſte, car qui choiſira-on, le plus vertueux & le plus habille? Nous voilà incontinent aux mains, chacun pretend eſtre ce plus vertueux & ce plus habille. Attachons donc cette qualité à quelque choſe d'inconteſtable. C'eſt le fils aiſné du roy. Cela eſt net, il n'y a point de diſpute. La raiſon ne peut mieux faire, car la guerre civille eſt le plus grand des maux.

¶ Ceux qui ſont dans le dereglement diſent à ceux qui ſont dans l'ordre que ce ſont eux qui s'eſloignent de la nature & ils la croyent ſuivre, comme ceux qui ſont dans un vaiſſeau croyent que ceux qui ſont au bord fuyent. Le langage eſt pareil de tous coſtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui ſont dans un vaiſſeau, mais où prendrons-nous un port dans la moralle?

¶ Quand tout ſe remue egalement, rien ne ſe remue en apparence, comme en un vaiſſeau. Quand tous vont vers le debordement, nul n'y ſemble aller, celuy qui s'arreſte fait

remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

¶ La juſtice eſt ce qui eſt eſtably & ainſy toutes nos loix eſtablies ſeront neceſſairement tenues pour juſtes ſans eſtre examinées, puiſqu'elles ſont eſtablies.

Juſtice. — Comme la mode fait l'agréement, auſſy fait-elle la juſtice.

¶ Qu'eſt-ce que nos principes naturels, ſinon nos principes accouſtumés? Et dans les enfants ceux qu'ils ont reçeu de la couſtume de leurs peres, comme la chaſſe dans les animaux?

Une differente couſtume en donnera d'autres principes naturels. Cela ſe voit par experience, & s'il y en a d'ineffaçables à la couſtume, il y en a auſſi de la couſtume contre la nature, ineffaçables à la nature & à une ſeconde couſtume. Cela deſpend de la diſpoſition.

¶ Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle eſt donc cette nature ſujette à eſtre effacée? La couſtume eſt une ſeconde nature qui deſtruit la premiere. Mais qu'eſt-ce que nature, pourquoy la couſtume n'eſt-elle pas naturelle? J'ai grand peur que cette nature ne ſoit elle meſme qu'une premiere couſtume, comme la couſtume eſt une ſeconde nature.

¶ Montagne a tort, la couſtume ne doit

eſtre ſuivie que parce qu'elle eſt couſtume, & non parce qu'elle ſoit raiſonnable ou juſte, mais le peuple la ſuit par cette ſeule raiſon qu'il la croit juſte. Sinon il ne la ſuivroit plus, quoyqu'elle fut couſtume. Car on ne veut eſtre aſſujetty qu'à la raiſon ou à la juſtice. La couſtume ſans cela paſſeroit pour tyrannie, mais l'empire de la raiſon & de la juſtice n'eſt non plus tirannique que celuy de la delectation. Ce ſont les principes naturels à l'homme.

Il ſeroit donc bon qu'on obeit aux loix & couſtumes, parce qu'elles ſont loix, qu'il ſceut qu'il n'y en a aucune vraye & juſte à introduire, que nous n'y connoiſſons rien & qu'ainſy il faut ſeulement ſuivre les reçeues, par ce moyen on ne les quitteroit jamais. Mais le peuple n'eſt pas ſuſceptible de cette doctrine, & ainſy comme il croit que la verité ſe peut trouver, & qu'elle eſt dans les loix & couſtumes, il les croit, & prend leur antiquité comme une preuve de leur verité (& non de leur ſeule authorité ſans verité). Ainſy il y obeit, mais il eſt ſujeſt à ſe revolter dés qu'on lui monſtre qu'elles ne vallent rien, ce qui ſe peut faire voir de toutes, en les regardant d'un certain coſté.

¶ *Injuſtice.* — La juriſdiction ne ſe donne pas pour [le] juriſdiciant, mais pour le juriſdicié. Il eſt dangereux de le dire au peuple,

mais le peuple a trop de croyance en vous, cela ne luy nuira pas & peut vous ſervir. Il faut donc le publier. *Paſce oves meas,* non *tuas*. Vous me devez paſture.

¶ *Injuſtice.* — Il eſt dangereux de dire au peuple que les loix ne ſont pas juſtes, car il n'y oſbeit qu'à cauſe qu'il les croit juſtes. C'eſt pourquoy il luy faut dire en meſme temps qu'il y faut obeir parce qu'elles ſont loix, comme il faut obeir aux ſuperieurs, non pas parce qu'ils ſont juſtes, mais parce qu'ils ſont ſuperieurs. Par là voilà toute ſedition prevenue, ſi on peut faire entendre cela, & [ce] que [c'eſt] proprement que la deffinition de la juſtice.

¶ Si Dieu nous donnoit des maiſtres de ſa main, o! qu'il leur faudroit obeir de bon cœur! La neceſſité & les evenements en ſont infailliblement.

¶ La couſtume eſt noſtre nature. Qui s'accouſtume à la foy la croit, & ne peut plus meſme craindre l'enfer, & ne croit autre choſe. Qui s'accouſtume à croire que le roy eſt terrible..., &c. Qui doute donc que, noſtre ame eſtant accouſtumee à voir nombre, eſpace, mouvement, croye cela & rien que cela?

¶ *Veri juris;* nous n'en avons plus, ſi nous en avions, nous ne prendrions pas pour regle de juſtice de ſuivre les meurs de ſon pays.

C'eſt là que ne pouvant trouver le juſte, on a trouvé le fort, &c.

¶ C'eſt une plaiſante choſe à conſiderer, de ce qu'il y a des gens dans le monde qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en ſont faits eux meſmes auſquelles ils obeiſſent exactement, comme par exemple les ſoldats de Mahomet, les voleurs, les heretiques, &c, & ainſy les logiciens...

Il ſemble que leur licence doive eſtre ſans aucunes bornes ny barrieres, voyant qu'ils en ont tant franchy de ſy juſtes & de ſy ſaintes.

¶ *Foibleſſe.* — Toutes les occupations des hommes ſont à avoir du bien, & ils ne ſçauroient avoir de tiltre pour monſtrer qu'ils le poſſedent par juſtice, car ils n'ont que la fantaiſie des hommes ny force pour le poſſeder ſeurement. Il en eſt de meſme de la ſcience, car la maladie l'oſte. Nous ſommes incapables & de vray & de bien.

¶ Les Suiſſes s'offencent d'eſtre dits gentilshommes, & prouvent leur roture de race pour eſtre jugés dignes de grands employs.

¶ Quand il eſt queſtion de juger ſi on doit faire la guerre & tuer tant d'hommes, condamner tant d'Eſpagnols à la mort, c'eſt un homme ſeul qui en juge & encore intereſſé, ce devroit eſtre un tiers indifferent.

¶ « Pourquoy me tuez-vous? — Et quoy ne demeurez vous pas de l'autre coſté de l'eau,

mon amy? Si vous demeuriez de ce coſté, je ſerois un aſſaſſin & cela ſeroit injuſte de vous tuer de la ſorte, mais puiſque vous demeurez de l'autre coſté, je ſuis un brave & cela eſt juſte. »

¶ *Juſtice, force.* Il eſt juſte que ce qui eſt juſte ſoit ſuivy, il eſt neceſſaire que ce qui eſt le plus fort ſoit ſuivy.

La juſtice ſans la force eſt inpuiſſante, la force ſans la juſtice eſt tirannique. La juſtice ſans force eſt contreditte, parce qu'il y a toujours des mechans, la force ſans la juſtice eſt accuſée. Il faut donc mettre enſemble la juſtice & la force, & pour cela faire que ce qui eſt juſte ſoit fort, ou que ce qui eſt fort ſoit juſte.

La juſtice eſt ſujette à diſpute, la force eſt trés reconnoiſſable & ſans diſpute. Ainſy on n'a pu donner la force à la juſtice, parce que la force a contredit la juſtice & a dit qu'elle eſtoit injuſte & a dit que c'eſtoit elle qui eſtoit juſte. Et ainſy ne pouvant faire que ce qui eſt juſte fuſt fort, on a fait que ce qui eſt fort fuſt juſte.

¶ Les ſeules regles univerſelles ſont les loix du pays aux choſes ordinaires, & la pluralité aux autres. D'où vient cela, de la force qui y eſt.

Et de là vient que les Roys, qui ont la force d'ailleurs, ne ſuivent pas la pluralité de leurs miniſtres.

Sans doute l'egalité des biens eſt juſte, mais ne pouvant faire qu'il ſoit force d'obeir à la juſtice, on a fait qu'il ſoit juſte d'obeir à la force; ne pouvant fortiffier la juſtice, on a juſtifié la force, afin que le juſte & le fort fuſſent enſemble & que la paix fuſt, qui eſt le ſouverain bien.

¶ Pourquoy ſuit on la pluralité? eſt ce à cauſe qu'ils ont plus de raiſon? non, mais plus de force.

Pourquoy ſuit on les anciennes loix & anciennes opinions? eſt ce qu'elles ſont les plus ſaines? non, mais elles ſont uniques & nous oſtent la racine de la diverſité.

¶ *Summum jus, ſumma injuria.*

La pluralité eſt la meilleure voie, parce qu'elle eſt viſible & qu'elle a la force pour ſe faire obeir. Cependant c'eſt l'avis des moins habiles.

Si l'on avoit pu, l'on auroit mis la force entre les mains de la juſtice, mais comme la force ne ſe laiſſe pas manier comme on veut, parce que c'eſt une qualité palpable, au lieu que la juſtice eſt une qualité ſpirituele dont on diſpoſe comme on veut, on l'a miſe entre les mains de la force, & ainſy on appelle juſte ce qu'il eſt force d'obſerver.

De là vient le droit de l'eſpée, car l'eſpée donne un veritable droit.

Autrement on verroit la violence d'un coſté

& la juſtice de l'autre. Fin de la 12 Provinciale.

De là vient l'injuſtice de la Fronde, qui eleve ſa pretendue juſtice contre la force.

Il n'en eſt pas de meſme dans l'Egliſe, car il y a une juſtice veritable & nulle violence.

¶ *Injuſtice.* — Que la preſomption ſoit jointe à la miſere, c'eſt une extreme injuſtice.

¶ La tyrannie conſiſte au deſir de domination univerſel & hors de ſon ordre.

Diverſes chambres de forts, de beaux, de bons eſprits, de pieux, dont chacun regne chez ſoy, non aylleurs. Et quelquefois il ſe rencontre, & le fort & le beau ſe battent ſottement à qui ſera le maiſtre l'un de l'autre, car leur maiſtriſe eſt de divers genre. Ils ne s'entendent pas, & leur faute eſt de vouloir regner partout. Rien ne le peut, non pas meſme la force, elle ne faict rien au Royaume des ſavans, elle n'eſt maiſtreſſe que des actions extérieures.

Tyrannie. — Ainſy ces diſcours ſont faux & tyranniques : « Je ſuis beau, donc on doit me craindre. Je ſuis fort, donc on doit m'aymer. Je ſuis... »

La tyrannie eſt de vouloir avoir par une voye ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend differents devoirs aux differens merites, devoir d'amour à l'agrement, devoir de crainte à la force, devoir de creance à la ſcience.

On doit rendre ces devoirs là, on eſt injuſte de les refuſer, & injuſte d'en demander d'autres. Et c'eſt de meſme eſtre faux & tirannique de dire : « Il n'eſt pas fort, donc je ne l'eſtimeray pas, il n'eſt pas habile, donc je ne le craindray pas. »

¶ Il eſt neceſſaire qu'il y ayt de l'inegalité parmy les hommes, cela eſt vray. Mais cela eſtant accordé, voilà la porte ouverte non-ſeulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie.

Il eſt neceſſaire de relaſcher un peu l'eſprit, mais cela ouvre la porte aux plus grands debordements.

Qu'on en marque les limites. — Il n'y a point de bornes dans les choſes, les loix y en veulent mettre, & l'eſprit ne peut le ſouffrir.

¶ *Mien, tien.* — « Ce chien eſt à moy, diſoyent ces pauvres enfants, c'eſt là ma place au ſoleil. » Voilà le commencement & l'image de l'uſurpation de toute la terre.

¶ Que la nobleſſe eſt un grand avantage, qui dés 18 ans met un homme en paſſe, connu & reſpecté, comme un autre pourroit avoir merité à 50 ans. C'eſt 30 ans gagnés ſans peine.

¶ C'eſt l'effect de la force, non de la couſtume. Car ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares, les plus forts en nombre ne

veullent que ſuivre, & refuſent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions, & s'ils s'obſtinent à la vouloir obtenir & à meſpriſer ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneroient des coups de baſtons. Qu'on ne ſe pique donc pas de cette ſubtilité, ou qu'on ſe contente en ſoy meſme.

¶ *Raiſon des effets.* — Cela eſt admirable, on ne veut pas que j'honore un homme veſtu de brocatelle, & ſuivy de ſept ou 8 laquais! Et quoy il me fera donner les eſtrivieres, ſi je ne le ſalue. Cet habit, c'eſt une force. C'eſt bien de meſme que un cheval bien enharnaché à l'egard d'un autre. Montagne eſt plaiſant de ne pas voir quelle difference il y a & d'admirer qu'on y en trouve & d'en demander la raiſon : « *De vray,* dict-il, *d'où vient, &c....* »

¶ Quand la force attaque la grimace, quand un ſimple ſoldat prend le bonnet quarré d'un premier preſident, & le fait voler par la feneſtre.

¶ *Injuſtice.* — Ils n'ont pas trouvé d'autre moyen de ſatisfaire la concupiſcence ſans faire tort aux autres.

¶ Grandeur de l'homme dans ſa concupiſcence meſme, d'en avoir ſceu tirer un reglement admirable & en avoir fait un tableau de la charité.

¶ *Grandeur.* — Les raiſons des effets mar-

quent la grandeur de l'homme, d'avoir tiré de la concupiſcence un ſi bel ordre.

¶ *Raiſon des effets.* — La concupiſcence & la force ſont les ſources de toutes nos actions. La concupiſcence fait les volontaires, la force les involontaires.

¶ On a fondé & tiré de la concupiſcence des regles admirables de police, de morale & de juſtice.

Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum,* n'eſt que couvert, il n'eſt pas oſté.

¶ Tous les hommes ſe haïſſent naturellement l'un l'autre. On s'eſt ſervy comme on a peu de la concupiſſance pour la faire ſervir au bien public, mais ce n'eſt que feinte & une fauſſe image de la charité, car au fond ce n'eſt que haine.

¶ Plaindre les malheureux n'eſt pas contre la concupiſcence. Au contraire, on eſt bien aiſe d'avoir à rendre ce teſmoignage d'amitié & à s'attirer la reputation de tendreſſe ſans rien donner.

Le peuple a les opinions trés ſaines. Par exemple :

1. D'avoir choiſi le divertiſſement & la chaſſe pluſtoſt que la poéſie. Les demy ſavans s'en moquent & triomphent à monſtrer là deſſus la folie du monde, mais par une raiſon qu'ils ne penetrent pas, on a raiſon.

2. D'avoir diſtingué les hommes par le dehors, comme par la nobleſſe ou le bien. Le monde triomphe encore à monſtrer combien cela eſt deraiſonnable, mais cela eſt trés raiſonnable. (Cannibales ſe rient d'un enfant Roy.)

3. De s'offencer pour avoir receu un ſoufflet, ou de tant deſirer la gloire.

Mais cela eſt trés ſouhaittable à cauſe des autres biens eſſentiels qui y ſont joints, & un homme qui a receu un ſoufflet ſans s'en reſſentir eſt accablé d'injures & de neceſſités.

4. Travailler pour l'incertain, aller ſur la mer, paſſer ſur une planche.

¶ *Opinions du peuple ſaines.* — Le plus grand des maux eſt les guerres civiles. Elles ſont ſeures, ſi on veut recompenſer les merites, car tous diront qu'ils meritent. Le mal à craindre d'un ſot, qui ſucede par droit de naiſſance, n'eſt ni ſi grand ni ſi ſeur.

¶ *Opinions du peuple ſaines.* — Eſtre brave n'eſt pas trop vain, car c'eſt monſtrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour ſoy. C'eſt monſtrer par ſes cheveux qu'on a un valet de chambre, un parfumeur, &c.; par ſon rabat, le fil, le paſſement, &c. Or, ce n'eſt pas une ſimple ſuperficie ni un ſimple harnois, d'avoir pluſieurs bras.

Plus on a de bras, plus on eſt fort. Eſtre brave, c'eſt monſtrer ſa force.

¶ *Raiſon des effets.* — Renverſement continuel du pour au contre.

Nous avons donc monſtré que l'homme eſt vain, par l'eſtime qu'il fait des choſes qui ne ſont point eſſentielles. Et toutes ces opinions ſont deſtruites. Nous avons monſtré enſuitte que toutes ces opinions ſont trés ſainnes, & qu'ainſy toutes ces vanités eſtants trés bien fondées, le peuple n'eſt pas ſi vain qu'on dit. Et ainſy nous avons deſtruit l'opinion qui deſtruiſoit celle du peuple.

Mais il faut deſtruire maintenant cette derniere propoſition, & monſtrer qu'il demeure toujours vray que le peuple eſt vain, quoyque ces opinions ſoyent ſaines, parce que il n'en ſent pas la verité où elle eſt, & que la mettant où elle n'eſt pas, ſes opinions ſont toujours trés fauſſes & trés malſaines.

¶ *Raiſon des effets.* — Il eſt donc vray de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion, car encore que les opinions du peuple ſoyent ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa teſte, car il penſe que la verité eſt où elle n'eſt pas. La verité eſt bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils ſe figurent.

Ainſy, il eſt vray qu'il faut honorer les gentilhommes, mais non pas parce que la naiſſance eſt un avantage effectif, &c.

¶ *Raiſon des effets.* — Gradation. Le peuple honore les perſonnes de grande naiſſance. Les

demy habiles les meſpriſent, diſant que la naiſſance n'eſt pas un avantage de la perſonne, mais du hazard. Les habiles les honorent non par la penſée du peuple, mais par la penſée de derriere. Les devots qui ont plus de zele que de ſcience les meſpriſent malgré cette conſideration qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumiere que la pieté leur donne, mais les Chreſtiens parfaits les honorent par une autre lumiere ſuperieure. Ainſy ſe vont les opinions ſucedants du pour au contre, ſelon qu'on a de lumiere.

¶ Que l'on a bien fait de diſtinguer les hommes par l'exterieur, pluſtoſt que par les qualitez interieures! Qui paſſera de nous deux? qui cedera la place à l'autre? Le moins habile? mais je ſuis auſſy habile que lui. Il faudra ſe battre ſur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ay qu'un. Cela eſt viſible; il n'y a qu'à compter; c'eſt à moy à ceder, & je ſuis un ſot ſi je le conteſte. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui eſt le plus grand des biens.

¶ Le reſpect eſt : « Incomodez-vous. » Cela eſt vain en apparence, mais trés juſte; car c'eſt dire : « Je m'incomoderois bien ſi vous en aviez beſoing, puiſque je le fais bien ſans que cela vous ſerve. » Outre que le reſpect eſt pour diſtinguer les grands. Or ſi le reſpect eſtoit d'eſtre en fauteuil, on reſpecteroit tout

le monde & ainſy on ne diſtingeroit pas, mais eſtant incommodé, on diſtinge fort bien.

¶ *Raiſon des effets.* — Il faut avoir une penſée de derriere & juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple.

¶ *Roy & tyran.* — J'auray auſſy mes penſées de derriere la teſte. Je prendray garde à chaque voyage.

¶ *Raiſon des effets.* — Epictete. Ceux qui diſent : « Vous avez mal à la teſte, » ce n'eſt pas de meſme. On eſt aſſeuré de la ſanté & non pas de la juſtice & en effet la ſienne eſtoit une niaiſerie.

Et cependant il la croyoit demonſtrative en diſant : ou en noſtre puiſſance ou non.

Mais il ne s'apercevoit pas qu'il n'eſt pas en noſtre pouvoir de regler le coeur & il avoit tort de le conclure de ce qu'il y avoit des Chreſtiens.

¶ *Raiſon des effets.* — La foibleſſe de l'homme eſt la cauſe de tant de beautés qu'on eſtablit, comme de ſçavoir bien jouer du luth.

Ce n'eſt un mal qu'à cauſe de noſtre foibleſſe.





FOIBLESSE, INQUIETUDE ET DÉFAUTS DE L'HOMME.



ISERE *de l'homme.* — Nous ne nous tenons jamais au temps present. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour haster son cours; ou nous rapelons le passé, pour l'arrester comme trop pronpt, si imprudens que nous errons dans les temps qui ne sont pas nostres, & ne pensons point au seul qui nous appartient & si vains que nous songeons à celuy qui n'est plus rien, & eschapons sans reflexion le seul qui subsiste. C'est que le present d'ordinaire nous blesse, nous le cachons à nostre veue, parce qu'il nous afflige, & s'il nous est agreable, nous regrettons de le voir eschaper, nous taschons de le soutenir par l'avenir, & pensons à disposer les choses qui ne sont pas en nostre puissance, pour un temps où

nous n'avons aucune aſſurance d'arriver.

Que chacun examine ſes penſées, il les trouvera toutes occupées au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au preſent, & ſi nous y penſons ce n'eſt que pour en prendre la lumiere pour diſpoſer de l'avenir. Le preſent n'eſt jamais noſtre fin, le paſſé & le preſent ſont nos moyens; le ſeul avenir eſt noſtre fin. Ainſy nous ne vivons jamais, mais nous eſperons de vivre, & nous diſpoſants toujours à eſtre heureux, il eſt inevitable que nous ne le ſoyons jamais.

¶ Nous ſommes ſi malheureux que nous ne pouvons prendre plaiſir à une choſe qu'à condition de nous faſcher ſi elle reuſſit mal, ce que mille choſes peuvent faire & font à toute heure. [Qui] auroit trouvé le ſecret de ſe rejouir du bien ſans ſe faſcher du mal contraire auroit trouvé le point, c'eſt le mouvement perpetuel.

¶ Noſtre nature eſt dans le mouvement, le repos entier eſt la mort.

¶ Quand on ſe porte bien, on admire comment on pourroit faire ſi on eſtoit malade, quand on l'eſt on prend medecine gayement, le mal y reſout. On n'a plus les paſſions & les deſirs de divertiſſements & de pourmenades, que la ſanté donnoit & qui ſont incompatibles avec les neceſſitez de la maladie. La nature donne alors des paſſions & des

deſirs conformes à l'eſtat preſent. Il n'y a que les craintes que nous nous donnons nous-meſmes & non pas la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent à l'eſtat où nous ſommes les paſſions de l'eſtat où nous ne ſommes pas.

La nature nous rendant touſjours malheureux en tous eſtats, nos deſirs nous figurent un eſtat heureux parce qu'ils joignent à l'eſtat où nous ſommes les plaiſirs de l'eſtat où nous ne ſommes pas, & quand nous arriverions à ces plaiſirs, nous ne ſerions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres deſirs conformes à ce nouvel eſtat.

Il faut particulariſer cette propoſition generalle...

¶ Quelle difference entre un ſoldat & un chartreux, quant à l'obeiſſance? Car ils ſont egalement obeiſſants & dependants & dans des exercices egalement penibles, mais le ſoldat eſpere toujours devenir maiſtre & ne le devient jamais, car les capitaines & princes meſmes ſont toujours eſclaves & dependants, mais il l'eſpere toujours & travaille toujours à y venir, au lieu que le chartreux fait veu de n'eſtre jamais que dependant. Ainſy ils ne different pas dans la ſervitude perpetuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'eſperence, que l'un a toujours & l'autre jamais.

¶ L'exemple de la chaſteté d'Alexandre n'a

pas tant fait de continents que celuy de ſon ivrognerie a fait d'intemperants. Il n'eſt pas honteux de n'eſtre pas auſſy vertueux que luy, & il ſemble excuſable de n'eſtre pas plus vicieux que luy. On croit n'eſtre pas tout à fait dans les vices du commun des hommes quand on ſe voit dans les vices de ces grands hommes, & cependant on ne prend pas garde qu'ils ſont en cela du comun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple, car quelque elevés qu'ils ſoyent, ſi ſont ils unis aux moindres des hommes par quelque endroit. Ils ne ſont pas ſuſpendus en l'air, tous abſtraits de noſtre ſocieté, non, non. S'ils ſont plus grands que nous, c'eſt qu'ils ont la teſte plus elevée, mais ils ont les pieds auſſy bas que les noſtres. Ils y ſont tous à meſme niveau & s'appuyent ſur la meſme terre, & par cette extremité ils ſont auſſy abaiſſés que nous, que les plus petits, que les enfants, que les beſtes.

¶ Les grands & les petits ont meſmes accidans & meſmes faſcheries & meſmes paſſions, mais l'un eſt au haut de la roue & l'autre prés du centre, & ainſy moins agitté par les meſmes mouvements.

¶ Qui auroit eu l'amitié du Roy d'Angleterre, du Roy de Poulogne & de la Reine de Suede, auroit il cru manquer de retraitte & d'aſile au monde?

bas, mais parce qu'il eſt bout, car je refuſerois de meſme qu'on me miſt au haut. C'eſt ſortir de l'humanité que de ſortir du milieu. La grandeur de l'ame humaine conſiſte à ſavoir s'y tenir, tant s'en faut que la grandeur ſoit à en ſortir, qu'elle eſt à n'en point ſortir.

¶ Les diſcours d'humilité ſont matiere d'orgueil aux gens glorieux & d'humilité aux humbles. Ainſy ceux de pyrroniſme ſont matiere d'affirmation aux affirmatifs, peu parlent de l'humilité humblement, peu de la chaſteté chaſtement, peu du pyrroniſme en doutant. Nous ne ſommes que menſonge, duplicité, contrarieté, & nous cachons & nous deguiſons à nous meſmes.

¶ Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en oſtant le tronc s'emportent comme des branches.

¶ Car il ne faut pas ſe meconnoiſtre, nous ſommes automate autant qu'eſprit & de là vient que l'inſtrument par lequel la perſuaſion ſe fait n'eſt pas la ſeule demonſtration. Combien y a il peu de choſes demontrées! Les preuves ne convainquent que l'eſprit, la couſtume fait nos preuves les plus fortes & les plus crues, elle incline l'automate, qui entraiſne l'eſprit ſans qu'il y penſe. Qui a deſmontré qu'il ſera demain jour, & que nous mourrons & qu'y a il de plus cru? C'eſt

donc la coutume qui nous en perſuade, c'eſt elle qui fait tant de Chreſtiens, c'eſt elle qui fait les Turcs, les payens, les meſtiers, les ſoldats, &c. Enfin il faut avoir recours à elle quand une fois l'eſprit a vu où eſt la verité, afin de nous abreuver & nous teindre de cette creance, qui nous eſchappe à toute heure, car d'en avoir toujours les preuves preſentes, c'eſt trop d'affaire. Il faut acquerir une creance plus facile, qui eſt celle de l'habitude, qui ſans violence, ſans art, ſans argument nous fait croire les choſes, & incline toutes nos puiſſances à cette croyance, en ſorte que notre ame y tombe naturellement. Quand on ne croit que par la force de la conviction, & que l'automate eſt incliné à croire le contraire, ce n'eſt pas aſſez. Il faut donc faire croire nos deux pieces, l'eſprit par les raiſons, qu'il ſuffit d'avoir vues une fois en ſa vie, & l'automate par la couſtume, & en ne lui permettant pas de s'incliner au contraire. *Inclina cor meum, Deus.*

¶ L'eſprit croit naturellement & la volonté ayme naturellement, de ſorte que faute de vrays objets il faut qu'ils s'attachent aux faux.

¶ *Eritis ſicut dii, ſcientes bonum & malum.* Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela eſt bon ou mauvais, & s'affligeant ou ſe rejouiſſant trop des evenements.

¶ Quoyque les perſonnes n'ayent point d'intereſt à ce qu'elles diſent, il ne faut pas conclure de là abſolument qu'ils ne mentent point, car il y a des gens qui mentent ſimplement pour mentir.

¶ Les hommes ſont ſi neceſſairement fous, que ce ſeroit eſtre fou par un autre tour de folie de n'eſtre pas fou.

¶ On ne s'imagine Platon & Ariſtote qu'avec de grandes robes de pedants. C'eſtoyent des gens honneſtes & comme les autres, riants avec leurs amys, & quand ils ſe ſont divertis à faire leur *Loi* & leur *Politique,* ils l'ont fait en ſe jouant, c'eſtoit la partie la moins philoſophe & la moins ſerieuſe de leur vie, la plus philoſophe eſtoit de vivre ſimplement & tranquillement. S'ils ont eſcrit de politique, c'eſtoit comme pour regler un hoſpital de foux, & s'ils ont fait ſemblant d'en parler comme d'une grande choſe, c'eſt qu'ils ſavoient que les fous à qui ils parloyent penſoient eſtre Roys & empereurs. Ils entroient dans leurs principes pour moderer leur folie au moins mal qu'il ſe pouvoit.

¶ La choſe la plus importante à toute la vie eſt le choix du meſtier, le hazard en diſpoſe. La couſtume fait les maſſons, ſoldats, couvreurs. « C'eſt un excellent couvreur, » dit on, & en parlant des ſoldats : « Ils ſont bien fous, » dit on. Et les autres

au contraire : « Il n'y a rien de grand que la guerre, le reſte des hommes ſont des coquins. » A force d'ouïr louer en l'enfance ces meſtiers & meſpriſer tous les autres, on choiſit, car naturellement on ayme la verité & on hait la folie. Ces mots nous emeuvent, on ne peche qu'en l'application. Tant eſt grande la force de la couſtume, que de ceux que la nature n'a fait qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes. Car des pays ſont tous de maſſons, d'autres tous de ſoldats, &c. Sans doute que la nature n'eſt pas ſi uniforme. C'eſt la couſtume qui fait donc cela, car elle contraint la nature, & quelquefois la nature la ſurmonte, & retient l'homme dans ſon inſtinct, malgré toute couſtume bonne ou mauvaiſe.

¶ Hommes naturellement couvreurs & de toutes vocations, hormis en chambre.

¶ On n'apprend pas aux hommes à eſtre honneſtes hommes & on leur apprend tout le reſte, & ils ne ſe piquent jamais tant de ſçavoir rien du reſte comme d'eſtre honneſtes hommes. Ils ne ſe piquent de ſçavoir que la ſeule choſe qu'ils n'aprennent point.

¶ Il faut qu'on n'en puiſſe dire ny il eſt mathematicien, ny predicateur, ny eſloquent, mais il eſt honneſte homme. Cette qualité univerſelle me plaiſt ſeule. — Quand en

voyant un homme on ſe ſouvient de ſon livre, c'eſt mauvais ſigne. Je voudrois qu'on ne s'aperçeut d'aucune qualité que par la rencontre & l'occaſion d'en uſer. *Ne quid nimis,* de peur qu'une qualité ne l'emporte, & ne faſſe baptiſer. Qu'on ne ſonge point qu'il parle bien, ſinon quand il s'agit de bien parler, mais qu'on y ſonge alors.

¶ On ne paſſe point dans le monde pour ſe cognoiſtre en vers ſi l'on n'a mis l'enſeigne de poëte, de mathematicien, &c. Mais les gens univerſels ne veullent point d'enſeigne & ne mettent guere de difference entre le meſtier de poëte & celuy de brodeur.

Les gens univerſels ne ſont appelés ny poëtes ni geometres, &c.; mais ils ſont tout cela & juges de tous ceus là. On ne les devine point. Ils parleront de ce qu'on parloit quand ils ſont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité pluſtoſt que d'une autre, hors de la neceſſité de la mettre en uſage. Mais alors on s'en ſouvient, car il eſt eſgalement de ce caractere qu'on ne diſe point d'eus qu'ils parlent bien, quant il n'eſt point queſtion du langage; & qu'on diſe d'eux qu'ils parlent bien, quant il en eſt queſtion.

C'eſt donques une faulſe louange qu'on donne à un homme quant on dict de luy lorſqu'il entre, qu'il eſt fort habile en poeſie, & c'eſt une mauvaiſe marque, quand on n'a pas re-

cours à un homme quant il s'agit de juger de quelques vers.

¶ *Inconſtance.* — Les choſes ont diverſes qualités & l'ame diverſes inclinations, car rien n'eſt ſimple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais ſimple à aucun ſujet. De là vient qu'on pleure & qu'on rit d'une meſme choſe.

¶ Grandeur d'eſtabliſſement, reſpect d'eſtabliſſement.

Le plaiſir des grands eſt de pouvoir faire des heureux.

Le propre de la richeſſe eſt d'eſtre donnée liberallement.

Le propre de chaque choſe doit eſtre cherché. Le propre de la puiſſance eſt de proteger.

¶ St. Auguſtin a veu qu'on travaille pour l'incertain, ſur mer, en bataille, &c., mais il n'a pas veu la regle des partis, qui demonſtre qu'on le doit. Montaigne a veu qu'on s'offence d'un eſprit boiteux & que la couſtume peut tout, mais il n'a pas veu la raiſon de cet effet.

Toutes ces perſonnes ont veu les effects, mais ils n'ont pas veu les cauſes. Ils ſont à l'egard de ceux qui ont decouvert les cauſes comme ceux qui n'ont que les yeux à l'egard de ceux qui ont l'eſprit. Car les effets ſont comme ſenſibles, & les cauſes ſont viſibles

ſeulement à l'eſprit. Et quoyque ces effets là ſe voyent par l'eſprit, cet eſprit eſt à l'égard de l'eſprit qui voit les cauſes comme les ſens corporelz à l'egard de l'eſprit.

¶ Un homme qui ſe met à la feneſtre pour voir les paſſans, ſi je paſſe par là, puis je dire qu'il s'eſt mis là pour me voir? Non, car il ne penſe pas à moy en particulier. Mais celuy qui ayme quelqu'un à cauſe de ſa beauté, l'ayme-t-il? Non, car la petite verole, qui tuera la beauté ſans tuer la perſonne, fera qu'il ne l'aymera plus. Et ſi on m'ayme pour mon jugement, pour ma memoire, m'ayme-t-on, moy? Non; car je puis perdre ces qualitez ſans me perdre moy meſme. Où eſt donc ce *moy,* s'il n'eſt ny dans le corps ny dans l'ame, & comment aymer le corps ou l'ame, ſinon pour ces qualitez, qui ne ſont point ce qui fait le *moy,* puiſqu'elles ſont periſſables, car aymeroit-on la ſubſtance de l'ame d'une perſonne abſtraictement, & quelques qualitez qui y fuſſent? Cela ne ſe peut & ſeroit injuſte. On n'ayme donc jamais perſonne, mais ſeulement des qualitez. Qu'on ne ſe moque donc plus de ceux qui ſe font honnorer pour des charges & des offices, car on n'ayme perſonne que pour des qualitez empruntées.

¶ Le temps guairit les douleurs & les querelles, parce qu'on change, on n'eſt plus la

meſme perſonne. Ni l'offençant ni l'offencé ne ſont plus eux meſmes. C'eſt comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux generations. Ce ſont encore les François, mais non les meſmes.

¶ *Inconſtance & bizarrerie.* — Ne vivre que de ſon travail, & regner ſur le plus puiſſant eſtat du monde, ſont choſes trés oppoſées. Elles ſont unies dans la perſonne du grand ſeigneur des Turcs.

¶ Prince à un Roy plait, parce qu'il diminue ſa qualité.

¶ *Epigrammes de Martial.* — L'homme aime la malignité, mais ce n'eſt pas contre les borgnes ou les malheureux, mais contre les heureux ſuperbes. On ſe trompe autrement.

Car la concupiſcence eſt la ſource de tous nos mouvements, & l'humanité, &c.

Il faut plaire à ceux qui ont les ſentiments humains & tendres.

Celle des deux borgnes ne vaut rien, car elle ne les conſole pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'autheur. Tout ce qui n'eſt que pour l'autheur ne vaut rien. *Ambitioſa recidet ornamenta.*

¶ Je mets en fait que ſi tous les hommes ſçavoyent ce qu'ils diſent les uns des autres, il n'y auroit pas 4 amys dans le monde, cela paroiſt par les querelles que cauſent les

rapports indiſcrets qu'on en fait quelquefois.

¶ Ceux qui dans de facheuſes affaires ont tousjours bonne eſperance, & ſe resjouiſſent des avantures heureuſes, s'ils ne s'affligent egalement des mauvaiſes, ſont ſuſpets d'eſtre bien aiſes de la perte de l'affaire, & ſont ravis de trouver ces pretextes d'eſperance pour monſtrer qu'ils s'y intereſſent & couvrir par la joye qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

¶ Quand la malignité a la raiſon de ſon coſté, elle devient fiere, & eſtale la Raiſon en tout ſon luſtre.

Quand l'auſterité ou le choix ſevere n'a pas reuſſy au vray bien, & qu'il faut revenir à ſuivre la nature, elle devient fiere par ce retour.

¶ Diſeur de bons mots, mauvais caractere.

¶ Voulez-vous qu'on croye du bien de vous, n'en dites pas.

¶ On a bien de l'obligation à ceux qui avertiſſent des defauts, car ils mortifient, ils apprenent qu'on a eſté meſpriſé, ils n'empeſchent pas qu'on ne le ſoit à l'avenir, car on a bien d'autres defauts pour l'eſtre. Ils preparent l'exercice de la correction, & l'exemption d'un defaut.

¶ Quand on veut reprendre avec utilité & monſtrer à un autre qu'il ſe trompe, il

faut obſerver par quel coſté il enviſage la choſe, car elle eſt vraye ordinairement de ce coſté là & luy avouer cette verité, mais luy decouvrir le coſté par où elle eſt fauſſe. Il ſe contente de cela, car il voit qu'il ne ſe trompoit pas & qu'il manquoit ſeulement à voir tous les coſtés; or on ne ſe faſche pas de ne pas tout voir, mais on ne veut pas eſtre trompé & peut eſtre que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, & de ce que naturellement il ne ſe peut tromper dans le coſté qu'il enviſage, comme les apprehenſions des ſens ſont toujours vrayes.

¶ J'avois paſſé longtemps dans l'eſtude des ſciences abſtraictes & le peu de communication qu'on en peut avoir m'en avoit degouſté. Quand j'ay commencé l'eſtude de l'homme, j'ay veu que ces ſciences abſtraites ne ſont pas propres à l'homme, & que je m'egarois plus de ma condition en y penetrant que les autres en l'ignorant. J'ay pardonné aux autres d'y peu ſavoir. Mais j'ay creu trouver au moins bien des compagnons en l'eſtude de l'homme, & que c'eſt la vraye eſtude qui luy eſt propre. J'ay eſté trompé. Il y en a encore moins qui l'eſtudient que la geometrie. Ce n'eſt que manque de ſavoir eſtudier cela qu'on cherche le reſte. Mais n'eſce pas que ce n'eſt pas encore là la ſcience que

l'homme doit avoir, & qu'il luy eſt meilleur de s'ignorer pour eſtre heureux?

¶ *Vanité des ſciences.* — La ſcience des choſes exterieures ne me conſolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction, mais la ſcience des meurs me conſolera toujours de l'ignorance des ſciences exterieures.

¶ Il y a des herbes ſur la terre, nous les voyons, de la lune on ne les verroit pas. Et ſur ces herbes des poils & dans ces poils de petits animaux, mais aprés cela, plus rien. O, preſomptueux. Les mixtes ſont compoſés d'elements, & les elements, non. O preſomptueux, voicy un traict delicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas, il faut donc dire comme les autres, mais ne pas penſer comme eux.

¶ Le monde juge bien des choſes, car il eſt dans l'ignorance naturelle qui eſt la vraye ſageſſe de l'homme. Les ſciences ont deux extremités qui ſe touchent, la premiere eſt la pure ignorance naturelle où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extremité eſt celle où arrivent les grandes ames, qui ayants parcouru tout ce que les hommes peuvent ſçavoir trouvent qu'ils ne ſçavent rien, & ſe rencontrent en cette meſme ignorance d'où ils eſtoyent partis, mais c'eſt une ignorance ſavante qui ſe connoiſt. Ceux

d'entre deux, qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & font les entendus. Ceux là troublent le monde, & jugent mal de tout. Le peuple & les habiles compoſent le train du monde, ceux là le meſpriſent & ſont meſpriſés, ils jugent mal de toutes choſes, & le monde en juge bien.

¶ La nature a mis toutes ſes verités chacune en ſoy meſme. Noſtre art les renferme les unes dans les autres, mais cela n'eſt pas naturel. Chacune tient ſa place.

¶ *Spongia ſolis.* — Quand nous voyons un effect arriver toujours de meſme, nous en concluons une neceſſité naturelle, comme qu'il ſera demain jour, &c. Mais ſouvent la nature nous dement, & ne s'aſſujettit pas à ſes propres regles.

¶ La nature recommence toujours les meſmes choſes, les ans, les jours, les heures, les eſpaces de meſme & les nombres ſont bout à bout à la ſuitte l'un de l'autre. Ainſy ſe fait une eſpece d'infiny & d'eternel, ce n'eſt pas qu'il y ayt rien de tout cela qui ſoit infini & eternel, mais ces eſtres terminés ſe multiplient infiniment.

Ainſy il n'y a ce me ſemble que le nombre qui les multiplie qui ſoit infini.

¶ La nature s'imite. Une graine jettée en

bonne terre produit. Un principe jetté dans un bon eſprit produiſt.

Les nombres imitent l'eſpace, qui ſont de nature ſi differente.

Tout eſt fait & conduit par un meſme maiſtre, la racine, les branches, les fruits, les principes, les conſequences.

¶ La nature agit par progrés, *itus & reditus*. Elle paſſe & revient, puis va plus loing, puis deux fois moins, puis plus que jamais, &c.

Le flux de la mer ſe fait ainſy, le ſoleil ſemble marcher ainſy.

¶ Chacun eſt un tout à ſoy meſme, car luy mort, le tout eſt mort pour ſoy. Et de la vient que chacun croit eſtre tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature ſelon nous, mais ſelon elle.

¶ Le *moy* eſt hayſſable, vous, Mitton, le couvrez, vous ne l'oſtez pas pour cela, vous eſtes donc toujours hayſſable.

— Point, car en agiſſant, comme nous le faiſons, obligeamment pour tout le monde, on n'a plus ſujeſt de nous hair. — Cela eſt vray, ſi on ne haiſſoit dans le *moy* que le deplaiſir qui nous en revient.

Mais ſi je le hay parce qu'il eſt injuſte, qu'il ſe fait centre du tout, je le hairay toujours.

En un mot le *moy* a deux qualités, il eſt

injuſte en ſoy, en ce qu'il ſe fait centre du tout, il eſt incommode aux autres, en ce qu'il les veut aſſervir, car chaque *moy* eſt l'ennemy & voudroit eſtre le tiran de tous les autres. Vous en oſtez l'incomodité, mais non pas l'injuſtice, & ainſy vous ne le rendez pas aymable à ceux qui haiſſent l'injuſtice : vous ne le rendez aymable qu'aux injuſtes, qui n'y trouvent plus leur ennuy. Et ainſy vous demeurez injuſte & ne pouvez plaire qu'aux injuſtes.

De l'Amour propre. — La nature de l'amour propre & de ce *moi* humain eſt de n'aimer que ſoi & de ne conſiderer que ſoi. Mais que fera il? Il ne ſçauroit empecher que cet objet qu'il aime ne ſoit plein de defauts & de miſeres, il veut être grand & il ſe voit petit, il veut être heureux & il ſe voit miſerable, il veut être parfait & il ſe voit plein d'imperfections, il veut être l'objet de l'amour & de l'eſtime des hommes & il voit que ſes defauts ne meritent que leur averſion & leur mepris. Cet embarras où il ſe trouve produit en lui la plus injuſte & la plus criminelle paſſion qu'il ſoit poſſible de s'imaginer; car il conçoit une haine mortelle contre cette verité qui le reprend & qui le convainc de ſes defauts. Il deſireroit de l'aneantir, & ne pouvant la detruire en elle-même, il la detruit autant qu'il peut dans ſa connoiſſance & dans celle des autres, c'eſt-

à-dire qu'il met tout ſon ſoin à couvrir ſes defauts & aux autres & à ſoi-même, & qu'il ne peut ſouffrir qu'on les luy faſſe voir ny qu'on les voye.

C'eſt ſans doute un mal que d'être plein de defauts, mais c'eſt encore un plus grand mal que d'en être plein & de ne les vouloir pas reconnoître, puiſque c'eſt y ajouter encore celui d'une illuſion volontaire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juſte qu'ils veuillent être eſtimés de nous plus qu'ils ne meritent, il n'eſt donc pas juſte auſſi que nous les trompions & que nous voulions qu'ils nous eſtiment plus que nous ne meritons.

Ainſi lorſqu'ils ne decouvrent que des imperfections & des vices que nous avons en effet, il eſt viſible qu'ils ne nous font point de tort, puiſque ce ne ſont pas eux qui en ſont cauſe, & qu'ils nous font un bien, puiſqu'ils nous aident à nous delivrer d'un mal, qui eſt l'ignorance de ces imperfections. Nous ne devons pas être fachés qu'ils les connoiſſent & qu'ils nous meſpriſent, étant juſte & qu'ils nous connoiſſent pour ce que nous ſommes, & qu'ils nous mepriſent, ſi nous ſommes mepriſables.

Voilà les ſentimens qui naîtroient d'un cœur qui ſeroit plein d'equité & de juſtice. Que devons-nous donc dire du nôtre, en y

voyant une diſpoſition toute contraire? Car n'eſt-il pas vrai que nous haiſſons la verité & ceux qui nous la diſent, & que nous aimons qu'ils ſe trompent à nôtre avantage & que nous voulons être eſtimés d'eux autres que nous ne ſommes en effet?

En voici une preuve qui me fait horreur. La religion catholique n'oblige pas à decouvrir ſes pechés indifferemment à tout le monde, elle ſouffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes, mais elle en excepte un ſeul, à qui elle commande de decouvrir le fond de ſon cœur & de ſe faire voir tel qu'on eſt. Il n'y a que ce ſeul homme au monde qu'elle nous ordonne de deſabuſer & elle l'oblige à un ſecret inviolable, qui fait que cette connoiſſance eſt dans luy comme ſi elle n'y eſtoit pas. Peut-on s'imaginer rien de plus charitable & de plus doux? Et neanmoins la corruption de l'homme eſt telle, qu'il trouve encore de la dureté dans cette loi, & c'eſt une des principales raiſons qui a fait revolter contre l'Egliſe une grande partie de l'Europe.

Que le cœur de l'homme eſt injuſte & deraiſonnable, pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire à l'egard d'un homme ce qu'il ſeroit juſte en quelque ſorte qu'il fît à l'egard de tous les hommes? Car eſt-il juſte que nous les trompions?

Il y a differens degrés dans cette averſion pour la verité, mais on peut dire qu'elle eſt dans tous en quelque degré, parce qu'elle eſt inſeparable de l'amour propre. C'eſt cette mauvaiſe delicateſſe qui oblige ceux qui ſont dans la neceſſité de reprendre les autres de choiſir tant de detours & de temperamens pour eviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos defauts, qu'ils faſſent ſemblant de les excuſer, qu'ils y meſlent des louanges & des temoignages d'affection & d'eſtime. Avec tout cela, cette medecine ne laiſſe pas d'être amere à l'amour propre. Il en prend le moins qu'il peut & toujours avec degoût & ſouvent même avec un ſecret depit contre ceux qui la lui preſentent.

Il arrive de là que, ſi on a quelque interêt d'être aimé de nous, on s'eloigne de nous rendre un office qu'on ſait nous être deſagreable, on nous traite comme nous voulons être traîtés, nous haiſſons la verité, on nous la cache, nous voulons être flattés, on nous flatte, nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'eſt ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous eleve dans le monde nous eloigne davantage de la verité, parce qu'on apprehende plus de bleſſer ceux dont l'affection eſt plus utile & l'averſion plus dangereuſe. Un prince ſera la fable de toute l'Eu-

rope, & lui ſeul n'en ſaura rien. Je ne m'en etonne pas, dire la verité eſt utile à celui à qui on l'a dit, mais deſavantageux à ceux qui la diſent, parce qu'ils ſe ſont haïr. Or ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs interêts que celuy du prince qu'ils ſervent, & ainſi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en ſe nuiſant à eux-mêmes.

Ce malheur eſt ſans doute plus grand & plus ordinaire dans les plus grandes fortunes, mais les moindres n'en ſont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque interêt à ſe faire aimer des hommes. Ainſi la vie humaine n'eſt qu'une illuſion perpetuelle, on ne fait que s'entre-tromper & s'entre-flatter. Perſonne ne parle de nous en nôtre preſence comme il en parle en nôtre abſence. L'union qui eſt entre les hommes n'eſt fondée que ſur cette mutuelle tromperie, & peu d'amitiés ſubſiſteroient, ſi chacun ſavoit ce que ſon ami dit de lui lorſqu'il n'y eſt pas, quoiqu'il en parle alors ſincerement & ſans paſſion.

L'homme n'eſt donc que deguiſement, que menſonge & hypocriſie & en ſoi-même & à l'egard des autres. Il ne veut pas qu'on luy diſe la verité, il evite de la dire aux autres, & toutes ces diſpoſitions, ſi eloignées de la juſtice & de la raiſon, ont une racine naturelle dans ſon cœur.

FELICITÉ DE L'HOMME AVEC DIEU

OU

QU'IL Y A UN REPARATEUR

PAR L'ESCRITURE



PRÉFACE

DE LA SECONDE PARTIE.



ARLER de ceus qui ont traité de ceſte matiere.

J'admire avec quelle hardieſſe ces perſonnes entreprennent de parler de Dieu, en adreſſant leurs diſcours aux impies. Leur premier chapitre eſt de prouver la Divinité par les ouvrages de la nature. Je ne m'eſtonnerois pas de leur entrepriſe s'ils adreſſoient leurs diſcours aux fidelles, car il eſt certain [que ceus] qui ont la foy vive dedans le cœur voient incontinent que tout ce qui eſt n'eſt autre choſe que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. Mais pour ceux en qui ceſte lumiere c'eſt eſteinte, & dans leſquels on a deſſein de la faire revivre ces perſonnes deſtituées de foy &, de grace, qui recherchant de toute leur lumiere

tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à ceſte cognoiſſance, ne trouvent qu'obſcurité & tenebres, dire à ceux là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choſes qui les environnent, & qu'ils y verront Dieu à deſcouvert & leur donner pour toute preuve de ce grant & important ſubjet le cours de la lune & des planettes, & pretendre avoir achevé ſa preuve avec un tel diſcours, c'eſt leur donner ſujet de croire que les preuves de noſtre Religion ſont bien foibles, & je vois par raiſon & par experience que rien n'eſt plus propre à leur en faire naiſtre le meſpris.

Ce n'eſt pas de cette ſorte que l'Eſcriture, qui cognoiſt mieux les choſes qui ſont de Dieu, en parle. Elle dit au contraire que Dieu eſt un Dieu caché, & que, depuis la corruption de la nature, il les a laiſſés dans un aveuglement dont ils ne peuvent ſortir que par J. C., hors duquel toute communication avec Dieu eſt oſtée : *Nemo novit Patrem, niſi Filius, & cui Filius voluerit revelare.*

C'eſt ce que l'Eſcripture nous marque, quand elle dit en tant d'endroits que ceus qui cherchent Dieu le trouvent. Ce n'eſt point de ceſte lumiere qu'on parle, *comme le jour en plain midi.* On ne dit point que ceus qui cherchent le jour en plain midi ou de l'eau dans la mer en trouveront, & ainſi il faut bien que l'evidence de Dieu ne ſoit pas

telle dans la nature. Auſſy elle nous dit alieurs : *Vere tu es Deus abſconditus.*

¶ Les preuves de Dieu methaphiſiques ſont ſi eſloignées du raiſonnement des hommes & ſi impliquées, qu'elles frapent peu, & quand cela ſerviroit à quelques-uns, cela ne ſerviroit que pendant l'inſtant qu'ils voyent ceſte demonſtration, mais une heure apres ils craignent de s'eſtre trompés.

Quod curioſitàte cognoverit, ſuperbia amiſerunt.

C'eſt ce que produit la connoiſſance de Dieu qui ſe tire ſans J. C, qui eſt de communiquer ſans mediateur avec le Dieu qu'on a connu ſans mediateur.

Au lieu que ceux qui ont connu Dieu par mediateur connoiſſent leur miſere.

¶ J. C. eſt l'objet de tòut & le centre où tout tend. Qui le connoiſt connoiſt la raiſon de toutes choſes.

Ceux qui s'egarent ne s'egarent que manque de voir une de ces deux choſes. On peut donc bien connoiſtre Dieu ſans ſa miſere & ſa miſere ſans Dieu; mais on ne peut connoiſtre J. C. ſans connoiſtre tout enſemble & Dieu & ſa miſere.

Et c'eſt pourquoy je n'entreprendray pas icy de prouver par des raiſons naturelles ou l'exiſtence de Dieu ou la Trinité ou l'immortalité de l'ame, ny aucune des choſes de cette

nature, non ſeulement parce que je ne me ſentirois pas aſſez fort pour trouver dans la nature de quoy convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connoiſſance ſans J. C. eſt inutile & ſterile. Quand un homme ſeroit perſuadé que les proportions des nombres ſont des veritez immaterielles, eternelles & dependantes d'une premiere verité en qui elles ſubſiſtent & qu'on appelle Dieu, je ne le trouveray pas beaucoup avancé pour ſon ſalut.

Le Dieu des Chreſtiens ne conſiſte pas en un Dieu ſimplement autheur des veritez geometriques & de l'ordre des elemens, c'eſt la part des Payens & des Epicuriens. Il ne conſiſte pas ſeulement en un Dieu qui exerce ſa providence ſur la vie & ſur les biens des hommes, pour donner une heureuſe ſuite d'années à ceux qui l'adorent, c'eſt la portion des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, le Dieu de Jacob, le Dieu des Chreſtiens, eſt un Dieu d'amour & de conſolation, c'eſt un Dieu qui remplit l'ame & le cœur de ceux qu'il poſſede, c'eſt un Dieu qui leur fait ſentir interieurement leur miſere & ſa miſericorde infinie, qui s'unit au fonds de leur ame, qui la remplit d'humilité, de joye, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de luy meſme.

¶ Tous ceux qui cherchent Dieu hors de J. C., & qui s'arreſtent dans la nature, ou ils

ne trouvent aucune lumiere qui les ſatisfaſſe ou ils arrivent à ſe former un moyen de connoiſtre Dieu & de le ſervir ſans mediateur, & par là ils tombent ou dans l'atheiſme ou dans le deiſme, qui ſont deux choſes que la Religion chreſtienne abhore preſqu'egalement.

¶ Le Dieu des Chreſtiens eſt un Dieu qui fait ſentir à l'ame qu'il eſt ſon unique bien, que tout ſon repos eſt en luy, qu'elle n'aura de joye qu'à l'aymer, & qui lui fait en meſme temps abhorrer les obſtacles qui la retiennent & l'empeſchent d'aymer Dieu de toutes ſes forces. L'amour propre & la concupiſcence qui l'arreſtent luy ſont inſupportables. Ce Dieu luy fait ſentir qu'elle a ce fonds d'amour propre qui la perd & que luy ſeul la peut guerir.

¶ La connoiſſance de Dieu ſans celle de ſa miſere fait l'orgueil. La connoiſſance de ſa miſere ſans celle de Dieu fait le deſeſpoir. La connoiſſance de J. C. fait le milieu, parce que nous y trouvons & Dieu & notre miſere.



1930



NECESSITÉ DE RECHERCHER LA VERITÉ.



ECONDE *partie. Que l'homme ſans la foy ne peut connoiſtre le vray bien ny la juſtice.*

Tous les hommes recherchent d'eſtre heureux. Cela eſt ſans exception, quelque differens moyens qu'ils y employent, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre & que les autres n'y vont pas, eſt ce meſme deſir qui eſt dans tous les deux, accompagné de differentes veües. La volonté ne fait jamais la moindre demarche que vers cet objeƈt. C'eſt le motif de toutes les aƈtions de tous les hommes, juſqu'à ceux qui vont ſe pendre.

Et cependant depuis un ſi grand nombre d'années jamais perſonne, ſans la foy, n'eſt arrivé à ce point où tous viſent continuelle-

ment. Tous ſe plaignent, princes, ſujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, foibles, ſavans, ignorans, ſains, malades, de tous pays, de tous les temps, de tous aages & de toutes conditions.

Une eſpreuve ſi longue, ſi continuelle & ſi uniforme, devroit bien nous convaincre de noſtre impuiſſance d'arriver au bien par nos efforts, mais l'exemple nous inſtruit peu. Il n'eſt jamais ſi parfaitement ſemblable, qu'il n'y ayt quelque delicate difference, & c'eſt de là que nous attendons que notre attente ne ſera pas deçeue en cette occaſion comme en l'autre; & ainſy, le preſent ne nous ſatisfaiſant jamais, l'experience nous pipe, & de malheur en malheur nous mene juſqu'à la mort, qui en eſt un comble eternel.

Qu'eſt-ce donc que nous crie cette avidité & cette impuiſſance, ſinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un veritable bonheur, dont il ne luy reſte maintenant que la marque & la trace toute vuide, & qu'il eſſaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choſes abſentes le ſecours qu'il n'obtient pas des preſentes, mais qui en ſont toutes incapables, parce que le goufre infini ne peut eſtre remply que par un objeçt infini & immuable, c'eſt à dire que par Dieu meſme.

Luy ſeul eſt ſon veritable bien, & depuis

qu'il l'a quitté, c'eſt une choſe eſtrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ayt eſté capable de luy en tenir la place, aſtres, ciel, terre, elementz, plantes, choux, poirreaux, animaux, inſectes, veaux, ſerpents, fiebvre, peſte, guerre, famine, vices, adultere, inceſte. Et depuis qu'il a perdu le vray bien, tout egalement peut luy paroiſtre tel, juſqu'à ſa deſtruction propre, quoyque ſi contraire à Dieu, à la raiſon & à la nature tout enſemble.

Les uns le cherchent dans l'authorité, les autres dans les curioſités & dans les ſciences, les autres dans les voluptez. D'autres, qui en ont en effect plus approché, ont conſideré qu'il eſt neceſſaire que le bien univerſel, que tous les hommes deſirent, ne ſoit dans aucune des choſes particulieres qui ne peuvent eſtre poſſedées que par un ſeul, & qui eſtant partagées affligent plus leur poſſeſſeur par le manque de la partie qu'ilz n'ont pas, qu'elles ne le contentent par la jouiſſance de celle qu'il luy appartient. Ils ont compris que le vray bien devoit eſtre tel, que tous puſſent le poſſeder à la fois, ſans diminution & ſans envie, & que perſonne ne le put perdre contre ſon gré. Et leur raiſon eſt que ce deſir eſtant naturel à l'homme, puiſqu'il eſt neceſſairement dans tous, & qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent...

¶ *Infiny, rien.* — Noſtre ame eſt jectée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimenſion. Elle raiſonne là deſſus, & appelle cela nature, neceſſité & ne peut croire autre choſe.

L'unité jointe à l'infiny ne l'augmente de rien, non plus que un pied à une meſure infinie. Le finy s'aneantyt en preſence de l'infiny & devient un pur neant. Ainſy noſtre eſprit devant Dieu, ainſy noſtre juſtice devant la juſtice divine. Il n'y a pas ſi grande diſproportion entre noſtre juſtice & celle de Dieu qu'entre l'unité & l'infiny.

Il faut que la juſtice de Dieu ſoit enorme comme ſa miſericorde. Or, la juſtice envers les reprouvés eſt moins enorme & doit moins choquer que la miſericorde envers les eſleus.

Nous connoiſſons qu'il y a un infiny & ignorons ſa nature. Comme nous ſçavons qu'il eſt faux que les nombres ſoyent finys, donc il eſt vray qu'il y a un infiny en nombre, mais nous ne ſavons ce qu'il eſt. Il eſt faux qu'il ſoit pair, il eſt faux qu'il ſoit inpair, car, en adjouſtant l'unité, il ne change point de nature; cependant c'eſt un nombre & tout nombre eſt pair ou inpair, il eſt vray que cela s'entend de tout nombre finy.

Ainſy on peut bien connoiſtre qu'il y a un Dieu ſans ſçavoir ce qu'il eſt.

Nous connoiſſons donc l'exiſtence & la

nature du finy, parce que nous ſommes finys & eſtendus comme luy.

Nous connoiſſons l'exiſtence de l'infiny & ignorons ſa nature, parce qu'il a eſtendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connoiſſons ni l'exiſtence ni la nature de Dieu, parce que il n'a ny eſtendue, ni bornes.

Mais par la foy nous connoiſſons ſon exiſtence, par la gloire nous connoiſtrons ſa nature. Or, j'ay dejà monſtré qu'on peut bien connoiſtre l'exiſtence d'une choſe ſans connoiſtre ſa nature.

Parlons maintenant ſelon les lumieres naturelles.

S'il y a un Dieu, il eſt infiniment incomprehenſible, puiſque n'ayant ny parties ni bornes, il n'a nul rapport avec nous. Nous ſommes donc incapables de connoiſtre ni ce qu'il eſt ni s'il eſt, cela eſtant, qui oſera entreprendre de reſoudre cette queſtion? Ce n'eſt pas nous, qui n'avons aucun rapport à luy.

Qui blaſmera donc les Chreſtiens de ne pouvoir rendre raiſon de leur creance, eux qui profeſſent une religion dont ils ne peuvent rendre raiſon, ils declarent, en l'expoſant au monde, que c'eſt une ſottiſe, *ſtultitiam*, & puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas. S'ils la prouvoyent, ils ne tiendroyent pas parolle : c'eſt en manquant de

preuves qu'ils ne manquent pas de ſens. — Ouy, mais encore que cela excuſe ceux qui l'offrent telle, & que cela les oſte de blaſme de la produire ſans raiſon, cela n'excuſe pas ceux qui la reçoivent. — Examinons donc ce point & diſons : « Dieu eſt, ou il n'eſt pas. » Mais de quel coſté pencherons nous? La raiſon n'y peut rien determiner. Il y a un cahos infiny qui nous ſepare. Il ſe joue un jeu à l'extremité de cette diſtance infinie, où il arrivera croix ou pile, que gagnerez-vous? Par raiſon vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, par raiſon, vous ne pouvez defendre nul des deux.

Ne blaſmez donc pas de fauſſeté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en ſavez rien. — Non, mais je les blaſmeray d'avoir fait, non ce choix, mais un choix, car encore que celuy qui prend croix & l'autre ſoyent en pareille faute, ils ſont tous deux en faute : le juſte eſt de ne point parier. —

Ouy, mais il faut parier. Cela n'eſt pas volontaire, vous eſtes anbarqué. Lequel prendrez vous donc? Voyons. Puiſqu'il faut choiſir, voyons ce qui vous intereſſe le moins. Vous avez deux choſes à perdre, le vray & le bien, & 2 choſes à engager, voſtre raiſon & voſtre volonté, voſtre connoiſſance & voſtre beatitude, & voſtre nature a deux choſes à fuir, l'erreur & la miſere. Voſtre raiſon n'eſt pas plus bleſſée en choiſiſſant l'un que l'autre,

puiſqu'il faut neceſſairement choiſir. Voilà un point vuidé, mais voſtre beatitude? Peſons le gain & la perte, en prenant croix que Dieu eſt. Eſtimons ces 2 cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout, ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il eſt, ſans heſiter. — Cela eſt admirable. Ouy, il faut gager, mais je gage peut-eſtre trop. — Voyons. Puiſqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, ſi vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager, mais s'il y en avoit 3 à gagner, il faudroit jouer (puiſque vous eſtes dans la neceſſité de jouer), & vous ſeriez inprudent, lorſque vous eſtes forcé à jouer, de ne pas hazarder voſtre vie pour en gagner 3 à un jeu où il y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a une eternité de vie & de bonheur. Et cela eſtant, quand il y auroit une infinité de hazards dont un ſeul ſeroit pour vous, vous auriez encore raiſon de gager un pour avoir deux, & vous agiriez de mauvais ſens eſtant obligé à jouer de refuſer de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hazards il y en a un pour vous, s'il y avoit une infinité de vie infiniment heureuſe à gagner. Mais il y a icy une infinité de vie infiniment heureuſe à gagner, un hazard de gain contre un nombre finy de hazards de perte, & ce que vous jouez eſt finy; cela eſt tout party. Partout où eſt

l'infiny & où il n'y a pas infinité de hazards de perte contre celuy de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainſy quand on eſt forcé à jouer, il faut renoncer à la raiſon, pour garder la vie pluſtoſt que de la hazarder pour le gain infiny, auſſy preſt à arriver que la perte du neant.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on hazarde, & que l'infinie diſtance qui eſt entre la *certitude* de ce qu'on s'expoſe & l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, egale le bien finy qu'on expoſe certainement à l'infiny qui eſt incertain. Cela n'eſt pas, auſſy tout joueur hazarde avec certitude pour gagner avec incertitude, & neantmoins il hazarde certainement le finy pour gagner incertainement le finy ſans pecher contre la raiſon. Il n'y a pas infinité de diſtance entre cette certitude de ce qu'on s'expoſe & l'incertitude du gain, cela eſt faux. Il y a à la verité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eſt proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, ſelon la proportion des hazards de gain & de perte, & de là vient que s'il y a autant de hazards d'un coſté que d'autre, le parti eſt à jouer egal contre egal. Et alors la certitude de ce qu'on s'expoſe eſt egale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en

ſoit infiniment diſtante. Et ainſy noſtre propoſition eſt dans une force infinie, quand il y a le finy à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infiny à gagner. Cela eſt demonſtratif & ſi les hommes ſont capables de quelque verité, celle là l'eſt.

Je le confeſſe, je l'avoue. Mais encore n'y a-il point moyen de voir le deſſous du jeu? — Ouy, l'Eſcriture, & le reſte, &c.

— Ouy, mais j'ay les mains liées & la bouche muette, on me force à parier, & je ne ſuis pas en liberté, on ne me relaſche pas & je ſuis fait d'une telle ſorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je face?

Il eſt vray. Mais aprenez au moins voſtre impuiſſance à croire, puiſque la raiſon vous y porte & que neantmoins vous ne le pouvez. Travailez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos paſſions. Vous voulez aller à la foy, & vous n'en ſavez pas le chemin, vous voulez vous gairir de l'infidelité, & vous en demandez le remede. Aprenez de ceux qui ont eſté liés comme vous, & qui parient maintenant tout leur bien, ce ſont gens qui ſavent ce chemin que vous voudriez ſuivre, & gairis d'un mal dont vous voulez gairir. Suivez la maniere par où ils ont commencé, c'eſt en faiſant tout comme s'ils croyoient, en prenant de l'eau beniſte, en

faiſant dire des meſſes, &c. Naturellement meſme cela vous fera croire & vous abeſtira. — Mais c'eſt ce que je crains. — Et pourquoy? qu'avez-vous à perdre?

Mais pour vous monſtrer que cela y mène, c'eſt que cela diminuera les paſſions, qui ſont vos grans obſtacles, &c. —

O, ce diſcours me tranſporte, me ravit, &c. — Si ce diſcours vous plaiſt & vous ſemble fort, ſçachez qu'il eſt fait par un homme qui s'eſt mis à genoux auparavant & aprez pour prier cet eſtre infiny & ſans parties, auquel il ſoumet tout le ſien, de ſe ſoumettre auſſi le voſtre pour voſtre propre bien & pour ſa gloire, & qu'ainſy la force s'accorde avec cette baſſeſſe.

Fin de ce diſcours. — Or, quel mal vous arrivera-il en prenant ce party? Vous ſerez fidelle, honneſte, humble, reconnoiſſant, bienfaiſant, amy, ſincere, veritable. A la verité vous ne ſerez pas dans les plaiſirs empeſtez, dans la gloire, dans les delices, mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, & que à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain & tant de neant de ce que vous hazardez, que vous connoiſtrez à la fin que vous avez parié pour une choſe certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

¶ *Objection.* — Ceux qui eſperent leur ſalut ſont heureux en cela, mais ils ont pour contre poids la crainte de l'enfer.

Reſponſe. — Qui a plus de ſujet de craindre l'enfer, ou celuy qui eſt dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation s'il y en a; ou celuy qui eſt dans une certaine perſuaſion qu'il y a un enfer, & dans l'eſperance d'eſtre ſauvé s'il eſt?

¶ « J'aurois bien toſt quitté les plaiſirs, diſent-ils, ſi j'avois la foy. » Et moy, je vous dis : « Vous auriez bien toſt la foy, ſi vous aviez quitté les plaiſirs. Or, c'eſt à vous à commencer. Si je pouvois je vous donnerois la foy, je ne puis le faire ni partant eſprouver la verité de ce que vous dittes. Mais vous pouvez bien quitter les plaiſirs, & eſprouver ſi ce que je dis eſt vray. »

¶ *Partys.* — Il faut vivre autrement dans le monde ſelon ces diverſes ſuppoſitions :

1. Si on pouvoit y eſtre toujours. 2. S'il eſt ſeur qu'on n'y ſera pas longtemps, & incertain ſi on y ſera une heure. Cette derniere ſuppoſition eſt la noſtre.

¶ *Ecoulement.* — C'eſt une choſe horrible de ſentir s'ecouler tout ce qu'on poſſede.

¶ Par les partys, vous devez vous mettre en peine de rechercher la verité, car ſi vous mourez ſans adorer le vray principe, vous eſtes perdu. « Mais, dittes-vous, s'il avoit

voulu que je l'adoraſſe. il m'auroit laiſſé des ſignes de ſa volonté. » Auſſy a-il fait, mais vous les negligez. Cherchez les donc, cela le vaut bien.

¶ *Cachot.* — Je trouve bon qu'on n'approfondiſſe pas l'opinion de Copernic, mais cecy :

Il importe à toute la vie de ſçavoir ſi l'ame eſt mortelle ou immortelle.

¶ *Faſcinatio nugacitatis.* — Afin que la paſſion ne nuiſe point, faiſons comme s'il n'y avoit que 8 jours de vie.

Si on doit donner huit jours, on doit donner toute la vie.

¶ Que me promettez-vous enfin, ſinon dix ans d'amour propre à bien eſſayer de plaire ſans y reuſſir, outre les peines certaines ! Car dix ans, c'eſt le parti.

¶ Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaiſnes, & tous condamnez à la mort, dont les uns eſtans chaque jour egorgez à la veue des autres, ceux qui reſtent voyent leur propre condition dans celle de leurs ſemblables, & ſe regardant les uns les autres avec douleur & sans eſperance, attendent à leur tour. C'eſt l'image de la condition des hommes.

¶ Il faut ſe connoiſtre ſoy meſme, quand cela ne ſerviroit pas à trouver le vray, cela au moins ſert à regler ſa vie, & il n'y a rien de plus juſte.

¶ Il n'y a que trois ſortes de perſonnes, les unes qui ſervent Dieu l'ayant trouvé, les autres qui s'employent à le chercher, ne l'ayant pas trouvé, les autres qui vivent ſans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers ſont raiſonnables & heureux, les derniers ſont fous & malheureux, ceux du milieu ſont malheureux & raiſonnables.

¶ Il eſt ſans doute qu'il n'y a point de bien ſans la cognoiſſance de Dieu, qu'à meſure qu'on en approche on eſt heureux & que le dernier bonheur eſt de le cognoiſtre avec certitude, qu'à meſure qu'on s'en eſloigne on eſt malheureux & que le dernier malheur ſeroit la certitude du contraire.

¶ Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas ſonger à ce qu'il ne veut pas ſonger. « Ne penſez pas aux paſſages du Meſſie, » diſoit le Juif à ſon fils. Ainſi ſont les noſtres ſouvent. Ainſi ſe conſervent les fauſſes religions, & la vraye meſme à l'eſgard de beaucoup de gens.

Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empeſcher ainſi de ſonger, & qui ſongent d'autant plus qu'on l'aura deffendu. Ceux-là ſe deſont des fauſſes religions & de la vraye meſme, s'ils ne trouvent des diſcours ſolides.

¶ S'il ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la Religion, car elle n'eſt pas certaine. Mais com-

bien de choſes fait-on pour l'incertain, les voyages ſur mer, les batailes! Je dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout, car rien n'eſt certain, & qu'il y a plus de certitude à la Religion, que non pas que nous voyons le jour de demain. Car il n'eſt pas certain que nous voyons demain, mais il eſt certainement poſſible que nous ne le voyons pas. On n'en peut pas dire autant de la Religion. Il n'eſt pas certain qu'elle ſoit, mais qui oſera dire qu'il eſt certainement poſſible qu'elle ne ſoit pas? Or quand on travaille pour demain & pour l'incertain, on agit avec raiſon.

Car on doit travailler pour l'incertain, par la regle des partis qui eſt demonſtrée.

¶ Nous connoiſſons la verité non ſeullement par la raiſon, mais encore par le cœur, c'eſt de cette derniere ſorte que nous connoiſſons les premiers principes, & c'eſt en vain que le raiſonnement, qui n'y a point de part, eſſaie de les combatre. Les pirrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous ſçavons que nous ne reſvons point, quelque impuiſſance où nous ſoions de le prouver par raiſon; cette impuiſſance ne conclut autre choſe que la foibleſſe de noſtre raiſon, mais non pas l'incertitude de toutes nos cognoiſſances, comme ils le pretendent. Car la cognoiſſance des premiers principes, comme qu'il y a *eſpace, tenps, mouvement, nombres,*

ſont auſſy fermes qu'aucune de celles que nos raiſonnemens nous donnent. Et c'eſt ſur ces cognoiſſances du cœur & de l'inſtinct qu'il faut que la raiſon s'appuie, & qu'elle y fonde tout ſon diſcours. Le cœur ſent qu'il y a trois dimenſions dans l'eſpace & que les nombres ſont infinis, & la raiſon deſmonſtre enſuite qu'il n'i a point deus nombres carrés dont l'un ſoit double de l'autre. Les principes ſe ſentent, les propoſitions ſe concluent & le tout avec certitude, quoique par differentes voies. Et il eſt auſſy inutile & auſſy ridicule que la raiſon demande au cœur des preuves de ſes premiers principes pour vouloir y conſentir, qu'il ſeroit ridicule que le cœur demandat à la raiſon un ſentiment de toutes les propoſitions qu'elle deſmonſtre pour vouloir les recevoir.

Ceſte impuiſſance ne doit donc ſervir qu'à humilier la raiſon, qui voudroit juger de tout, mais non pas à combatre noſtre certitude, comme s'il n'i avoit que la raiſon capable de nous inſtruire. Pleuſt à Dieu que nous n'en euſſions au contraire jamais beſoin, & que nous cogneuſſions toutes choſes par inſtinct & par ſentiment ! Mais la nature nous a refuſé ce bien, elle ne nous a au contraire donné que trés peu de cognoiſſance de cette ſorte, toutes les autres ne peuvent eſtre acquiſes que par raiſonnement.

Et c'est pourquoy ceus à qui Dieu a donné la Religion par sentiment du cœur sont bien heureux & bien legitimement persuadés. Mais [à] ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur donne par sentiment de cœur, sans quoy la foy n'est qu'humaine & inutile pour le salut.

¶ Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiment de cœur sont bien heureux & bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur donner que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui meme dans le cœur, sans quoi la foi est inutile pour le salut.

¶ Est-ce donc que l'ame est encore un sujecť trop noble pour ses foibles lumieres. Abaissons la donc à la matiere, voyons si elle sçait de quoy est fait le propre corps qu'elle anime & les autres qu'elle contemple & qu'elle remue à son gré. Qu'en ont-ils connu ces grands dogmatistes qui n'ignorent rien ?

Harum sententiarum.

Cela suffiroit sans doute si la raison estoit raisonnable. Elle l'est bien assez pour avouer qu'elle n'a pu encore trouver rien de ferme, mais elle ne desespere pas encore d'y arriver, au contraire, elle est aussy ardente que jamais dans cette recherche & s'assure d'avoir en soy

les forces neceſſaires pour cette conqueſte.

Il faut donc l'achever, & apres avoir examiné ſes puiſſances dans leurs effets, reconnoiſſons-les en elles meſmes, voyons ſi elle a quelques forces & quelques priſes capables de ſaiſir la verité.

¶ L'Eccleſiaſte montre que l'homme ſans Dieu eſt dans l'ignorance de tout & dans un malheur inevitable. Car c'eſt eſtre malheureux que de vouloir & ne pouvoir. Or il veut eſtre heureux & aſſuré de quelque verité, & cependant il ne peut ni ſavoir, ni ne deſirer point de ſavoir. Il ne peut meſme douter.

¶ Voilà ce que je voy & ce qui me trouble; je regarde de toutes parts & je ne voy partout qu'obſcurité, la nature ne m'offre rien qui ne ſoit matiere de doute & d'inquietude. Si je n'y voyois rien qui marquaſt une Divinité, je me determinerois à la negative, ſi je voyois partout les marques d'un Createur, je repoſerois en paix dans la foy; mais voyant trop pour nier & trop peu pour m'aſſeurer, je ſuis en un eſtat à plaindre, & où j'ay ſouhaitté cent fois que ſi un Dieu la ſouſtient elle le marquat ſans equivoque, & que ſi les marques qu'elle en donne ſont trompeuſes, elle les ſupprimat tout à fait, qu'elle dit tout ou rien afin que je viſſe quel party je dois ſuivre. Au lieu qu'en l'eſtat où je ſuis, ignorant ce que je ſuis & ce que je dois faire, je ne

connois ny ma condition ny mon devoir, mon cœur tend tout entier à connoiſtre où eſt le vray bien pour le ſuivre, rien ne me feroit trop cher pour l'eternité.





DES PHILOSOPHES.



ES principales forces des pyrroniens, je laiſſe les moindres, ſont que nous n'avons aucune certitude de la verité de ces principes hors la foy & la revelation, ſinon en [ce] que nous les ſentons naturellement en nous. Or ce ſentiment naturel n'eſt pas une preuve convaincante de leur verité, puiſque n'y ayant point de certitude hors la foy ſi l'homme eſt creé par un Dieu bon, par un demon mechant ou à l'avanture, il eſt en doute ſi ces principes nous ſont donnés ou veritables, ou faux, ou incertains ſelon noſtre origine.

De plus que perſonne n'a d'aſſurance hors de la foy s'il veille ou s'il dort, veu que durant le ſommeil on croit veiller auſſy fer-

mement que nous faiſons, on croit voir les eſpaces, les figures, les mouvemens, on ſent couler le temps, on le meſure, & enfin on agit de meſme qu'eveillé. De ſorte que la moitié de la vie ſe paſſant en ſommeil, par noſtre propre aveu où quoyqu'il nous en paroiſſe nous n'avons aucune idée du vray, tous nos ſentimens eſtant alors des illuſions, qui ſçait ſi cette autre moitié de la vie où nous penſons veiller n'eſt pas un autre ſommeil un peu different du premier dont nous nous eveillons quand nous penſons dormir?

Et qui doute que ſi on revoit en compagnie & que par hazard les ſonges s'accordaſſent, ce qui eſt aſſez ordinaire, & qu'on veillaſt en ſolitude, on ne cruſt les choſes renverſées? Enfin comme on reſve ſouvent qu'on reſve, entaſſant un ſonge ſur l'autre, il ſe peut auſſy bien faire que cette vie n'eſt elle meſme qu'un ſonge, ſur lequel les autres ſont entés, dont nous nous eveillons à la mort, pendant laquelle nous avons auſſy peu les principes du vray & du bien que pendant le ſomeil naturel, ces differentes penſées qui nous y agitent n'eſtant peut-eſtre que des illuſions pareilles à l'eſcoulement du temps, & aux vaines fanteſies de nos ſonges...

Voilà les principales forces de part & d'autre, je laiſſe les moindres, comme les diſcours que font les pirroniens contre les

impreſſions de la couſtume, de l'education, des mœurs, du pays, & les autres choſes ſemblables qui quoyqu'elles entraiſnent la plus grande partie des hommes comuns, qui ne dogmatiſent que ſur ces vains fondemens, ſont renverſes par le moindre ſouffle des pyrroniens. On n'a qu'à voir leurs livres, ſi l'on n'en eſt pas aſſez perſuadé on le deviendra bien viſte, & peut-eſtre trop.

Je m'arreſte à l'unique fort des dogmatiſtes, qui eſt qu'en parlant de bonne foy & ſincerement, on ne peut douter des principes naturels.

Contre quoy les pyrroniens oppoſent en un mot l'incertitude de noſtre origine, qui enferme celle de noſtre nature. A quoy les dogmatiſtes ſont encore à reſpondre depuis que le monde dure.

Voilà la guerre ouverte entre les hommes, où il faut que chacun prenne party & ſe range neceſſairement ou au dogmatiſme ou au pyrroniſme, car la neutralité qui eſt le party des ſages eſt le plus ancien dogme de la cabale pyrronienne. Qui penſera demeurer neutre ſera pyrronien par excellence. Cette neutralité eſt l'eſſence de la cabale, qui n'eſt pas contre eux eſt excellemment pour eux, ils ne ſont pas pour eux meſmes, ils ſont neutres, indifferens, ſuſpendus à tout ſans s'excepter.

Que fera donc l'homme en cet eſtat, doutèra-il de tout, doutera-il s'il veille, ſi on le pince, ſi on le bruſle, doutera-il s'il doute, doutera-il s'il eſt. On n'en peut venir là, & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrronien effectif parfait, la nature ſoutient la raiſon impuiſſante & l'empeſche d'extravaguer juſqu'à ce point.

Dira-il donc au contraire qu'il poſſede certainement la verité, luy qui ſi peu qu'on le pouſſe ne peut en monſtrer aucun tiltre & eſt forcé de laſcher priſe?

Quelle chimere eſt-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monſtre, quel cahos, quel ſuject de contradiction, quel prodige, juge de toutes choſes, imbecille, ver de terre, depoſitaire du vray, cloaque d'incertitude & d'erreur, gloire & rebut de l'Univers.

Qui demeſlera cet embrouillement? Certainement cela paſſe le dogmatiſme & pyrroniſme & toute la philoſophie humaine. L'homme paſſe l'homme. Qu'on accorde donc aux pyrroniens ce qu'ils ont tant crié, que la verité n'eſt pas de noſtre portée ny de noſtre gibbier, qu'elle ne demeure pas en terre, qu'elle eſt domeſtique du ciel, qu'elle loge dans le ſein de Dieu, & que l'on ne la peut connoiſtre qu'à meſure qu'il lui plaiſt de la reveler. Aprenons donc de la verité increée & incarnée noſtre veritable nature.

La nature confond les pyrroniens & la raiſon confond les dogmatiques. Que deviendrez-vous donc, ô hommes qui cherchez quelle eſt voſtre veritable condition par voſtre raiſon naturelle, vous ne pouvez fuir une de ces ſectes ny ſubſiſter dans aucune.

Connoiſſez donc, ſuperbe, quel paradoxe vous eſtes à vous meſme. Humiliez-vous, raiſon inpuiſſante, taiſez vous, nature imbecille, aprenez que l'homme paſſe infiniment l'homme, & entendez de voſtre maiſtre voſtre condition veritable que vous ignorez. Eſcoutez Dieu.

Car enfin, ſi l'homme n'avoit jamais eſté corrompu, il jouiroit dans ſon innocence & de la verité & de la felicité avec aſſurance, & ſi l'homme n'avoit jamais eſté que corrompu, il n'auroit aucune idée ny de la verité ni de la beatitude. Mais malheureux que nous ſommes & plus que s'il n'y avoit point de grandeur dans noſtre condition, nous avons une idée du bonheur & ne pouvons y arriver, nous ſentons une image de la verité & ne poſſedons que le menſonge, incapables d'ignorer abſolument & de ſçavoir certainement, tant il eſt manifeſte que nous avons eſté dans un degré de perfection dont nous ſommes malheureuſement decheus!

Choſe eſtonnante cependant, que le miſtere le plus eloigné de noſtre connoiſſance, qui

eſt celuy de la tranſmiſſion du peché, ſoit une choſe ſans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoiſſance de nous meſmes. Car il eſt ſans doute qu'il n'y a rien qui choque plus noſtre raiſon que de dire que le peché du premier homme ayt rendu coupables ceux qui eſtants ſi éloignés de cette ſource ſemblent incapables d'y participer, cet ecoulement ne nous paroiſt pas ſeulement impoſſible, il nous ſemble meſme tres-injuſte, car qu il y a il de plus contraire aux regles de noſtre miſerable juſtice que de damner eternellement un enfant incapable de volonté, pour un peché où il paroiſt avoir ſi peu de part, qu'il eſt commis ſix mil ans avant qu'il fut en eſtre? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine, & cependant ſans ce miſtere le plus inconprehenſible de tous, nous ſommes inconprehenſibles à nous meſmes. Le nœud de noſtre condition prend ſes replis & ſes tours dans cet abiſme, de ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce miſtere, que ce miſtere n'eſt inconcevable à l'homme.

D'où il paroiſt que Dieu, voulant nous rendre la difficulté de noſtre eſtre inintelligible à nous meſmes, en a caché le nœud ſi haut, ou pour mieux dire ſi bas, que nous eſtions bien incapables d'y arriver, de ſorte que ce n'eſt pas par les ſuperbes agitations

de noſtre raiſon, mais par les ſimples ſoumiſſions de la raiſon que nous pouvons veritablement nous connoiſtre.

Ces fondements ſolidement eſtablis ſur l'authorité inviolable de la Religion nous ſont connoiſtre qu'il y a deux verités de foy egalement conſtantes, l'une, que l'homme dans l'eſtat de la Creation ou dans celuy de la grace eſt elevé au-deſſus de toute la nature, rendu comme ſemblable à Dieu & participant de ſa divinité, l'autre qu'en l'eſtat de corruption & de peché, il eſt decheu de cet eſtat & rendu ſemblable aux beſtes. Ces deux propoſitions ſont egalement fermes & certaines. L'Eſcriture nous le declare manifeſtement, lorſqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ eſſe cum filiis hominum. Effundam ſpiritum meum ſuper omnem carnem. Dii eſtis, &c.*, & qu'elle dit en d'autres, *Omnis caro fœnum. Homo aſſimilatus eſt jumentis inſipientibus & ſimilis factus eſt illis. Dixi in corde meo de filiis hominum...* (Eccles. 3.)

Par où il paroiſt clairement que l'homme par la grace eſt rendu comme ſemblable à Dieu & participant de ſa divinité, & que ſans la grace il eſt comme ſemblable aux beſtes brutes, &c.

¶ *Pirroniſme.* — J'eſcriray icy mes penſées ſans ordre, & non pas peut-eſtre dans une confuſion ſans deſſein, c'eſt le veritable ordre

& qui marquera toujours mon objet par le deſordre meſme.

Je ferois trop d'honneur à mon ſujet ſi je le traittois avec ordre, puiſque je veux monſtrer qu'il en eſt incapable.

¶ *Pirroniſme.* — Chaque choſe eſt icy vraye en partie, fauſſe en partie. La verité eſſentielle n'eſt pas ainſy, elle eſt toute pure & toute vraye, ce meſlange la deſhonore & l'aneantit, rien n'eſt purement vray, & ainſy rien n'eſt vray en l'entendant du pur vray. On dira qu'il eſt vray que l'homicide eſt mauvais, ouy, car nous connoiſſons bien le mal & le faux, mais que dira on qui ſoit bon? La chaſteté? Je dis que non, car le monde finiroit. Le mariage? Non, la continence vaut mieux. De ne point tuer? Non, car les deſordres ſeroyent horribles, & les meſchants tueroyent tous les bons. De tuer? Non, car cela deſtruit la nature. Nous n'avons ni vray ni bien qu'en partie & meſlé de mal & de faux.

¶ Si nous revions toutes les nuits la meſme choſe, elle nous affecteroit autant que les objects que nous voyons tous les jours. Et ſi un artiſan eſtoit ſeur de reſver toutes les nuits douze heures durant qu'il eſt Roy, je croy qu'il ſeroit preſque auſſy heureux qu'un Roy qui reveroit toutes les nuits douze heures durant qu'il ſeroit artiſan.

Si nous revions toutes les nuits que nous ſommes pourſuivis par des ennemys & agités par ces fantoſmes penibles, & qu'on paſſaſt tous les jours en diverſes occupations comme quand on fait voyage, on ſouffriroit preſque autant que ſi cela eſtoit veritable, & on apprehenderoit le dormir, comme on apprehende le reveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effect. Et en effect il fairoit à peu pres les meſmes maux que la realité.

Mais parce que les ſonges ſont tous differents & qu'un meſme ſe diverſifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cauſe de la continuité, qui n'eſt pourtant pas ſi continue & egale qu'elle ne change auſſy mais moins bruſquement, ſi ce n'eſt rarement, comme quand on voyage, & alors on dit, « il me ſemble que je reſve ; » car la vie eſt un ſonge un peu moins inconſtant.

¶ *Inſtinct, Raiſon.* — Nous avons une impuiſſance de prouver invincible à tout le dogmatiſme. Nous avons une idée de la verité invincible à tout le pirroniſme.

¶ Rien ne fortifie plus le pirrhoniſme que ce qu'il y en a qui ne ſont point pirrhoniens, ſi tous l'eſtoyent, ils auroient tort.

¶ Cette ſecte ſe fortifie par ſes ennemis plus que par ſes amis, car la foibleſſe de l'homme paroiſt bien davantage en ceux qui ne la

connoiſſent pas qu'en ceux qui la connoiſſent.

¶ *Contre le pirroniſme.* — Nous ſuppoſons que tous les conçoivent de meſme ſorte, mais nous le ſuppoſons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je voy bien qu'on applique ces mots dans les meſmes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voyent un corps changer de place, ils expriment tous deux la veue de ce meſme object par le meſme mot, en diſant l'un & l'autre qu'il s'eſt meu, & de cette conformité d'application, on tire une puiſſante conjecture d'une conformité d'idée. Mais cela n'eſt pas abſolument convaincquant de la derniere conviction, quoyqu'il y ayt bien à parier pour l'affirmative, puiſqu'on ſçait qu'on tire ſouvent les meſmes conſequences de ſuppoſitions differentes.

Cela ſuffit pour embrouiller au moins la matiere, non que cela eſteigne abſolument la clarté naturelle qui nous aſſure de ces choſes, les academiciens auroyent gagné, mais cela la ternit & trouble les dogmatiſtes à la gloire de la cabale pirronienne, qui conſiſte à cette ambiguïté ambigüe & dans une certaine obſcurité douteuſe, dont nos doutes ne peuvent oſter toute la clarté ny nos lumieres naturelles en chaſſer toutes les tenebres.

¶ *Le bon ſens.* — Ils ſont contraints de dire : « Vous n'agiſſez pas de bonne foy, nous ne

dormons pas, &c. Que j'ayme à voir cette ſuperbe raiſon humiliée & ſuppliante. Car ce n'eſt pas là le langage d'un homme à qui on diſpute ſon droit, & qui le defend les armes & la force à la main. Il ne s'amuſe pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foy, mais il punit cette mauvaiſe foy par la force.

¶ Il ſe peut faire qu'il y ait de vrayes demonſtrations, mais cela n'eſt pas certain. Ainſy cela ne monſtre autre choſe, ſinon qu'il n'eſt pas certain que tout ſoit incertain à la gloire du pirroniſme.

¶ Ex ſenatuſconſultis & plebiſcitis ſcelera exercentur. Sen.

Nihil tam abſurde dici poteſt quod non dicatur ab aliquo philoſophorum. *Divin.* Quibuſdam deſtinatis ſententiis conſecrati quæ non probant coguntur deffendere. Cic.

Ut omnium rerum ſic litterarum quoque intemperantià laboramus. Senec.

Id maxime quemque decet quod eſt cujuſque ſuum maxime.

Hos natura modos primum dedit. Georg.

Paucis opus eſt litteris ad bonam mentem.

Si quando turpe non ſit, tamen non eſt non turpe quum id a multitudine laudetur.

Mihi ſic uſus eſt, tibi ut opus eſt facto, fac. Ter.

¶ Fauſſeté des philoſophes qui ne diſcu-

toyent pas l'imortalité de l'ame. Fauſſeté de leur dilemme dans Montagne.

¶ Il eſt indubitable que, que l'ame ſoit mortelle ou immortelle, cela doit mettre une difference entiere dans la moralle. Et cependant les philoſophes ont conduit leur moralle independemment de cela. Ils deliberent de paſſer une heure.

Platon, pour diſpoſer au chriſtianiſme.

¶ Immaterialité de l'ame. Les philoſophes qui ont dompté leurs paſſions, quelle matiere l'a pu faire?

¶ Les athées doivent dire des choſes parfaittement claires, or il n'eſt point parfaittement clair que l'ame ſoit materielle.

¶ Atheiſme marque de force d'eſprit, mais juſqu'à un certain degré ſeulement.

¶ *Contre les philoſophes qui ont Dieu ſans J. C.* — Ils croyent que Dieu eſt ſeul digne d'eſtre aymé & d'eſtre admiré, & ont deſiré d'eſtre aymés & admirés des hommes, & ils ne connoiſſent pas leur corruption. S'ils ſe ſentent pleins de ſentiments pour l'aymer & l'adorer, & qu'ils y trouvent leur joye principalle, qu'ils s'eſtiment bons à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent repugnants, s'ils n'ont aucune pente qu'à ſe vouloir eſtablir dans l'eſtime des hommes & que pour toute perfection ils facent ſeulement que ſans forcer les hommes ils leur facent trouver

leur bonheur à les aymer, je dirai que cette perfection eſt horrible. Quoy, ils ont connu Dieu, & n'ont pas deſiré uniquement que les hommes l'aymaſſent, mais que les hommes s'arreſtaſſent à eux. Ils ont voulu eſtre l'objet du bonheur volontaire des hommes.

¶ Tous leurs principes ſont vrays, des pyrroniens, des ſtoïques, des athées, &c.; mais leurs concluſions ſont fauſſes, parce que les principes oppoſés ſont vrays auſſy.

¶ Mais peut eſtre que ce ſujeƈt paſſe la portée de la raiſon, examinons donc ſes inventions ſur les choſes de ſa force. S'il y a quelque choſe où ſon intereſt propre ayt deu la faire appliquer de ſon plus ſerieux, c'eſt à la recherche de ſon ſouverain bien. Voyons donc où ces ames fortes & clairvoyantes l'ont placé & ſi elles en ſont d'accord.

L'un dit que le ſouverain bien eſt en la vertu, l'autre le met en la volupté, l'un en la ſcience de la nature, l'autre en la verité : *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas*, l'autre en l'ignorance totale, l'autre en l'indolence, d'autres à reſiſter aux apparences, l'autre à n'admirer rien, *nihil mirari prope res una quæ poſſit facere & ſervare beatum*, & les vrays pyrroniens en leur ataraxie, doute & ſuſpenſion perpetuelle & d'autres plus ſages penſent trouver un peu mieux. Nous voilà bien payés.

Si faut il voir, ſi cette belle philoſophie n'a rien aquis de certain par un travail ſi long & ſi tendu, peut eſtre qu'au moins l'ame ſe connoiſtra ſoy meſme. Eſcoutons les regents du monde ſur ce ſujeſt. Qu'ont-ils penſé de ſa ſubſtance?

Ont ils eſté plus heureux à la loger?

Qu'ont ils trouvé de ſon origine, de ſa durée & de ſon depart?

¶ *Recherche du vray bien.* — Le commun des hommes met le bien dans la fortune & dans les biens du dehors ou au moins dans le divertiſſement. Les Philoſophes ont monſtré la vanité de tout cela & l'ont mis où ils ont pu.

¶ Pour les Philoſophes deux cent quatre-vingt-huit ſouverains biens.

¶ *Le ſouverain bien. Diſpute du ſouverain bien. — Ut ſis contentus temetipſo & ex te naſcentibus bonis.* Il y a contradiction, car ils conſeillent enfin de ſe tuer. Oh, quelle vie heureuſe, dont on ſe delivre comme de la peſte!

¶ Il eſt bon d'eſtre laſſé & fatigué par l'inutile recherche du vray bien, afin de tendre les bras au Liberateur.

¶ *Converſation.* — Grands mots : la Religion. Je le nie.

Converſation. — Le pyrroniſme ſert à la Religion.

¶ *Philoſophes.* — Nous ſommes pleins de choſes qui nous jettent au dehors.

Noſtre inſtinct nous fait ſentir qu'il faut chercher noſtre bonheur hors de nous, nos paſſions nous pouſſent au dehors quand meſme les objects ne s'offriroyent pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux meſmes & nous appelent quand meſme nous n'y penſons pas, & ainſy les philoſophes ont beau dire : « Retirez vous en vous meſmes, vous y trouverez voſtre bien, » on ne les croit pas, & ceux qui les croyent ſont les plus vuides & les plus ſotz.

¶ Cette guerre interieure de la Raiſon contre les paſſions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix ce ſont partagés en deux ſectes, les uns ont voulu renoncer aux paſſions & devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raiſon & devenir beſtes brutes. (Des Barreaux.) Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres, & la raiſon demeure toujours qui accuſe la baſſeſſe & l'injuſtice des paſſions & qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent & les paſſions ſont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

¶ *Stoïques.* — Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puiſque le deſir de la gloire fait bien faire à ceux qu'il poſſede quelque choſe, les autres le pourront bien auſſy.

Ce ſont des mouvements fiebvreux que la ſanté ne peut imiter.

Epictete conclud de ce qu'il y a des Chreſtiens conſtants que chacun le peut bien eſtre.

¶ Les 3 concupiſcences ont fait trois ſectes, & les philoſophes n'ont fait autre choſe que ſuivre une des trois concupiſcences.

¶ Ce que les ſtoïques propoſent eſt ſi difficile & ſi vain.

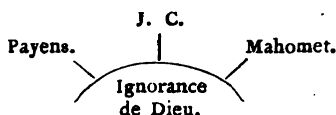
Les ſtoïques poſent [que] tous ceux qui ne ſont point au haut degré de ſageſſe ſont egalement frivoles & vicieux, comme ceux qui ſont à deux doigts dans l'eau...

¶ *Philoſophes.* — La belle choſe, de crier à un homme qui ne ſe connoiſt pas, qu'il aille de luy meſme à Dieu. Et la belle choſe de le dire à un homme qui ſe connoiſt.





PENSÉES SUR MAHOMET ET SUR LA CHINE.



¶ *Fondement de noſtre foy.* — La religion paienne eſt ſans fondement aujourd'uy. On dićt qu'autrefois elle en a eu par les oracles qui ont parlé, mais quels ſont les livres qui nous en aſſeurent? Sont-ils ſi dignes de foy par la vertu de leurs autheurs, ſont-ils conſervés avec tant de ſoin qu'on puiſſe s'aſſurer qu'ils ne ſont point corrompus?

La religion mahometane a pour fondement l'Alchoran & Mahomet. Mais ce prophete, qui devoit eſtre la derniere attente du monde, a-il eſté predit, quelle marque a-il, que n'ait auſſy tout homme qui ſe voudra dire

¶ Ce n'eſt pas par ce qu'il y a d'obſcur dans Mahomet & qu'on peut faire paſſer pour un ſens miſterieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par ſon paradis & par le reſte, c'eſt en cela qu'il eſt ridicule. Et c'eſt pourquoy il n'eſt pas juſte de prendre ſes obſcurités pour des miſteres, veu que ſes clartés ſont ridicules.

Il n'en eſt pas de meſme de l'Ecriture. Je veux qu'il y ayt des obſcurités qui ſoyent auſſy bizarres que celles de Mahomet, mais il y a des clartés admirables & des propheties manifeſtes accomplies. La partie n'eſt donc pas egalle. Il ne faut pas confondre & egaler les choſes qui ne ſe reſſemblent que par l'obſcurité & non pas par la clarté, qui merite qu'on revere les obſcurités.

¶ De deux perſonnes qui diſent de ſots comptes, l'un qui a double ſens entendu dans la cabale, l'autre qui n'a que ce ſens, ſi quelqu'un n'eſtant pas du ſecret entend diſcourir les deux en cette ſorte, il en fera meſme jugement. Mais ſi enſuitte dans le reſte du diſcours, l'un dit des choſes angeliques & l'autre toujours des choſes plattes & communes, il jugera que l'un parloit avec miſtere & non pas l'autre, l'un ayant aſſez monſtré qu'il eſt incapable de telle ſottiſe & capable d'eſtre miſterieux, l'autre, qu'il eſt incapable de miſtere & capable de ſottiſe.

Le Vieux Teſtament eſt un chifre.

¶ *Hiſtoire de la Chine.* — Je ne crois que les hiſtoires dont les teſmoins ſe feroyent egorger.

Il n'eſt pas queſtion de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoy aveugler & de quoy eclairer.

Par ce mot ſeul, je ruine tous vos raiſonnemens. « Mais la Chine obſcurcit, » dittes-vous; & je reponds : « La Chine obſcurcit, mais il y a clarté à trouver, cherchez-la. »

Ainſy tout ce que vous dittes fait à un des deſſeins & rien contre l'autre. Ainſy cela ſert & ne nuit pas.

Il faut donc voir cela en detail, il faut mettre papiers ſur table.

¶ Contre l'hiſtoire de la Chine, les hiſtoriens de Mexico. Des cinq ſoleils, dont le dernier eſt il n'y a que huict cens ans.





DU PEUPLE JUIF.



E vois la Religion chreſtienne fondée ſur une Religion precedente, & voicy ce que je trouve d'effectif.

Je ne parle pas icy des miracles de Moyſe, de J. C. & des Apoſtres, parce qu'ils ne paroiſſent pas d'abord convaincants & que je ne veux que mettre icy en evidence tous les fondements de cette Religion chreſtienne qui ſont indubitables, & qui ne peuvent eſtre mis en doute par quelque perſonne que ce ſoit. Il eſt certain que nous voyons en pluſieurs endroits du monde un peuple particulier ſeparé de tous les autres peuples du monde, qui s'appelle le peuple Juif.

Je vois donc des foiſons de Religions en pluſieurs endroits du monde & dans tous les

temps, mais elles n'ont ni la moralle qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arreſter, & qu'ainſy j'aurois refuſé egalement & la religion de Mahomet & celle de la Chine & celle des anciens Romains & celle des Egyptiens par cette ſeule raiſon que l'une n'ayant pas plus [de] marques de verité que l'autre, ni rien qui me determinaſt neceſſairement, la raiſon ne peut pencher pluſtoſt vers l'une que vers l'autre.

Mais en conſiderant ainſy cette inconſtante & bizarre varieté de meurs & de creances dans les divers temps, je trouve en un coin du monde un peuple particulier, ſeparé de tous les autres peuples de la terre, le plus ancien de tous & dont les hiſtoires precedent de pluſieurs ſiecles les plus anciennes que nous ayons.

Je trouve donc ce peuple grand & nonbreux, ſorty d'un ſeul homme, qui adore un ſeul Dieu, & qui ſe conduit par une loy qu'ils diſent tenir de ſa main. Ils ſoutiennent qu'ils ſont les ſeuls du monde auxquels Dieu a revelé ſes miſteres, que tous les hommes ſont corrompus & dans la diſgrace de Dieu, qu'ils ſont tous abandonnés à leur ſens & à leur propre eſprit, & que de là viennent les eſtranges egarements & les changements continuels qui arrivent entre eux & de Religions & de couſtumes, au lieu qu'ils demeu-

rent inebranlables dans leur conduitte, mais que Dieu ne laiſſera pas eternellement les autres peuples dans ces tenebres, qu'il viendra un liberateur pour tous, qu'ils ſont au monde pour l'annoncer aux hommes, qu'ils ſont formés exprés pour eſtre les avant-coureurs & les herauts de ce grand avenement, & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce liberateur.

¶ *Avantages du peuple juif.* — Dans cette recherche le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choſes admirables & ſingulieres qui y paroiſſent.

Je vois d'abord que c'eſt un peuple tout compoſé de freres, & au lieu que tous les autres ſont formés de l'aſſemblage d'une infinité de familles, celuy cy quoyque ſi eſtrangement abondant eſt tout ſorty d'un ſeul homme, & eſtant ainſy tous une meſme chair & membres les uns des autres, [ils] compoſent un puiſſant eſtat d'une ſeule famille, cela eſt unique.

Cette famille ou ce peuple eſt le plus ancien qui ſoit en la connoiſſance des hommes, ce qui me ſemble luy attirer une veneration particuliere & principalement dans la recherche que nous faiſons, puiſque ſi Dieu s'eſt de tout temps communiqué aux hommes, c'eſt à ceux cy qu'il faut recourir pour en ſavoir la tradition.

Ce peuple n'eſt pas ſeulement conſiderable par ſon antiquité, mais il eſt encore ſingulier en ſa durée, qui a toujours continué depuis ſon origine juſqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grece & d'Italie, de Lacedemone, d'Athenes, de Rome & les autres qui ſont venus ſi long-temps aprés, ſoyent peris il y a ſi longtemps, ceux cy ſubſiſtent toujours, & malgré les entrepriſes de tant de puiſſants Roys qui ont cent fois eſſayé de les faire perir, comme leurs hiſtoires le temoignent, & comme il eſt aiſé de le juger par l'ordre naturel des choſes pendant un ſi long eſpace d'années, ils ont toujours eſté conſervés neantmoins, & s'eſtendants depuis les premiers temps juſques aux derniers, leur hiſtoire enferme dans ſa durée celle de toutes nos hiſtoires.

La loy par laquelle ce peuple eſt gouverné eſt tout enſemble la plus ancienne loy du monde, la plus parfaite & la ſeule qui ayt toujours eſté gardée ſans interruption dans un eſtat. C'eſt ce que Joſèphe monſtre admirablement, *contre Appion*, & Philon Juifs en divers lieux, où ils font voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom meſme de *loy* n'a eſté connu des plus anciens que plus de mille ans aprés, en ſorte que Homere qui a eſcrit de l'hiſtoire de tant d'Eſtats ne s'en eſt jamais ſervi. Et il eſt aiſé de juger de ſa perfection

par la ſimple lecture, où l'on voit qu'on a pourveu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'equité, tant de jugement que les plus anciens legiſlateurs Grecs & Romains en ayants eu quelque lumiere en ont emprunté leurs principales lois, ce qui paroiſt par celle qu'ils appellent des 12 Tables & par les autres preuves que Joſephe en donne.

Mais cette loy eſt en meſme temps la plus ſevere & la plus rigoureuſe de toutes, en ce qui regarde le culte de leur religion, obligeants ce peuple pour le retenir dans ſon devoir à mille obſervations particulieres & penibles ſous peine de la vie, de ſorte que c'eſt une choſe bien eſtonnante qu'elle ſe ſoit toujours conſervée ſi conſtamment durant tant de ſiecles par un peuple rebelle & impatient comme celuy cy, pendant que tous les autres eſtats ont changé de temps en temps leurs loix, quoyque tout autrement faciles.

Le livre qui contient cette loy, la premiere de toutes, eſt luy meſme le plus ancien livre du monde, ceux d'Homere, d'Heſiode & les autres n'eſtant que ſix ou ſept cens ans depuis.

¶ *Fauſſeté des autres Religions.* — Ils n'ont point de teſmoings. Ceux-ci en ont. Dieu defie les autres religions de produire de telles marques : Is. 43, 9,-44, 8.

¶ Cecy eſt effectif. Pendant que tous les

philoſophes ſe ſeparent en differentes ſectes, il ſe trouve en un coing du monde des gens qui ſont les plus anciens du monde, declarant que tout le monde eſt dans l'erreur, que Dieu leur a revelé la verité, qu'elle ſera toujours ſur la terre. En effet, toutes les autres ſectes ceſſent, celle-là dure toujours & depuis 4,000 ans. Ils declarent qu'ils tienent de leurs anceſtres que l'homme eſt decheu de la communication avec Dieu, dans un entier eloignement de Dieu, mais qu'il a promis de les racheter, que cette doctrine ſeroit toujours ſur la terre;

Que leur loy a double ſens, que durant 1600 ans ils ont eu des gens qu'ils ont cru prophetes, qui ont predit le temps & la maniere;

Que 400 ans aprés ils ont eſté eſpars partout, parce que J. C. devoit eſtre anoncé partout, que J. C. eſt venu en la maniere & au temps predit;

Que depuis les Juifs ſont epars partout en malediction & ſubſiſtant neantmoins.

¶ La creation & le deluge eſtant paſſez & Dieu ne devant plus deſtruire le monde, non plus que le recreer, ny donner de ces grandes marques de luy, il commença d'eſtablir un peuple ſur la terre formé exprés, qui devoit durer juſqu'au peuple que le Meſſie formeroit par ſon eſprit.

¶ Les Juifs qui ont eſté appelés à dompter les

nations & les Roys ont eſté eſclaves du peché, & les Chreſtiens dont la vocation a eſté à ſervir & à eſtre ſubjets ſont les enfants libres.

¶ Le diable a troublé le zele des Juifs avant J. C., parce qu'il leur euſt eté ſalutaire, mais non pas aprés.

Le peuple Juif moqué des Gentils, le peuple Chreſtien perſecuté.

¶ *Republique.* — La Republique Chreſtienne & meſme judaïque n'a eu que Dieu pour maiſtre, comme remarque Philon juif, *De la monarchie.*

Quand ils combattoyent, ce n'eſtoit que pour Dieu, [ils] n'eſperoyent principalement que de Dieu, ils ne conſideroyent leurs villes que comme eſtans à Dieu & les conſervoyent pour Dieu. I *Paralip.,* 19, 13.

¶ Le ſceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babilonne à cauſe que le retour eſtoit promis & predit.

¶ Un mot de David ou de Moyſe, comme que Dieu circoncira les cœurs, fait juger de leur eſprit. Que tous leurs autres diſcours ſoyent equivoques & douteux d'eſtre Philoſophes ou Chreſtiens, enfin un mot de cette nature determine tous les autres, comme un mot d'Epictete determine tout le reſte au contraire. Juſque là l'ambiguité dure & non pas aprés.

¶ Tandis que les prophetes ont eſté pour

maintenir la loy, le peuple a eſté negligant, mais depuis qu'il n'y a plus eu de prophetes, le zele a ſuccedé.

Zele du peuple juif pour ſa loy & principalement depuis qu'il n'y a plus eu de prophetes.

¶ Machabées, depuis qu'ils n'ont plus de prophetes. Maſſor, depuis J. C.





AUTHENTICITE DES LIVRES SAINTS.



RINCIPE. — Moyſe eſtoit habile homme. Si donc il ſe gouvernoit par ſon eſprit, il ne devoit rien [dire] nettement qui fuſt directement contre l'eſprit.

Ainſy toutes les foibleſſes tres apparentes ſont des forces. Exemple : les 2 genealogies de S[t] Matthieu & S[t] Luc. Qu'y a-il de plus clair que cela n'a pas eſté faict de concert.

¶ *Preuve de Moyſe.* — Pourquoy Moyſe va il faire la vie des hommes ſi longue & ſi peu de generations?

Parce que [ce n'eſt] pas la longueur des années, mais la multitude des generations qui rendent les choſes obſcures.

Car la verité ne s'altere que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choſes, les plus memorables qui ſe ſoyent jamais imaginées, ſavoir la creation & le deluge, ſi proches qu'on y touche.

¶ *Autre preuve.* — La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les hiſtoires des choſes paſſées ſe perdiſſent, ſervoit au contraire à les conſerver. Car ce qui fait que l'on n'eſt pas quelquefois aſſes inſtruit dans l'hiſtoire de ſes anceſtres, eſt que l'on n'a jamais gueres veſcu avec eux, & qu'ils ſont morts ſouvent devant que l'on euſt attaint l'aage de raiſon. Or lorſque les hommes vivoient ſi longtemps, les enfants vivôient longtemps avec leurs peres. Ils les entretenoient longtemps. Or de quoy les euſſent ils entretenus, ſinon de l'hiſtoire de leurs anceſtres, puiſque toute l'hiſtoire eſtoit reduite à celle là, qu'ils n'avoient point d'eſtudes ni de ſciences ni d'arts, qui occupent une grande partie des diſcours de la vie. Auſſi l'on voit qu'en ce temps-là les peuples avoient un ſoin particulier de conſerver leurs genealogies.

¶ Sem, qui a veu Lamech, qui a veu Adam, a veu auſſi Jacob, qui a veu ceus qui ont veu Moïſe, donc le deluge & la creation ſont vrais. Cela conclud entre de certaines gens qui l'entendent bien.

¶ Joſephe cache la honte de ſa nation.

Moyſe ne cache pas ſa honte propre ni...

Quis mihi det ut omnes prophetent?

Il eſtoit las du peuple.

¶ La creation du peuple commenceant à s'eloigner, Dieu a pourveu d'un hiſtorien unique contemporain & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette hiſtoire fut la plus authentique du monde, & que tous les hommes puſſent apprendre par là une choſe ſi neceſſaire à ſçavoir & qu'on ne put la ſçavoir que par là.

¶ Si la fable d'Eſdras eſt croyable, donc il faut croire que l'Eſcriture eſt eſcriture ſainte. Car cette fable n'eſt fondée que ſur l'authorité de ceux qui diſent celle des 70, qui monſtre que l'Eſcriture eſt ſainte.

Donc ſi ce conte eſt vray, nous avons noſtre compte par là, ſinon nous l'avons d'ailleurs. Et ainſy ceux qui voudroyent ruiner la verité de noſtre Religion, fondée ſur Moyſe, l'eſtabliſſent par la meſme authorité par où ils l'attaquent. Ainſy par cette providence elle ſubſiſte toujours.

¶ *Sur Eſdras.* — Fable : Les livres ont eſté bruſlés avec le temple. Faux par les Mach. : *Jeremie leur donna la loy.*

Fable qu'il recita tout par cœur. Joſephe & Eſdras marquent *qu'il leut le livre.* Baron.. *Ann..* 180 : *Nullus penitus Hebreorum*

antiquorum reperitur qui tradiderit libros periiſſe & per Eſdram eſſe reſtitutos, niſi in 4 Eſdræ.

Fable qu'il changea les lettres.

Philo, *in vita Moyſis : Illa lingua ac caractere quo antiquitus ſcripta eſt lex, sic permanſit uſque ad 70.*

Joſeph dit que la loy eſtoit en hebreu quand elle fut traduitte par les 70.

Sous Antiochus & Veſpaſien, où l'on a voulu abolir les livres & où il n'y avoit point de prophete, on ne l'a pu faire, & ſous les Babiloniens, où nulle perſecution n'a eſté faitte, & où il y avoit tant de prophetes, l'auroyent ils laiſſé bruſler?

Joſephe ſe moque des Grecs qui ne ſouffriroyent...

¶ Tertul. — *Perinde potuit abolefactam eam violentia cataclyſmi in ſpiritu rurſus reformare, quemadmodum & Hieroſolymis Babylonia expugnatione deletis, omne inſtrumentum Judaicæ litteraturæ per Eſdram conſtat reſtauratum.* Tert. liv. I. *De cultu fœmin.* c. 3.

Il dit que Noé a pu auſſy bien reſtablir en eſprit le livre d'Enoch perdu par le deluge, que Eſdras a pu reſtablir les Eſcriptures perdues durant la captivité.

Θεὸς ἐν τῇ ἐπὶ Ναβουχοδονόσορ αἰχμαλωσίᾳ τοῦ λαοῦ διαφθαρεισῶν τῶν γραφῶν, ἐνέπνευσε Ἐσδρᾷ

τῷ ἱερεῖ ἐκ τῆς φυλῆς Λεοὶ τοῦς τῶν προγεγονότων προφητῶν πάντας ἀνεταξάσται λόγους, καὶ ἀποκαταστῆσαι τῷ λαῷ τὴν διὰ Μωσέως νομοθησίαν. Il alegue cella pour prouver qu'il n'eſt pas incroiable que les 70 ayent expliqué les Eſcriptures ſaintes avec cette uniformité que l'on admire en eux. Euseb., liv. v, *Hiſt.*, cap. 8. Et il a pris cella dans ſaint Irenée.

S. Hilaire, dans la preface ſur les Pſeaumes, dict qu'Eſdras a mis les Pſeaumes en ordre.

L'origine de cette tradition vient du 14ᵉ chapitre du 4ᵉ livre d'Eſdras.

Deus glorificatus eſt, & Scripturæ veræ divinæ creditæ ſunt, omnibus eandem & eiſdem verbis & eiſdem nominibus recitantibus ab initio uſque ad finem, uti & præſentes gentes cognoſcerent quoniam per inſpirationem Dei interpretatæ sunt Scripturæ, & non eſſet mirabile Deum hoc in eis operatum, quando in ea captivitate populi quæ facta eſt a Nabuchodonoſor corruptis Scripturis & poſt 70 annos Judæis deſcendentibus in regionem ſuam, & poſt deinde temporibus Artaxexis Perſarum regis inſpiravit Heſdræ ſacerdoti tribus Levi præteritorum prophetarũm omnes rememorare ſermones & reſtituere populo eam legem quæ data eſt per Moyſen.

¶ *Contre la fable d'Eſdras.* 2. Mach. 2. Joſephe, *Ant.* II, I. — Cyrus prit ſujet de la prophetie d'Iſaïe de relaſcher le peuple. Les

Bibliot. Nat. fr. 9202, p. 41.

(Voir t. I, p. 195.)

Juifs avoient des poſſeſſions paiſibles ſous Cyrus en Babylone, donc ils pouvoient bien avoir la loi.

Joſephe, en toute l'hiſtoire d'Eſdras, ne dit pas un mot de ce retabliſſement. 4 *Roys,* 17, 27.

¶ L'Eſcriture a pourveu de paſſages pour conſoler toutes les conditions, & pour intimider toutes les conditions.

La nature ſemble avoir fait la meſme choſe par ses deux infinis naturels & moraux, car nous aurons toujours du deſſus & du deſſous, de plus habiles & de moins habiles, de plus elevés & de plus miſerables, pour abaiſſer noſtre orgueil & relever noſtre abjection.

¶ *L'ordre, contre l'objection que l'Eſcriture n'a pas d'ordre.* — Le cœur a ſon ordre, l'eſprit a le ſien, qui eſt par principe & demonſtration, le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit eſtre aimé, en expoſant d'ordre les cauſes de l'amour, cela ſeroit ridicule.

J. C., St Paul ont l'ordre de la charité, non de l'eſprit, car ils vouloient echauffer, non inſtruire, St Auguſtin de meme. Cet ordre conſiſte principalement à la digreſſion ſur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la monſtrer toujours.

¶ Dieu & les apoſtres, prevoyant que les ſemences d'orgueil feroyent naiſtre les here-

ſies & ne voulant pas leur donner occaſion de naiſtre par des termes propres, a mis dans l'Eſcriture & les prieres de l'Egliſe des mots & des ſentences contraires pour produire leurs fruits dans le temps.

De meſme qu'il donne dans la moralle la charité qui produit des fruits contre la concupiſcence.

Celuy qui ſçait la volonté de ſon maiſtre ſera battu de plus de coups, à cauſe du pouvoir qu'il a par la connoiſſance. *Qui juſtus eſt juſtificetur adhuc,* à cauſe du pouvoir qu'il a par la juſtice. A celuy qui a le plus reçeu ſera le plus grand compte demandé à cauſe du pouvoir qu'il a par le ſecours.

Il y a une difference univerſelle & eſſentielle entre les actions de la volonté & toutes les autres.

La volonté eſt un des principaux organes de la creance, non qu'elle forme la creance, mais parce que les choſes ſont vrayes ou fauſſes ſelon la face par où on les regarde, la volonté qui ſe plaiſt à l'une plus qu'à l'autre, detourne l'eſprit de comprendre les qualités de celle qu'elle n'ayme pas à voir, & ainſy l'eſprit marchant d'une piece avec la volonté s'arreſte à regarder la face qu'elle ayme & ainſy il en juge par ce qu'il en voit.

¶ Tout tourne en bien pour les eſleus, juſqu'aux obſcurités de l'Eſcriture, car ils les

honorent à cauſe des clartés divines. Et tout tourne en mal pour les autres juſqu'aux clartés, car ils les blaſphement à cauſe des obſcurités qu'ils n'entendent pas.

¶ Combien les lunettes nous ont elles decouvert d'aſtres qui n'eſtoyent point pour nos philoſophes d'auparavant. On entreprenoit franchement l'Eſcriture ſainte ſur le grand nombre des eſtoiles, en diſant : « Il n'y en a que 1022, nous le ſçavons. »

¶ Un meſme ſens change ſelon les parolles qui l'expriment. Les ſens reçoivent des paroles leur dignité au lieu de la leur donner. Il en faut chercher des exemples.

¶ Les mots diverſement rangés font un divers ſens. Et les ſens diverſement rangés font differents effets.





PROPHETIES.



A plus grande des preuves de J. C. ſont les propheties. C'eſt auſſy à quoy Dieu a le plus pourveu, car l'evenement qui les a remplies eſt un miracle ſubſiſtant depuis la naiſſance de l'Egliſe juſques à la fin. Auſſy Dieu a ſuſcité des prophetes durant 1600 ans, & pendant 400 ans aprés il a diſperſé toutes ces propheties, avec tous les Juifs qui les portoient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a eſté la preparation à la naiſſance de J. C., dont l'Eſvangile devant eſtre creu de tout le monde, il a fallu non ſeulement qu'il y ait eu des propheties pour le faire croire, mais que ces propheties fuſſent par tout le monde, pour le faire embraſſer par tout le monde.

Propheties. — Quand un ſeul homme auroit fait un livre des prediƈtions de J. C. pour le temps & pour la maniere, & que J. C. ſeroit venu conformement à ces propheties, ce ſeroit une force infinie.

Mais il y a bien plus icy, c'eſt une ſuitte d'hommes durant 4000 ans qui conſtamment & ſans variation, viennent l'un enſuitte de l'autre predire ce meme avenement. C'eſt un peuple tout entier qui l'annonce & qui ſubſiſte depuis 4000 années, pour rendre en corps teſmoignage des aſſurances qu'ils en ont, & dont ils ne peuvent eſtre divertis par quelques menaces & perſecutions qu'on leur face, cecy eſt tout autrement conſiderable.

¶ Mais ce n'eſtoit pas aſſes que les propheties fuſſent, il falloit qu'elles fuſſent diſtribuées par tous les lieux & conſervées dans tous les temps. Et afin qu'on ne priſt point ce concert pour un effeƈt de hazard, il falloit que cela fut predit.

Il eſt bien plus glorieux au Meſſie qu'ils ſoyent les ſpeƈtateurs & meſme les inſtruments de ſa gloire, outre que Dieu l'avoit conſervé.

¶ *Preuve.* — Prophetie avec l'accompliſſement.

Ce qui a precedé & ce qui a ſuivy J. C.

¶ Les propheties meſlées des choſes particulieres & de celles du Meſſie, afin que les

propheties du Meſſie ne fuſſent pas ſans preuves & que les propheties particulieres ne fuſſent pas ſans fruit.

¶ *Non habemus regem niſi Ceſarem.* Donc J. C. eſtoit le Meſſie, puiſqu'ils n'avoyent plus de Roy qu'un eſtranger & qu'ils n'en vouloyent point d'autre.

¶ Le Regne eternel de la race de David, 2 Chron., par toutes les propheties, & avec ſerment. Et n'eſt point accompli temporellement, Jer., 33, 20.

¶ *Sophonie,* 3, 9. — Je donneray mes paroles aux Gentils afin que tous me ſervent d'une ſeule epaule.

Ezechiel, 37, 25. — David mon ſerviteur ſera eternellement prince ſur eux.

Exode, 4, 22. — Iſraël eſt mon fils premier né.

¶ On pourroit peut eſtre penſer que quand les prophetes ont predit que le ſceptre ne ſortiroit point de Juda juſqu'au Roy eternel, ils auroyent parlé pour flatter le peuple & que leur prophetie ſe feroit trouvée fauſſe à Herodes. Mais pour monſtrer que ce n'eſt pas leur ſens, & qu'ils ſçavoyent bien au contraire que ce Royaume temporel devoit ceſſer, ils diſent qu'ils ſeront ſans Roy & ſans prince & longtemps durant. Ozée.

¶ *Propheties.* — Que J.C. ſera à la droitte, pendant que Dieu luy aſſujettira ſes ennemys.

Donc il ne les aſſujettira pas luy meſme.

¶ Le temps du premier advenement eſt predit, le temps du ſecond ne l'eſt point, parce que le premier devoit eſtre caché, le ſecond devoit eſtre eclattant & tellement manifeſte que ſes ennemys meſmes le devoyent reconnoiſtre. Mais comme il ne devoit venir qu'obſcurement & que pour eſtre connu de ceux qui ſonderoyent les Eſcritures...

¶ Les propheties doivent eſtre inintelligibles aux impies, Da., 12, Oſée, ult., 10, mais intelligibles à ceux qui ſont bien inſtruits.

Les propheties qui le repreſentent pauvre, le repreſentent maiſtre des nations. Is., 52, 16, &c., 53. Zach., 9, 9.

Les propheties qui prediſent le temps, ne le prediſent que maiſtre des gentils & ſoufrant, & non dans les nuées ni juge. Et celles qui le repreſentent ainſy jugeant & glorieux, ne marquent point le temps.

¶ Les propheties citées dans l'Eſvangile, vous croyez qu'elles ſont rapportées pour vous faire croire? Non, c'eſt pour vous eloigner de croire.

¶ *Propheties.* — Le temps, predit par l'eſtat du peuple juif, par l'eſtat du peuple payen, par l'eſtat du temple, par le nombre des années.

Il faut eſtre hardy pour predire une meſme

choſe en tant de manieres. Il falloit que les 4 monarchies idolatres ou payennes, la fin du regne de Juda & les 70 ſemaines arrivaſſent en meſme temps & le tout avant que le 2 temple fut deſtruit.

¶ *Propheties.* — Les 70 ſemaines de Daniel ſont equivoques pour le terme du commencement à cauſe des termes de la prophetie & pour le terme de la fin à cauſe des diverſités des cronologiſtes. Mais toute cette difference ne va qu'à 200 ans.

¶ On n'entend les propheties que quand on voit les choſes arrivées, ainſy les preuves de la retraitte & de la diſcretion, du ſilence, &c., ne ſe prouvent qu'à ceux qui les ſçavent & les croyent.

Joſeph ſi interieur dans une loy toute exterieure.

Les penitences exterieures diſpoſent à l'interieure, comme les humiliations à l'humilité. Ainſy les...

¶ Plus je les examine, plus j'y trouve de verités, ce qui a precedé & ce qui a ſuivy, & cette ſynagogue qui eſt predite, & ces miſerables qui la ſuivent, & qui, eſtant nos ennemis, ſont d'admirables temoins de la verité de ces propheties, où leur miſere & leur aveuglement meſme eſt predit.

Je trouve cet enchaiſnement, cette Religion toute divine dans ſon authorité, dans

ſa durée, dans ſa perpetuité, dans ſa moralle, dans ſa conduitte, dans ſa doctrine, dans ſes effets.

Les tenebres des Juifs effroyables & predictes : *Eris palpans in meridie. Dabitur liber ſcienti litteras, & dicet : Non poſſum legere.*

¶ Os., 1, 9 : « Vous ne ſerez plus mon peuple & je ne ſeray plus voſtre Dieu, après que vous ſerez multipliés de la diſperſion. Les lieux où l'on n'apelle pas mon peuple, je l'appeleray mon peuple. »

¶ *Predictions.* — Qu'en la 4 monarchie, avant la deſtruction du 2 temple, avant que la domination des Juifs fuſt oſtée, en la 70 ſepmaine de Daniel, pendant la durée du 2 temple, les payens ſeroyent inſtruits & amenés à la connoiſſance du Dieu adoré par les Juifs, que ceux qui l'ayment ſeroyent delivrés de leurs ennemys, remplis de ſa crainte & de ſon amour.

Et il eſt arrivé qu'en la 4 monarchie, avant la deſtruction du 2 temple, &c., les payens en foule adorent Dieu & menent une vie angelique. Les filles conſacrent à Dieu leur virginité & leur vie, les hommes renoncent à tous plaiſirs, ce que Platon n'a pu perſuader à quelque peu d'hommes choiſis & ſi inſtruits, une force ſecrette le perſuade à cent millions d'hommes ignorants par la vertu de peu de parolles.

Les riches quittent leur bien, les enfants quittent la maiſon delicate de leurs peres pour aller dans l'auſterité d'un deſert, &c. (Voyez Philon, juif). Qu'eſt-ce que tout cela? C'eſt ce qui a eſté predit ſi longtemps auparavant. Depuis 2000 années aucun payen n'avoit adoré le Dieu des Juifs & dans le temps predit la foule des payens adore cet unique Dieu. Les temples ſont deſtruits, les Roys meſme ſe ſoumettent à la croix. Qu'eſt-ce que tout cela? C'eſt l'eſprit de Dieu qui eſt repandu ſur la terre.

¶ *Sainteté. — Effundam ſpiritum meum.* — Tous les peuples eſtoient dans l'infidelité & dans la concupicence, toute la terre fut ardante de charité. Les princes quittent leurs grandeurs, les filles ſouffrent le martir. D'où vient cette force? C'eſt que le Meſſie eſt arrivé, voilà l'effect & les marques de ſa venue.

¶ *Predictions.* — Il eſt predit qu'au temps du Meſſie, il viendroit eſtablir une nouvelle alliance, qui feroit oublier la ſortie d'Egipte, Jer., 23, 5, Is., 43, 16, qui mettroit ſa loy, non dans l'exterieur, mais dans les cœurs, que J. C. mettroit ſa crainte qui n'avoit eſté qu'au dehors dans le milieu du cœur. Qui ne voit la loi Chreſtienne en tout cela?

¶ *Propheties.* — Que les Juifs reprouveroient J. C. & qu'ils ſeroient reprouvez de

Dieu, par ceſte raiſon, que la vigne eſlue ne donneroit que du verjuſt, que le peuple choiſi ſeroit infidelle, ingrat & incredule, *populum non credentem & contradicentem*, que Dieu les frappera d'aveuglement & qu'ils tatonneroient en plein midi comme les aveugles, qu'un precurſeur viendroit avant luy.

¶ « ... Qu'alors on n'enſeignera plus ſon prochain, diſant: Voicy le Seigneur, *car Dieu ſe fera ſentir à tous, vos fils prophetiſeront.* Je mettrai mon eſprit & ma crainte *en voſtre cœur.* »

Tout cela eſt la meſme choſe. Prophetiſer, c'eſt parler de Dieu, non par preuve du dehors, mais par ſentiment interieur & *immediat.*

¶ *Propheties.* — *Transfixerunt*, Zach., 12, 10.

Qu'il devoit venir un liberateur, qui ecraſeroit la teſte au demon, qui devoit delivrer ſon peuple de ſes pechés, *ex omnibus iniquitatibus.* Qu'il devoit y avoir un nouveau teſtament, qui ſeroit eternel, qu'il devoit y avoir une autre preſtriſe ſelon l'ordre de Melchiſedech, que celle la ſeroit eternelle, que le Chriſt devoit eſtre glorieux, puiſſant, fort & neantmoins ſi miſerable, qu'il ne ſeroit pas reconnu, qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il eſt, qu'on le rebuteroit, qu'on le tueroit, que ſon peuple qui l'auroit renié

ne feroit plus fon peuple, que les idolatres le recevroyent & auroyent recours à lui, qu'il quitteroit Sion pour regner au centre de l'idolatrie, que neantmoins les Juifs fubfifteroient toujours, qu'il devoit eftre de Juda, & quand il n'y auroit plus de Roy.

¶ Que J. C. feroit petit en fon commencement & croiftroit enfuitte. La petite pierre de Daniel.

¶ Qu'il enfeigneroit aux hommes la voye parfaitte,

Et jamais il n'eft venu ni devant ni aprés aucun homme qui ayt enfeigné rien de divin aprochant de cela.

¶ Qu'alors l'idolatrie feroit renverfée, que ce Meffie abatroit toutes les idoles & feroit entrer les hommes dans le culte du vray Dieu.

Que les temples des idoles feroyent abattus & que parmy toutes les nations & en tous les lieux du monde luy feroit offerte une hoftie pure, non pas des animaux.

Qu'il feroit roy des Juifs & des Gentils, & voilà ce Roy des Juifs & des Gentils, opprimé par les uns & les autres qui confpirent à fa mort, dominateur des uns & des autres, & deftruifant & le culte de Moyfe dans Jerufalem qui en eftoit le centre, dont il fait fa premiere Efglife, & le culte des idoles dans Rome, qui en eftoit le centre & dont il fait fa principale Eglife.

¶ Nul payen depuis Moyſe juſqu'à J. C. ſelon les Rabins meſmes. La foule des payens aprés J. C. croit en les livres de Moyſe & en obſerve l'eſſence & l'eſprit, & n'en rejette que l'inutile.

¶ *Omnis Judæa regio, & Jeroſolomitæ univerſi, & baptiſabantur.* — A cauſe de toutes les conditions d'hommes qui y venoyent.

Des pierres *peuvent* eſtre enfants d'Abraham.

¶ Is. 1, 21. Changement de bien en mal & vengeance de Dieu.

Is. 10, 1. Væ qui condunt leges iniquas.

Is. 26, 20. Vade, populus meus, intra in cubicula tua, claude oſtia tua ſuper te, abſcondere modicum ad momentum, donec pertranſeat indignatio.

Is. 28, 1. Væ coronæ ſuperbiæ.

Miracles. — Is. 23, 9. Luxit & elanguit terra, confuſus eſt Libanus & obſorduit, &c.

Nunc conſurgam, dicit Dominus, nunc exaltabor, nunc ſublevabor.

Is. 40, 17. Omnes gentes quaſi non ſint.

Is. 41, 26. Quis annuntiavit ab exordio ut ſciamus & a principio ut dicamus : Juſtus es?

Is. 43, 13. Operabor & quis avertet illud?

Jer. 11, 21. Non prophetabis in nomine Domini & non morieris in manibus noſtris.

Propterea hæc dicit Dominus.

Jer. 15, 2. Quod ſi dixerint ad te : Quo

egrediemur? dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Qui ad mortem, ad mortem, & qui ad gladium, ad gladium, & qui ad famem, ad famem, & qui ad captivitatem, ad captivitatem.

Jer. 17, 9. Pravum eſt cor omnium & inſcrutabile : quis cognoſcet illud? (c'eſt à dire, qui en connoiſtra toute la malice, car il eſt dejà connu qu'il eſt meſchant). Ego Dominus ſcrutans cor & probans renes.

Et dixerunt : Venite & cogitemus contra Jeremiam cogitationes, non enim peribit lex a ſacerdote, neque ſermo a propheta.

Jer. 17, 17. Non ſis tu mihi formidini, tu ſpes mea in die afflictionum.

¶ *Fiance aux ſacrifices exterieurs.*

Jer. 7, 14. Faciam domui huic in qua invocatum eſt nomen meum & in qua vos habetis fiduciam, & loco quem dedi vobis & patribus veſtris, ſicut feci Silo.

L'eſſentiel n'eſt pas le ſacrifice exterieur.

Tu ergo noli orare pro populo hoc.

Jer. 7, 22. Quia non ſum locutus cum patribus veſtris & non præcepi eis in die qua eduxi eos de terra Egipti, de verbo holocautomatum & victimarum.

Sed hoc verbum præcepi eis dicens : Audite vocem meam & ero vobis Deus, & vos eritis mihi populus, & ambulate in omni via quam mandavi vobis ut bene ſit vobis. Et non audierunt.

L'eſſentiel n'eſt pas le ſacrifice exterieur.

Jer. 11, 13. Secundum numerum enim civitatum tuarum erant Dei tui Juda, & ſecundum numerum viarum Jeruſalem poſuiſti aras confuſionis, tu ergo noli orare pro populo hoc.

Multitude de doctrines.

Is. 44, 20. Neque dicet : Forte mendacium eſt in dextera mea.

Is. 44, 21, &c. Memento horum, Jacob & Iſrael, quoniam ſervus meus es tu. Formavi te, ſervus meus es tu, Iſrael, ne obliviſcaris mei.

Delevi ut nubem iniquitates tuas, & quaſi nebulam peccata tua, revertere ad me quoniam redemi te.

44, 23, 24. Laudate cœli quoniam miſericordiam fecit Dominus..., quoniam redemit Dominus Jacob, & Iſrael gloriabitur. Hæc dicit Dominus redemptor tuus & formator tuus ex utero : Ego sum Dominus faciens omnia & extendens cœlos, ſolus, ſtabiliens terram & nullus mecum.

Is. 54, 8. In momento indignationis abſcondi faciem meam parumper a te & in miſericordia ſempiterna miſertus ſum tui, dixit redemptor tuus Dominus.

Is. 63, 12. Qui eduxit ad dexteram Moyſen brachio majeſtatis ſuæ, qui ſcidit aquas ante eos ut faceret ſibi nomen ſempiternum.

14. Sic adduxiſti populum tuum ut faceres tibi nomen gloriæ.

Is. 63, 16. Tu enim pater noſter, & Abraham neſcivit nos & Iſrael ignoravit nos.

Is. 63, 17. Quare... induraſti cor noſtrum ne timeremus te?

Is. 66, 17. Qui ſanctificabantur & mundos ſe putabant, ſimul conſumentur dicit Dominus.

Jer. 2, 35. Et dixiſti : Abſque peccato & innocens ego ſum, & propterea avertatur furor tuus a me.

Ecce ego judicio contendam tecum eo quod dixeris : Non peccavi.

Jer. 4, 22. Sapientes ſunt ut faciant mala, bene autem facere neſcierunt.

Jer. 4, 23, 24. Aſpexi terram, & ecce vacua erat & nihili, & cœlos, & non erat lux in eis.

Vidi montes & ecce movebantur, & omnes colles conturbati ſunt.

Intuitus ſum & non erat homo, & omne volatile cœli receſſit. Aſpexi & ecce Carmelus deſertus & omnes urbes ejus deſtructæ ſunt a facie Domini, & a facie iræ furoris ejus.

Hæc enim dicit Dominus : Deſerta erit omnis terra, ſed tamen conſummationem non faciam.

Jer. 5, 4. Ego autem dixi : Forſitan pauperes ſunt & ſtulti ignorantes viam Domini, judicium Dei ſui.

Ibo ad optimates & loquar eis, ipſi enim

cognoverunt viam Domini, & ecce magis hi ſimul confregerunt jugum, ruperunt vincula. Idcirco percuſſit eos leo de sylva, pardus vigilans ſuper civitates eorum.

Jer. 5, 29. Numquid ſuper his non viſitabo, dicit Dominus? Aut ſuper gentem hujuſcemodi non ulciſcetur anima mea?

Jer. 5, 30. Stupor & mirabilia facta ſunt in terra.

Jer. 5, 31. Prophetæ prophetabant mendacium, & ſacerdotes applaudebant manibus, & populus meus dilexit talia : quid igitur fiet in noviſſimo ejus?

Jer. 6, 16. Hæc dicit Dominus : State ſuper vias, & videte & interrogate de semitis antiquis quæ sit via bona et ambulate in ea; & invenietis refrigerium animabus veſtris. Et dixerunt : Non ambulabimus.

Et conſtitui ſuper vos ſpeculatores, audite vocem tubæ. Et dixerunt : Non audiemus.

Ideo audite, gentes, quanta ego faciam eis. Audi terra : ecce ego adducam mala, &c.

Jer. 23, 15. A prophetis enim Hieruſalem egreſſa eſt pollutio ſuper omnem terram.

Jer. 23, 17. Dicunt hiſ qui blaſphemant me : Locutus eſt Dominus : Pax erit vobis; & omni qui ambulat in pravitate cordis ſui dixerunt : Non veniet ſuper vos malum.

¶ Juifs tesmoings de Dieu. Is. 43, 9, 44, 8.

Propheties accomplies. — Malach. 1, 11.

Le ſacrifice des Juifs reprouvé & le ſacrifice des payens (meſme hors de Jeruſalem) & en tous les lieux.

— Moyſe predit la vocation des Gentils avant que de mourir, 32, 21, & la reprobation des Juifs.

Moyſe predit ce qui doit arriver à chaque tribu.

Prophetie. — Amos & Zakarie. Ils ont vendu le juſte & pour cela ne ſeront jamais rapelés.

— J. C. trahy.

On n'aura plus memoire d'Egipte. Voyez Is. 43, 16, 17, 18, 19. Jerem. 23, 6, 7.

Les Juifs ſeront reſpandus partout. Is. 27, 6. Loy nouvelle. Jer. 31, 32.

Malachie. Groſſius. — Le 2. temple glorieux. J. C. y viendra. Agg. 2, 7, 8, 9, 10... Vocation des Gentils. Joel. 2, 28. Oſée. 2, 24. Deut. 32, 21. Mal. 1, 11.

¶ Moyſe d'abord enſeigne la trinité, le peché originel, le Meſſie.

David, grand teſmoing.

Roy, bon, pardonnant, belle ame, bon eſprit, puiſſant. Il prophetiſe & ſon miracle arrive. Cela eſt infiny.

Il n'avoit qu'à dire qu'il etoit le Meſſie, s'il euſt eu de la vanité, car les propheties ſont plus claires de luy que de J. C. Et S[t] Jehan de meſme.

¶ *Prediƈtions des choſes particulieres.* — Ils eſtoyent eſtrangers en Egipte, ſans aucune poſſeſſion en propre ni en ce pays là ni ailleurs, lorſque Jacob mourant & beniſſant ſes 12 enfans leur declare qu'ils ſeront poſſeſſeurs d'une grande terre, & predit particulierement à la famille de Juda que les Roys qui les gouverneroyent un jour ſeroyent de ſa race, & que tous ſes freres ſeroyent ſes ſujets.

Ce meſme Jacob diſpoſant de cette terre future comme s'il en euſt eſté maiſtre, en donna une portion à Joſeph plus qu'aux autres : « *Je vous donne,* dit-il, *une part plus qu'à vos freres,* » & beniſſant ſes deux enfans, Ephraïm & Manaſſé, que Joſeph luy avoit preſentés, l'aiſné, Manaſſés à ſa droitte, & le jeune Ephraïm à la gauche, il met ſes bras en croix, & poſant ſa main droitte ſur la teſte d'Ephraïm, & la gauche ſur Manaſſé, il les beniſt en cette ſorte, & ſur ce que Joſeph lui repreſente qu'il prefere le jeune, il lui reſpond avec une fermeté admirable : « Je le ſay bien, mon fils, je le ſay bien, mais Ephraïm croiſtra tout autrement que Manaſſés, » ce qui a eſté en effet ſi veritable dans la ſuitte qu'eſtant ſeul preſque auſſy abondant que deux lignées entieres qui compoſoyent tout un Royaume, elles ont eſté ordinairement appelées du ſeul nom d'Ephraïm.

Ce meſme Joſeph en mourant recommande

à ſes enfans d'emporter ſes os avec eux quand ils iront en cette terre, où ils ne furent que 200 ans après.

Moyſe, qui a eſcrit toutes ces choſes ſi long temps avant qu'elles fuſſent arrivées, a fait luy mesme à chaque famille les partages de cette terre avant que d'y entrer, comme s'il en euſt eſté maiſtre.

Il leur donne les arbitres qui en feront le partage, il leur preſcrit toute la forme du gouvernement politique qu'ils y obſerveront, les villes de refuge qu'ils y baſtiront, &...

¶ « Daniel, 2. Tous vos devins & vos ſages ne peuvent vous decouvrir le miſtere que vous demandez.

« Mais il y a un Dieu au ciel, qui le peut, & qui vous a revelé dans voſtre ſonge les choſes qui doivent arriver dans les derniers temps. (*Il falloit que ce ſonge luy tinſt bien au cœur.*)

« Et ce n'eſt point par ma propre ſcience que j'ay eu la connoiſſance de ce ſecret, mais par la revelation de ce mesme Dieu, qui me l'a decouverte pour la rendre manifeſte en voſtre preſence.

« Voſtre ſonge eſtoit donc de cette ſorte. Vous avez veu une ſtatue grande, haute & terrible, qui ſe tenoit debout devant vous. La teſte en eſtoit d'or, la poitrine & les bras eſtoyent d'argent, le ventre & les cuiſſes

eſtoyent d'airin, & les jambes eſtoyent de fer, mais les pieds eſtoient meſlés de fer & de terre (*argille*).

« Vous la contempliez toujours en cette ſorte, juſqu'à ce que la pierre taillée ſans mains a frappé la ſtatue par les pieds meſlés de fer & de terre & les a eſcraſés.

« Et alors s'en ſont allés en pouſſiere & le fer, & la terre, & l'airin, & l'argent, & l'or, & ſe ſont diſſipés en l'air, mais cette pierre, qui a frappé la ſtatue, eſt crue en une grande montagne & elle a rempli toute la terre. Voilà quel a eſté voſtre ſonge, & maintenant je vous en donneray l'interpretation.

« Vous qui eſtes le plus grand des Roys & à qui Dieu a donné une puiſſance ſi eſtendue, que vous eſtes redoutable à tous les peuples, vous eſtes repreſenté par la teſte d'or de la ſtatue que vous avez veue.

« Mais un autre empire ſuccedera au voſtre, qui ne ſera pas ſi puiſſant, & enſuitte il en viendra un autre d'airin, qui s'eſtendra par tout le monde.

« Mais le quatrieſme ſera fort comme le fer, & de meſme que le fer briſe & perſe toutes choſes, ainſy cet empire briſera & ecraſera tout.

« Et ce que vous avez veu que les pieds & les extremités des pieds eſtoyent compoſés en partie de terre & en partie de fer, çela

marque que cet empire ſera diviſé & qu'il tiendra en partie de la fermeté du fer, & en partie de la fragilité de la terre.

« Mais comme le fer ne peut s'allier ſolidement avec la terre, de meſme ceux qui ſont repreſentés par le fer & par la terre ne pourront faire d'alliance durable, quoiqu'ils s'uniſſent par des mariages.

« Or ce ſera dans le temps de ces monarques que Dieu ſuſcitera un Royaume qui ne ſera jamais deſtruit, ny jamais tranſporté à un autre peuple.

« Il diſſipera & finira tous ces autres empires, mais pour luy il ſubſiſtera eternellement, ſelon ce qui vous a eſté revelé de cette pierre qui n'eſtant pas taillée de main, eſt tombée de la montagne & a briſé le fer, la terre & l'argent & l'or. Voilà ce que Dieu vous a decouvert des choſes qui doivent arriver dans la ſuitte des temps. Ce ſonge eſt veritable & l'interpretation en eſt fidele. — Lors Nabuchodonoſor tomba le viſage contre terre, &c. »

¶ « Daniel, 8. Daniel ayant veu le combat du belier & du bouc, qui le vainquit & qui domina ſur la terre, duquel la principale corne eſtant tombée, quatre autres en eſtoyent ſorties vers les quatre vents du ciel, de l'une deſquelles eſtant ſortie une petite corne, qui s'agrandit vers le midy, vers l'orient & vers la terre d'Iſraël, & s'eſleva contre l'armée du

ciel, en renverſa des eſtoiles & les foula aux pieds, & enfin abatit le prince, & fit ceſſer le ſacrifice perpetuel, & mit en deſolation le ſanctuaire.

« Voilà ce que vit Daniel. Il en demandoit l'explication, & une voix cria en cette ſorte : *Gabriel, faites luy entendre la viſion qu'il a eue.* Et Gabriel luy dit :

« Le bellier que vous avez veu eſt le Roy des Medes & des Perſes & le bouc eſt le Roy des Grecs, & la grande corne qu'il avoit entre les yeux eſt le premier Roy de cette monarchie.

« Et ce que cette corne eſtant rompue, quatre autres ſont venues en la place, c'eſt que quatre Roys de cette nation lui ſuccederont, mais non pas en la meſme puiſſance.

« Or ſur le declin de ces Royaumes, les iniquités eſtant accrues, il s'elevera un Roy inſolent & fort, mais d'une puiſſance empruntée, auquel toutes choſes ſuccederont à ſon gré, & il metra en deſolation le peuple ſaint, & reuſſiſſant dans ſes entrepriſes avec un eſprit double & trompeur, il en tuera pluſieurs, & s'eſlevera enfin contre le prince des princes, mais il perira malheureuſement, & non pas neantmoins par une main violente. »

Daniel, 9, 20.

« Comme je priois Dieu de tout mon cœur & qu'en confeſſant mon peché & celuy de tout mon peuple, j'eſtois proſterné devant mon

Dieu, voicy que Gabriel, lequel j'avois veu en viſion dès le commencement, vint à moy & me toucha au temps du ſacrifice du veſpre & me donnant l'intelligence me dit : Daniel, je ſuis venu à vous pour vous ouvrir la connoiſſance des choſes. Dès le commencement de vos prieres, je ſuis venu pour vous deſcouvrir ce que vous deſirez, parce que vous eſtes l'homme de deſirs. Entendes donc la parole & entres dans l'intelligence de la viſion. Soixante–dix ſemaines ſont preſcriptes & deſterminées ſur voſtre peuple & ſur voſtre ſainte cité, pour expier les crimes, pour mettre fin aus pechés & abolir l'iniquité & pour introduire la juſtice eternelle, pour accomplir les viſions & les propheties & pour oindre le ſaint des ſaints.

(Après quoy ce peuple ne ſera plus voſtre peuple, ni cette cité la ſainte Cité. Le temps de colere ſera paſſé, les ans de grace viendront pour jamais.)

« Sçaches donc & entendes. Depuis que la parole ſortira pour reſtablir & reedifier Jeruſalem, juſqu'au prince Meſſie, il y aura 7 ſemaines & 62 ſemaines après que la place & les murs ſeront edifiés dans un temps de trouble & d'affliction.

(Les Hebreux ont accouſtumé de diviſer les nombres & de mettre le petit le premier, ces 7 & 62 ſont donc 69. De ces 70 il en reſtera donc la 70e, c'eſt à dire les 7 dernieres années dont

il parlera enſuitte.) Et après ces 62 ſemaines (qui auront ſuivi les 7 premieres,) le Chriſt ſera tué & un peuple viendra avec ſon prince, qui deſtruira la ville & le ſanctuaire & innondera tout, & la fin de cette guerre conſommera la deſolation. Le Chriſt ſera donc tué après les 69 ſemaines, c'eſt à dire en la derniere ſemaine).

« Or une ſemaine (qui eſt la 70 qui reſte) eſtablira l'aliance avec pluſieurs & meſme la moitié de la ſemaine (c'eſt à dire les derniers trois ans & demi) abolira le ſacrifice & l'hoſtie & rendra eſtonnante l'eſtandue de l'abomination, qui ſe reſpandra & durera ſur ceux meſmes qui s'en etonneront et durera juſqu'à la conſommation. »

Daniel, 11. L'ange dit à Daniel :

« Il y aura encore (après Cyrus, ſous lequel cecy eſt encore) trois Roys de Perſe (Cambyſe, Smerdis, Darius), & le quatrieſme (Xerxès) qui viendra enſuite ſera plus puiſſant en richeſſes & en forces & elevera tous ſes peuples contre les Grecs. Mais il s'elevera un puiſſant Roy (Alexandre) dont l'empire aura une eſtendue extreme & qui reuſſira en toutes ſes entrepriſes ſelon ſon deſir, mais quand ſa monarchie ſera eſtablie, elle perira & ſera diviſée en quatre parties vers les quatre vents du ciel (comme il avoit dit auparavant, VII, 6, VIII, 8), mais non pas à des perſonnes de ſa race,

& ſes ſucceſſeurs n'egaleront point ſa puiſſance, car meſme ſon Royaume ſera diſperſé à d'autres outre ceux-ci (ces quatre principaux ſucceſſeurs).

« Et celuy de ces ſucceſſeurs qui regnera vers le Midy (Egipte. Ptolemée, fils de Lagus), deviendra puiſſant, mais un autre le ſurmontera (Seleucus, Roy de Sirie), & ſon eſtat ſera un grand eſtat (Appianus dit que c'eſt le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre).

« Et dans la ſuitte des années, ils s'alieront, & la fille du Roy du Midy (Berenice, fille de Ptolemée Philadelphe, fils de l'autre Ptolemée), viendra au roi d'Aquilon, pour eſtablir la paix entre ces princes (à Antiochus Deus, Roy de Sirie & d'Aſie, neveu de Seleucus Lagidas).

« Mais ni elle, ni ſes deſcendants n'auront pas une longue authorité, car elle & ceux qui l'avoyent envoyée & ſes enfants & ſes amys, feront livrés à la mort (Berenice & ſon fils fut tuée par Seleucus Callinicus).

« Mais il s'elevera un rejetton de ſes racines (Ptolemeus Evergetes naiſtra du meſme pere que Berenice), qui viendra avec une puiſſante armée dans les terres du Roy d'Aquilon, où il mettra tout ſous ſa ſujettion, & emmenera en Égipte leurs dieux, leurs princes, leur or, leur argent & toutes leurs plus precieuſes depouilles, & ſera quelques années

ſans que le Roy d'Aquilon puiſſe rien contre luy (s'il n'euſt pas eſté rappelé en Egypte par des raiſons domeſtiques, il auroit entierement depouillé Seleucus, dit Juſtin).

« Et ainſy il reviendra en ſon royaume, mais les enfants de l'autre irrités aſſembleront de grandes forces (Seleucus Ceraunus, Antiochus Magnus).

« Et leur armée viendra & ravagera tout, dont le Roy de Midy eſtant irrité, formera auſſy un grand corps d'armée & livrera bataille, & vaincra (Ptolemeus Philopator contre Antiochus Magnus à Raphia), & ſes troupes en deviendront inſolentes, & ſon cœur s'en enflera (ce Ptolemeus prophana le temple. Josephe), il vaincra des milliers d'hommes, mais ſa victoire ne ſera pas ferme.

« Car le Roy d'Aquilon (Antiochus Magnus) viendra avec encore plus de forces que la premiere fois (le jeune Ptolemée Epiphanes regnant), & alors auſſi un grand nombre d'ennemys s'eleveront contre le Roy de Midy, & mesme des hommes apoſtats, violents, de ton peuple s'eleveront, afin que les viſions ſoyent accomplies & ils periront (ceux qui avoyent quitté leur religion pour plaire à Evergetes, quand il envoya ſes troupes à Scopas. Car Antiochus reprendra Scopas & les vaincra).

« Et le Roy d'Aquilon deſtruira les remparts

& les villes les mieux fortifiées, & toute la force du Midy ne pourra luy refifter, & tout cedera à fa volonté. Il s'arreftera dans la terre d'Ifraël, & elle luy cedera.

« Et ainfy il penfera à fe rendre maitre de tout l'empire d'Egipte (mesprifant la jeuneffe d'Epiphane, dit Juftin).

« Et pour cela il fera alliance avec luy & luy donnera fa fille (Cleopatre, afin qu'elle trahit fon mary. (Sur quoy Appianus dit, que fe defiant de pouvoir fe rendre maiftre d'Egipte par force, à caufe de la protection des Romains, il voulut l'attenter par fineffe). Il la voudra corrompre, mais elle ne fuivra pas fon intention, ainfy il fe jettera à d'autres desfeins & penfera à fe rendre maiftre de quelques ifles (c'eft à dire lieux maritimes), & il en prendra plufieurs (comme dit Appianus).

« Mais un grand chef s'oppofera à fes conquetes & arreftera la honte qui lui en reviendroit (Scipion l'Affricain, qui arrefta les progrès de Antiochus Magnus, à cause qu'il offençoit les Romains en la perfonne de leurs alliés). Il retournera donc dans fon Royaume & y perira & ne fera plus. (Il fut tué par les fiens.)

« Et celuy qui lui fuccedera fera un tiran, qui affligera d'impots la gloire du Royaume (qui eft le peuple, Seleucus Philopator ou Soter, fils d'Antiochus Magnus), mais en peu de

temps il mourra, & non par ſedition, ni par guerre.

« Et il ſucedera à ſa place un homme meſpriſable & indigne des honneurs de la Royauté, qui s'y introduira adroittement & par careſſes.

« Toutes les armées flechiront devant luy, il les vaincra & meſme le prince avec qui il avoit fait alliance. Car, ayant renouvellé l'alliance avec luy, il le trompera, & venant avec peu de troupes dans ſes provinces calmes & ſans crainte, il prendra les meilleures places & fera plus que ſes peres n'avoyent jamais fait & ravageant de toutes parts, il formera de grands deſſeins pendant ſon temps.

« 25. »

¶ Le zele des Juifs pour leur loy & leur temple. Joſephe & Philon Juif ad Caium.

Quel autre peuple a un tel zele, il falloit qu'ils l'euſſent.

J. C. predit quant au temps & à l'eſtat du monde. Le duc oſté de la cuiſſe, & la 4me monarchie.

Qu'on eſt heureux d'avoir cette lumiere dans cette obſcurité.

Qu'il eſt beau de voir par les yeux de la foy, Darius & Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée & Herode agir ſans le ſavoir pour la gloire de l'Evangile !

¶ Beau de voir par les yeux de la foy, l'hiſtoire d'Herode de Ceſar...

¶ *Reprobation des Juifs & converſion des Gentils.* — Is., 65 : « Ceux là m'ont cherché qui ne me conſultoyent point. Ceux là m'ont trouvé qui ne me cherchoyent point. J'ay dit, me voicy, me voicy au peuple qui n'invoquoit pas mon nom.

« J'ay eſtendu mes mains tout le jour au peuple incredule qui ſuit ſes deſirs & qui marche dans une voye mauvaiſe, à ce peuple qui me provoque ſans ceſſe par les crimes qu'il commet en ma preſence, qui s'eſt emporté à ſacrifier aux idoles, &c.

« Ceux là ſeront diſſipés en fumée au jour de ma fureur, &c.

« J'aſſembleray les iniquités de vous & de vos peres & vous rendray à tous ſelon vos œuvres.

« Le Seigneur dit ainſy : Pour l'amour de mes ſerviteurs, je ne perdray tout Iſraël, mais j'en reſerveray quelques-uns, de meſme qu'on reſerve un grain reſté dans une grappe, duquel on dit : Ne l'arrachez pas, parce que c'eſt benediction.

« Ainſy j'en prendray de Jacob & de Juda pour poſſeder mes montagnes, que mes eſleus & mes ſerviteurs avoient en heritage, & mes campagnes fertiles & admirablement abondantes, mais j'extermineray tous les autres, parce que vous avez oublié voſtre Dieu pour ſuivre des dieux eſtrangers. Je vous ay appelés

& vous n'avez pas reſpondu, j'ay parlé & vous n'avez pas ouy, & vous avez choisy [les] choſes que j'avois defendues.

« C'eſt pour cela que le Seigneur dit ces choſes : Voicy, mes ſerviteurs ſeront raſſaſiés & vous languirez de faim, mes ſerviteurs ſeront dans la joye & vous dans la confuſion, mes ſerviteurs chanteront des cantiques de l'abondance de la joye de leur cœur, & vous pouſſerez des cris & des hurlemens de l'affliction de voſtre eſprit.

« Et vous laiſſerez voſtre nom en abomination à mes eſleus. Le Seigneur vous eſterminera & nommera ſes ſerviteurs d'un autre nom, dans lequel celuy qui ſera beny ſur la terre ſera beny en Dieu, &c., parce que les premieres douleurs ſont miſes en oubly.

« Car voicy, je crée de nouveaux cieux & une nouvelle terre, & les choſes paſſées ne ſeront plus en memoire, & ne viendront plus en la penſée.

« Mais vous vous rejouyrez à jamais dans les choſes nouvelles que je crée, car je crée Jeruſalem qui n'eſt autre choſe que joye & ſon peuple rejouiſſance. Et je me plairay en Jeruſalem & en mon peuple, & on n'y entendra plus de cris & de pleurs.....

« Je l'exauceray avant qu'il demande, je les ouiray quand ils ne feront que commencer à parler. Le loup & l'agneau paiſtront en-

ſemble, le lion & le bœuf mangeront la meſme paille, le ſerpent ne mangera que la pouſſiere, & on ne commettra plus d'homicide ni de violence en toute ma ſainte montagne. »

Is. 56 : « Le Seigneur dit ces choſes : Soyez juſtes & droits, car mon ſalut eſt proche, & ma juſtice va eſtre revelée.

« Bienheureux eſt celuy qui fait ces choſes & qui obſerve mon ſalut, & garde ſes mains de commettre aucun mal.

« Et que les eſtrangers qui s'attachent à moy ne diſent point : Dieu me ſeparera d'avec ſon peuple. Car le Seigneur dit ces choſes : Quiconque gardera mes ſabats, & choiſira de faire mes volontés, & gardera mon alliance, je leur donneray place dans ma maiſon, & je leur donneray un nom meilleur que celuy que j'ay donné à mes enfants, ce ſera un nom eternel qui ne perira jamais.....

« C'eſt pour nos crimes que la juſtice s'eſt eloignée de nous, nous avons attendu la lumiere & nous ne trouvons que les tenebres, nous avons eſperé la clarté & nous marchons dans l'obſcurité, nous avons taſté contre la muraille comme des aveugles & nous avons heurté en plein midy comme au milieu d'une nuit & comme des morts en des lieux tenebreux.

« Nous rugirons tous comme des ours, nous gemirons comme des colombes. Nous avons

attendu la juſtice & elle ne vient point, nous avons eſperé le ſalut & il s'eloigne de nous.

Is. 66, 18 : « Mais je viſiteray leurs œuvres & leurs penſées, quand je viendray pour les aſſembler avec toutes les nations & les peuples, & ils verront ma gloire.

« Et je leur impoſeray un ſigne, & de ceux qui ſeront ſauvez j'en envoyray aux nations, en Affrique, en Lydie, en Italie, en Grece & aux peuples qui n'ont point ouy parler de moy, & qui n'ont point veu ma gloire. Et ils ameneront vos freres. »

Jer., 7. *Reprobation du temple :*

« Allez en Silo, où j'avois eſtably mon nom au commencement & voyez ce que j'y ay fait à cauſe des pechez de mon peuple. Et maintenant, dit le Seigneur, parce que vous avez fait les meſmes crimes, je feray de ce temple où mon nom eſt invoqué & ſur lequel vous vous confiez, & que j'ay moy meſme donné à vos pretres, la meſme choſe que j'ay faite de Silo. (Car je l'ay rejetté, & je me ſuis fait un temple ailleurs.)

« Et je vous rejetteray loing de moy, de la meſme maniere que j'ay rejetté vos freres, les enfans d'Ephraim. (Rejettés ſans retour.)

« Ne priez donc point pour ce peuple.

Jer., 7, 21 : « A quoy vous sert il d'ajouſter ſacrifice ſur ſacrifice? Quand je retiray vos peres hors d'Egipte, je ne leur parlay pas

des ſacrifices & des holocauſtes, je ne leur en donnay aucun ordre, & le precepte que je leur ay donné a eſté en ceſte ſorte : Soyez obeiſſants & fideles à mes commandements, & je ſeray voſtre Dieu & vous ſerez mon peuple. (Ce ne fut qu'aprés qu'ils eurent ſacrifié aux veaux d'or que je me donnay des ſacrifices, pour tourner en bien une mauvaiſe couſtume.) » — Jer., 7 : « N'ayez point confiance aux paroles de menſonge de ceux qui vous diſent, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur, le temple du Seigneur ſont. »

¶ *Preuves par les Juifs.* — Captivité des Juifs ſans retour. Jer., 11, 11 : « Je feray venir ſur Juda des maux deſquels ils ne pourront eſtre delivrés. »

Figures. Is., 5 : « Le Seigneur a eu une vigne dont il a attendu des raiſins & elle n'a produit que du verjus. Je la diſſiperay donc & la deſtruiray, la terre n'en produira que des eſpines, & je defendrai au ciel d'y...

« La vigne du Seigneur eſt la maiſon d'Iſraël. Et les hommes de Juda en ſont le germe delettable. J'ay attendu qu'ils fiſſent des actions de juſtice, & ilz ne produiſent qu'iniquités. »

Is., 8 : « Sanctifiez le Seigneur avec crainte & tremblement, ne redoutez que luy, & il vous ſera en ſanctification, mais il ſera en pierre de ſcandale & en pierre d'achoppement

aux deux maiſons d'Iſraël. Il ſera en piege & en ruine au peuple de Jeruſalem, & un grand nombre d'entre eux heurteront cette pierre, y tomberont, y ſeront briſés & ſeront pris à ce piege & y periront. Voilez mes paroles & couvrez ma loy pour mes diſciples.

« J'attendray donc en patience le Seigneur qui ſe voile & ſe cache à la maiſon de Jacob. »

Is., 29 : « Soyez confus & ſurpris, peuple d'Iſraël, chancellez, trebuchez & ſoyez yvres, mais non pas d'une yvreſſe de vin, trebuchez, mais non pas d'ivreſſe, car Dieu vous a preparé l'eſprit d'aſſoupiſſement. Il vous voilera vos yeux, il obſcurcira vos princes & vos prophetes qui ont les viſions. (Daniel, 12 : « Les mechans ne l'entendront point, mais ceux qui ſeront bien inſtruits l'entendront. » — Oſée, dernier chapitre, dernier verſet, aprés bien des benedictions temporelles, dit : « Où eſt le ſage & il entendra ces choſes, &c. »)

« Et les viſions de tous les prophetes ſeront à voſtre egard comme un livre ſcellé, lequel ſi on donne à un homme ſavant, & qui le puiſſe lire, il repondra : Je ne puis le lire, car il eſt ſcellé, & quand on le donnera à ceux qui ne ſçavent pas lire, ils diront : Je ne connois pas les lettres.

« Et le Seigneur m'a dit : Parce que ce peuple m'honore des levres, mais que ſon cœur eſt bien loin de moi (en voilà la raiſon & la cauſe,

car s'ils adoroyent Dieu de cœur, ils entendroyent les propheties), & qu'ils ne m'ont ſervy que par des voyes humaines.

« C'eſt pour cette raiſon que j'adjouſteray à tout le reſte d'amener ſur ce peuple une merveille eſtonnante & un prodige grand & terrible, c'eſt que la ſageſſe de ſes ſages perira, & leur intelligence ſera... »

Propheties. Preuve de divinité. Is., 41 : « Si vous eſtes des dieux, aprochez, annoncez nous les choſes futures, nous inclinerons noſtre cœur à vos paroles. Aprenez nous les choſes qui ont eſté au commencement, & prophetiſez nous celles qui doivent arriver.

« Par là nous ſaurons que vous eſtes des dieux. Faittes le bien ou mal, ſi vous pouvez. Voyons donc & raiſonnons enſemble.

« Mais vous n'eſtes rien, vous n'eſtes qu'abomination, &c. Qui d'entre vous nous inſtruit (par des autheurs contemporains) des choſes faittes dés le commencement & l'origine, afin que nous lui diſions : Vous eſtes le juſte. Il n'y en a aucun qui nous aprenne, ni qui prediſe l'avenir. »

Is. 42 : « Moy qui ſuis le Seigneur je ne communique pas ma gloire à d'autres. C'eſt moy qui ay fait predire les choſes qui ſont arrivées, & qui predis encore celles qui ſont à venir. Chantez en un cantique nouveau à Dieu par toute la terre. »

« Amene icy ce peuple qui a des yeux & qui ne voit pas, qui a des oreilles & qui eſt sourd. Que les nations s'aſſemblent toutes. Qui d'entre elles & leurs dieux vous instruiront des choſes paſſées & futures? Qu'elles produiſent leurs teſmoings pour leur juſtification, ou qu'elles m'eſcoutent & confeſſent que la verité eſt icy.

« Vous eſtes mes teſmoings, dit le Seigneur, vous & mon ſerviteur que j'ai eſleu, afin que vous me connoiſſiez & que vous croyez que c'eſt moy qui ſuis.

« J'ay predit, j'ay ſauvé, j'ay fait moi ſeul ces merveilles à vos yeux, vous eſtes mes teſmoings de ma divinité, dit le Seigneur.

« C'eſt moi qui pour l'amour de vous ay briſé les forces des Babiloniens. C'eſt moi qui vous ay ſanctifiés & qui vous ay creés.

« C'eſt moy qui vous ay fait paſſer au milieu des eaux, & de la mer, & des torrens, & qui ay ſubmergé & deſtruit pour jamais les puiſſants ennemys qui vous ont reſiſté.

« Mais perdez la memoire de ces anciens bienfaits, & ne jettez plus les yeux vers les choſes paſſées.

« Voicy, je prepare de nouvelles choſes qui vont bientoſt paroiſtre, vous les connoiſtrez, je rendray les deſerts habitables & delicieux.

« Je me ſuis formé ce peuple, je l'ay eſtably pour annoncer mes louanges, &c.

« Mais c'eſt pour moy meſme que j'efaceray vos pechés & que j'oublieray vos crimes, car pour vous, repaſſez en voſtre memoire vos ingratitudes, pour voir ſi vous avez de quoy vous juſtifier. Voſtre premier pere a peché, & vos docteurs ont tous eſté des prevaricateurs. » — Is. 44 : Je ſuis le premier & le dernier, dit le Seigneur. Qui s'egalera à moy, qu'il raconte l'ordre des choſes depuis que j'ay formé les premiers peuples, & qu'il annonce les choſes qui doivent arriver. Ne craignez rien, ne vous ay je pas fait entendre toutes ces choſes, vous eſtes mes teſmoings. »

Prediction de Cyrus. — « A cauſe de Jacob que j'ay eſleu, je t'ay appelé par ton nom. » — Is., 45, 21 : « Venez & diſputons enſemble. Qui a fait entendre les choſes depuis le commencement, qui a predit les choſes dés lors? N'eſt ce pas moy qui ſuis le Seigneur? »

Is., 46 : « Reſſouvenez vous des premiers ſiecles, & connoiſſez qu'il n'y a rien de ſemblable à moy. Qui annonce dés le commencement les choſes qui doivent arriver à la fin, en diſant dés l'origine du monde : Mes decrets ſubſiſteront & toutes mes volontés ſeront accomplies. »

Is., 42, 9 : « Les premieres choſes ſont arrivées comme elles avoyent eſté predites, & voïcy, maintenant j'en predis de nouvelles

& vous les annonce avant qu'elles ſoyent arrivées. »

Is., 48, 3 : « J'ay fait predire les premieres & je les ay accomplies enſuite, & elles ſont arrivées en la maniere que j'avois dit, parce que je ſay que vous eſtes dur, que voſtre eſprit eſt rebelle, & voſtre front impudent. Et c'eſt pourquoy je les ay voulu annoncer avant l'evenement, afin que vous ne puiſſiez pas dire que ce fut l'ouvrage de vos dieux & l'effect de leur ordre.

« Vous voyez arrivé ce qui a eſté predit. Ne le raconterez vous pas? Maintenant je vous annonce des choſes nouvelles, que je conſerve en ma puiſſance & que vous n'avez pas encore ſceues, ce n'eſt que maintenant que je les prepare, & non pas depuis longtemps. Je vous les ay tenues cachées, de peur que vous ne vous vantaſſiez de les avoir preveues par vous meſmes.

« Car vous n'en avez aucune connoiſſance & perſonne ne vous en a parlé, & vos oreilles n'en ont rien ouy. Car je vous connois, & je say que vous eſtes plein de prevarications & je vous ay donné le nom de prevaricateur dés les premiers temps de voſtre origine. »

¶. — *Propheties. En Egipte. — Pug.* 659, *Talmud.*

C'eſt une tradition entre nous que, quand

le Meſſie arrivera, la maiſon de Dieu, deſtinée à la diſpenſation de ſa parolle, ſera pleine d'ordure & d'impureté, & que la ſageſſe des ſcribes ſera corrompue & pourrie, ceux qui craindront de pecher ſeront reprouvez du peuple & traitez de foux & d'inſenſez.

¶ Is., 49.

« Eſcoutez, peuples eloignez, & vous, habitans des iſles de la mer : Le Seigneur m'a appellé par mon nom dés le ventre de ma mere, il me protege ſous l'ombre de ſa main, il a mis mes paroles comme un glaive aigu, & m'a dict : Tu es mon ſerviteur, c'eſt par toy que je feray paroiſtre ma gloire. Et j'ay dit : Seigneur, ay je travaillé en vain? eſt ce inutilement que j'ay conſommé toute ma force? faites en le jugement, Seigneur, mon travail eſt devant vous. Lors le Seigneur, qui m'a formé luy meſme dés le ventre de ma mere pour eſtre tout à luy, afin de ramener Jacob et Iſrael, m'a dit : Tu ſeras glorieux en ma preſence, & je ſeray moy meſme ta force. C'eſt peu de choſe que tu convertiſſe les tributs de Jacob; je t'ay ſuſcité pour eſtre la lumiere des Gentils, & pour eſtre mon ſalut juſqu'aux extremitez de la terre. Ce ſont les choſes que le Seigneur a dites à celuy qui a humilié ſon ame, qui a eſté en meſpris & en abomination aux Gentils, & qui s'eſt ſoumis aux puiſſans de la terre. Les princes & les

rois t'adoreront, parce que le Seigneur qui t'a eſleu eſt fidele.

« Le Seigneur m'a dit encore : Je t'ay exaucé dans les jours de ſalut & de miſericorde, & je t'ay eſtably pour eſtre l'alliance du peuple & te mettre en poſſeſſion des nations les plus abandonnées, afin que tu diſes à ceux qui ſont dans les chaisnes : Sortez en liberté, & à ceux qui ſont dans les tenebres : Venez à la lumiere & poſſedez des terres abondantes & fertiles. Ils ne ſeront plus travaillez ny de la faim, ny de la soif, ny de l'ardeur du ſoleil, parce que celuy qui a eu compaſſion d'eux ſera leur conducteur, il les menera aux ſources vivantes des eaux & aplanira les montagnes devant eux. Voicy, les peuples aborderont de toutes parts, d'Orient, d'Occident, d'Aquilon & de Midy. Que le ciel en rende gloire à Dieu, que la terre s'en reſjouiſſe, parce qu'il a plu au Seigneur de conſoler ſon peuple, & qu'il aura enfin pitié des pauvres qui esperent en luy.

« Et cependant Sion a oſé dire : Le Seigneur m'a abandonné & n'a plus memoire de moy. Une mere peut elle mettre en oubly ſon enfant, & peut elle perdre la tendreſſe pour celuy qu'elle a porté dans ſon ſein? mais quand elle en ſeroit capable, je ne t'oubliray pourtant jamais, Syon, je te porte toujours entre mes mains, & tes murs ſont toujours

devant mes yeux. Ceux qui doivent te reſtablir accourent & tes deſtructeurs ſeront eloignez. Leve les yeux de toutes parts & conſidere toute cette multitude qui eſt aſſemblée pour venir à toy. Je jure que tous ces peuples te ſeront donnez comme l'ornement duquel tu ſeras à jamais reveſtue, tes deſerts & tes ſolitudes & toutes tes terres qui ſont maintenant deſolées ſeront trop eſtroites pour le grand nombre de tes habitans & les enfans qui te naiſtront dans les années de ta ſterilité te diront : La place eſt trop petite, eſcarte les frontieres & fais nous place pour habiter. Alors tu diras en toy-meſme : Qui eſt-ce qui m'a donné cette abondance d'enfans, moy qui n'enfantois plus, qui eſtois ſterile, tranſportée et captive, & qui eſt-ce qui me les a nourris, moy qui eſtois delaiſſée ſans ſecours? D'où ſont donc venus tous ceux-cy? Et le Seigneur te dira : Voicy, j'ay fait paroiſtre ma puiſſance ſur les Gentils, & j'ai elevé mon eſtendart ſur les peuples, & ils t'apporteront des enfans dans leurs bras & dans leurs ſeins. Les rois & les reynes ſeront tes nourriciers, ils t'adoreront le viſage contre terre, & baiſeront la pouſſiere de tes pieds, & tu connoiſtras que je ſuis le Seigneur, & que ceux qui eſperent en moy ne ſeront jamais confondus. Car qui peut oſter la proye à celuy qui eſt fort & puiſſant? Mais encore meſme qu'on

la luy put oſter, rien ne pourra empeſcher que je ne ſauve tes enfans & que je ne perde tes ennemis, & tout le monde reconnoiſtra que je ſuis le Seigneur, ton ſauveur & le puiſſant redempteur de Jacob.

« Le Seigneur dit ces choſes : Quel eſt ce libelle de divorce par lequel j'ay repudié la ſinagogue? & pourquoy l'ay je livrée entre les mains de vos ennemis? n'eſt-ce pas pour ſes impietez & pour ſes crimes que je l'ay repudiée?

« Car je ſuis venu & perſonne ne m'a receu, j'ay appellé & perſonne n'a eſcouté. Eſt-ce que mon bras eſt accourcy & que je n'ay pas la puiſſance de ſauver?

« C'eſt pour cela que je feray paroiſtre les marques de ma colere, je couvriray les cieux de tenebres & les cacheray ſous des voiles.

« Le Seigneur m'a donné une langue bien inſtruite, afin que je ſcache conſoler par ma parole celuy qui eſt dans la triſteſſe. Il m'a rendu attentif à ſes diſcours, & je l'ay eſcouté comme un maiſtre.

« Le Seigneur m'a revelé ſes volontez & je n'y ay point eſté rebelle.

« J'ay livré mon corps aux coups & mes joües aux outrages, j'ay abandonné mon viſage aux ignominies & aux crachats, mais le Seigneur m'a ſouſtenu & c'eſt pourquoy je n'ai point eſté confondu.

« Celuy qui me juſtifie eſt avec moy. Qui oſera m'accuſer, qui ſe levera pour diſputer contre moy & pour m'accuſer de peſché, Dieu eſtant luy-meſme mon protecteur?

« Tous les hommes paſſeront & ſeront conſommez par le temps; que ceux qui craignent Dieu eſcoutent donc les paroles de ſon ſerviteur, que celuy qui languit dans les tenebres mette ſa confiance au Seigneur. Mais pour vous vous ne faites qu'embraſer la colere de Dieu ſur vous, vous marchez ſur les braziers & entre les flammes que vous meſmes aves allumées. C'eſt ma main qui a fait venir ces maux ſur vous, vous perirez dans les douleurs.

« Eſcoutez moy, vous qui ſuivez la juſtice & qui cherchez le Seigneur. Regardez à la pierre d'où vous eſtes taillez & à la ciſterne d'où vous eſtes tirez. Regardez à Abraham voſtre pere & à Sara qui vous a enfantez. Voyez qu'il eſtoit ſeul & ſans enfant quand je l'ay appellé & que je luy ay donné une poſterité ſi abondante. Voyez combien de benedictions j'ay repandües ſur Syon, & de combien de graces & de conſolations je l'ay comblée.

« Conſiderez toutes ces choſes, mon peuple, & rendez vous attentif à mes paroles, car une loy ſortira de moy, & un jugement qui ſera la lumiere des Gentils.

Amos, 8. Le prophete ayant fait un denombrement des peſchez d'Iſraël, dit que Dieu a juré d'en faire la vengeance.

Dit ainſy : « En ce jour là, dit le Seigneur, je feray coucher le ſoleil à midy, & je couvriray la terre de tenebres dans le jour de lumiere, je changeray vos feſtes ſolemnelles en pleurs & tous vos cantiques en plaintes.

« Vous ſerez tous dans la triſteſſe & dans les ſouffrances, & je mettray cette nation en une deſolation pareille à celle de la mort d'un fils unique, & ces derniers temps ſeront des temps d'amertume. Car voicy, les jours viennent, dit le Seigneur, que j'envoyeray ſur cette terre la famine, la faim, non pas la faim & la ſoif de pain & d'eau, mais la faim & la ſoif d'ouir les paroles de la part du Seigneur. Ils iront errans d'une mer juſqu'à l'autre, & ſe porteront d'Aquilon en Orient, ils tourneront de toutes parts en cherchant qui leur annonce la parole du Seigneur, & ils n'en trouveront point.

« Et leurs vierges & leurs jeunes hommes periront en cette ſoif, eux qui ont ſuivy les idoles de Samarie, qui ont juré par le dieu adoré en Dan, & qui ont ſuivy le culte de Berzabée, ils tomberont & ne ſe releveront jamais de leur chute.

Amos, 3, 3 : « De toutes les nations de la

terre, je n'ay reconnu que vous pour eſtre mon peuple.

Daniel, 12, 7. Daniel ayant deſcrit toute l'eſtandüe du regne du Meſſie, dit : « Toutes ces choſes s'accompliront lorſque la diſperſion du peuple d'Iſraël ſera accomplie. »

Aggée, 2, 4 : « Vous qui comparant cette ſeconde maiſon à la gloire de la premiere la meſpriſez, prenez courage, dit le Seigneur, à vous, Zorobabel, & à vous, Jeſus grand preſtre, & à vous, tout le peuple de la terre, & ne ceſſez point d'y travailler. Car je ſuis avec vous, dit le Seigneur des armées, la promeſſe ſubſiſte, que j'ay faite quand je vous ay retiré d'Egipte; mon eſprit eſt au millieu de vous. Ne perdez point eſperance, car le Seigneur des armées dit ainſy : Encore un peu de temps, & j'ebranleray le ciel & la terre, & la mer & la terre ferme (façon de parler pour marquer un changement grand & extraordinaire), & j'ebranleray toutes les nations. Et alors viendra celuy qui eſt deſiré par tous les Gentils, & je rempliray cette maiſon de gloire, dit le Seigneur.

« L'argent & l'or ſont à moy, dit le Seigneur (c'eſt à dire que ce n'eſt pas de cela que je veux eſtre honnoré, comme il eſt dit aylleurs : Toutes les beſtes des champs ſont à moy, à quoy ſert de me les offrir en ſacrifice?); la gloire de ce nouveau temple ſera bien plus

grande que la gloire du premier, dit le Seigneur des armées, & j'eſtabliray ma maiſon en ce lieu cy, dit le Seigneur. »

« En Horeb, au jour que vous y eſtiez aſſemblez, & que vous dites : Que le Seigneur ne parle plus luy meſme à nous, & que nous ne voyions plus ce feu, de peur que nous ne mourions. Et le Seigneur me dit : Leur priere eſt juſte, je leur ſuſciteray un prophete tel que vous du milieu de leurs freres, dans la bouche duquel je mettray mes paroles, & il leur dira toutes les choſes que je luy auray ordonnées, & il arrivera que quiconque n'obeira point aux paroles qu'il leur portera en mon nom, j'en feray moy meſme le jugement. »

Geneſe, 49 : « Vous, Juda, vous ſerez loüé de vos freres & vainqueur de vos ennemis. Les enfans de voſtre pere vous adoreront. Juda, faon de lion, vous eſtes monté à la proye, o mon fils, & vous eſtes couché comme un lion, & comme une lionneſſe qui s'eveillera.

« Le ſceptre ne sera point oſté de Juda, ny le legiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que Scilo vienne, & les nations s'aſſembleront à luy pour luy obeir. »



DES FIGURES EN GENERAL ET DE LEUR LEGITIMITÉ.



REUVE *des deux Teftamens à la fois.* — Pour prouver tout d'un coup les deux [Teftamens], il ne faut que voir fi les propheffies de l'un font accomplies en l'autre.

Pour examiner les propheffies, il faut les entendre.

Car fi on croit qu'elles n'ont qu'un fens, il eft feur que le Meffie ne fera point venu, mais fi elles ont deux fens, il eft feur qu'il fera venu en J. C.

Toute la queftion eft donc de fcavoir fi elles ont deux fens...

Que l'Efcripture a deux fens, que J. C. & les apoftres ont donnés, dont voicy les preuves :

1. Preuve par l'Eſcripture meſme.

2. Preuves par les Rabins (Moyſe Maymon dit qu'elle a deux faces, & que les prophetes n'ont prophetiſé que de J. C.)

3. Preuves par la caballe.

4. Preuves par l'interpretation mistique que les rabins meſmes donnent à l'Eſcriture.

5. Preuves par les principes des rabins, qu'il y a deux ſens, qu'il y a deux advenemens du Meſſie, glorieux ou abject ſelon leur merite, que les prophetes n'ont prophetiſé que du Meſſie. La loy n'eſt pas eternelle, mais doit changer au Meſſie, qu'alors on ne ſe ſouviendra plus de la mer Rouge, que les Juifs & les gentils ſeront meſlés.

¶ C'eſt comme ceux entre leſquels il y a un certain langage obſcur.

Ceux qui n'entendroyent pas cela n'y comprendroyent qu'un ſot ſens.

¶ *Figurat.* — Les termes d'eſpée, d'eſcu. *Potentiſſime.*

¶ Changer de figure, à cauſe de noſtre foibleſſe.

¶ *Figures.* — Les prophetes prophetiſoyent par figures de ceinture, de barbe et cheveux bruſlés, &c.

¶ Deux erreurs : 1. Prendre tout literalement. 2. Prendre tout ſpirituelement.

¶ Le voile qui eſt ſur ces livres pour les Juifs y eſt auſſy pour les mauvais Chreſtiens

& pour tous ceux qui ne ſe hayſſent pas eux-meſmes.

Mais qu'on eſt bien diſpoſé à les entendre & à connoiſtre J. C. quand on ſe hait veritablement ſoy-meſme!

¶ *Figures.* — Pour monſtrer que l'ancien teſtament n'eſt que figuratif & que les prophetes entendoyent par les biens temporels d'autres biens, c'eſt : 1 que cela ſeroit indigne de Dieu, 2 que leurs diſcours expriment trés clairement la promeſſe des biens temporels, & qu'ils diſent neantmoins que leurs diſcours ſont obſcurs & que leur ſens ne ſera point entendu. D'où il paroiſt que ce ſens ſecret n'eſtoit pas celuy qu'ils exprimoyent à decouvert, & que par conſequent ils entendoyent parler d'autres ſacrifices, d'un autre liberateur, &c. Ils diſent qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. Jer., 33, ult.

La 3e preuve eſt que leurs diſcours ſont contraires & ſe detruiſent, de ſorte que ſi on penſe qu'ils n'ayent entendu par les mots de loy & de ſacrifice autre choſe que celle de Moyſe, il y a contradiction manifeſte & groſſiere. Donc ils entendoyent autre choſe, ſe contrediſants quelquefois dans un meſme chapitre.

Or pour entendre le ſens d'un autheur....

¶ *Figure porte abſence & preſence, plaiſir & deplaiſir.*

Chifre à double ſens, un clair & où il eſt dit que le ſens eſt caché...

¶ Un portrait porte abſence & preſence, plaiſir & deplaiſir. La realité exclud abſence & deplaiſir.

Figures. — Pour ſavoir ſi la loy & les ſacrifices ſont realité ou figure, il faut voir ſi les prophetes en parlant de ces choſes y arreſtoyent leur veue & leur penſée, en ſorte qu'ils n'y viſſent que cette ancienne alliance, ou s'ils y voyent quelqu'autre choſe dont elle fuſt la peinture, car dans un portrait on voit la choſe figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils en diſent.

Quand ils diſent qu'elle ſera eternelle, entendent ils parler de l'alliance de laquelle ils diſent qu'elle ſera changée & de meſme des ſacrifices, &c.?

Le chifre a deux ſens. Quand on ſurprend une lettre importante, où l'on trouve un ſens clair, & où il eſt dit neantmoins que le ſens en eſt voilé & obſcurcy, qu'il eſt caché en ſorte qu'on verra cette lettre ſans la voir & qu'on l'entendra ſans l'entendre, que doit on penſer ſinon que c'eſt un chifre à double ſens, & d'autant plus qu'on y trouve des contrarietés manifeſtes dans le ſens litteral. Combien doit on donc eſtimer ceux qui nous decouvrent le chifre & nous apprenent à connoiſtre le ſens caché, & principalement quand les prin-

cipes qu'ils en prenent ſont tout à fait naturels & clairs. C'eſt ce qu'a fait J. C. & les apoſtres. Ils ont levé le ſceau, il a rompu le voile & a decouvert l'eſprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemys de l'homme ſont ſes paſſions, que le Redempteur ſeroit ſpirituel & ſon regne ſpirituel, qu'il y auroit deux advenemens, l'un de miſere pour abaiſſer l'homme ſuperbe, l'autre de gloire pour elever l'homme humilié, que J. C. ſeroit Dieu & homme.

Les prophetes ont dit clairement qu'Iſraël ſeroit toujours aymé de Dieu & que la loy ſeroit eternelle, & ils ont dit que l'on n'entendroit point leur ſens & qu'il eſtoit voilé.

¶ *Figures.* — Quand la parolle de Dieu qui eſt veritable eſt fauſſe litteralement, elle eſt vraye ſpirituellement. *Sede a dextris meis,* cela eſt faux litteralement, donc cela eſt vray ſpirituellement.

En ces expreſſions, il eſt parlé de Dieu à la maniere des hommes, & cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que l'intention, que les hommes ont en faiſant aſſeoir à leur droitte, Dieu l'aura auſſy, c'eſt donc une marque de l'intention de Dieu, non de ſa maniere de l'executer.

Ainſy quand il dit : « Dieu a receu l'odeur de vos parfums & vous donnera en recompenſe une terre graſſe, » c'eſt à dire la meſme

intention qu'auroit un homme, qui agreant vos parfums vous donneroit en recompenſe une terre graſſe, Dieu aura la meſme intention pour vous, parce que vous avez eu pour [lui] la meſme intention qu'un homme a pour celuy à qui il donne des parfums. Ainſy *iratus eſt,* Dieu jaloux, &c., car les choſes de Dieu eſtant inexprimables, elles ne peuvent eſtre dittes autrement. Et l'Egliſe aujourd'huy en uſe encore : *Quia confortavit ſeras,* &c.

¶ Différence entre le diſner & le ſouper.

En Dieu la parolle ne differe pas de l'intention, car il eſt veritable, ni la parolle de l'effet, car il eſt puiſſant, ny les moyens de l'effet, car il eſt ſage. Bern. *ult. sermo in Missam.*

Aug. 5, *de Civit.,* 10. Cette regle eſt generalle, Dieu peut tout, hormis les choſes lesquelles s'il les pouvoit il ne ſeroit pas tout puiſſant, comme mourir, eſtre trompé & mentir, &c.

Pluſieurs evangeliſtes pour la confirmation de la verité. Leur diſſenblance utile.

Euchariſtie aprés la Cene. Verité aprés figure.

Ruine de Hieruſalem, figure de la ruine du monde, 40 ans aprés la mort de J.

Je ne ſcais pas, comme homme ou comme legat. Matt., 24, 36.

J. condamné par les Juifs & Gentils.

Les Juifs & Gentils figurés par les deux fils.

Aug., 20, *de Civit.*, 29.

¶ Les figures de l'Evangile pour l'eſtat de l'ame malade ſont des corps malades, mais parce qu'un corps ne peut eſtre aſſez malade pour le bien exprimer, il en a fallu pluſieurs. Ainſy il y a le ſourd, le muet, l'aveugle, le paralitique, le Lazare mort, le poſſedé, tout cela enſemble eſt dans l'ame malade.

¶ Isaye, 51. La mer Rouge image de la Redemption.

« *Ut ſciatis quod filius hominis habet potestatem remittendi peccata, tibi dico: Surge.* »

Dieu, voulant faire paroiſtre qu'il pouvoit former un peuple ſaint d'une ſainteté invyſible & le remplir d'une gloire eternelle, a fait des choſes viſibles. Comme la nature eſt une image de la grace, il a fait dans les biens de la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace, afin qu'on jugeaſt qu'il pouvoit faire l'inviſible, puiſqu'il faiſoit bien le viſible.

Il a donc ſauvé ce peuple du deluge, il l'a fait naiſtre d'Abraham, il l'a rachepté d'entre ſes ennemys & l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'eſtoit pas de ſauver du deluge & de faire naiſtre tout un peuple d'Abraham, pour ne l'introduire que dans une terre graſſe.

Et meſme la grace n'eſt que la figure de la

gloire, car elle n'eſt pas la derniere fin. Elle a eſté figurée par la loy & figure elle-meſme la grace, mais elle en eſt la figure & le principe ou la cauſe.

La vie ordinaire des hommes eſt ſemblable à celle des ſaints. Ils recherchent tous leur ſatisfaction, & ne different qu'en l'objet où ils la placent, ils apelent leurs ennemys ceux qui les en empeſchent, &c. Dieu a donc monſtré le pouvoir qu'il a de donner les biens inviſibles, par celuy qu'il a monſtré qu'il avoit ſur les viſibles.

¶ Et cependant ce Teſtament, fait pour aveugler les uns & eclairer les autres, marquoit en ceux meſmes qu'il aveugloit la verité qui devoit eſtre connue des autres. Car les biens viſibles qu'ils recevoyent de Dieu eſtoyent ſi grands & ſi divins, qu'il paroiſſoit bien qu'il eſtoit puiſſant de leur donner les inviſibles & un Meſſie.

Car la nature eſt une image de la grace, & les miracles viſibles ſont image des inviſibles. *Ut ſciatis, tibi dico : Surge.*

Iſaïe, 51, dit que la Redemption ſera comme le paſſage de la mer Rouge.

Dieu a donc monſtré en la ſortie d'Egipte, de la mer, en la defaitte des roys, en la manne, en toute la genealogie d'Abraham, qu'il eſtoit capable de ſauver, de faire deſcendre le pain du ciel, &c., de ſorte que le peuple ennemy

eſt la figure & la repreſentation du meſme Meſſie qu'ils ignorent, &c.

Il nous a donc apris enfin que toutes ces choſes n'eſtoyent que figures, & ce que c'eſt que vrayement libre, vray Iſraelite, vraye circoncifion, vray pain du ciel, &c.

Dans ces promeſſes là, chacun trouve ce qu'il a dans le fond de ſon cœur, les biens temporels ou les biens ſpirituels, Dieu ou les creatures, mais avec cette differance que ceus qui y cherchent les creatures les y trouvent, mais avec pluſieurs contradictions, avec la deffence de les aimer, avec l'ordre de n'adorer que Dieu & de n'aimer que luy, ce qui n'eſt qu'une meſme choſe, & qu'enfin il n'eſt point venu [de] Meſſie pour eux, au lieu que ceus qui y cherchent Dieu, le trouvent & ſans aucune contradiction, avec commandement de n'aymer que luy, & qu'il eſt venu un Meſſie dans le temps predit pour leur donner les biens qu'ils demandent.

Ainſy les Juifs avoient des miracles, des propheties qu'ils voioient accomplir & la doctrine de leur loy eſtoit de n'adorer & de n'aymer qu'un Dieu, elle eſtoit auſſy perpetuelle. Ainſy elle avoit toutes les marques de la vraye religion, auſſy elle l'eſtoit, mais il faut diſtinguer la doctrine des Juifs d'avec la doctrine de la loy des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'eſtoit pas vraie, quoiqu'elle euſt les

miracles, les propheties & la perpetuité, parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer & n'aymer que Dieu.

¶ *Raiſon pourquoy figures.*

Ils avoyent à entretenir un peuple charnel & à le rendre depoſitaire du Teſtament ſpirituel.

Il falloit que, pour donner foy au Meſſie, il y euſt eu des propheties precedentes, & qu'elles fuſſent portées par des gens non ſuſpects, & d'une diligence & fidelité & d'un zele extraordinaire, & connus de toute la terre.

Pour faire reuſſir tout cela, Dieu a choiſy ce peuple charnel, auquel il a mis en depoſt les propheties qui prediſent le Meſſie comme liberateur & diſpenſateur des biens charnels que ce peuple aymoit. Et ainſy il a eu une ardeur extraordinaire pour ſes prophetes, & a porté à la veue de tout le monde ces livres qui prediſent leur Meſſie, aſſeurant toutes les nations qu'il devoit venir, & en la maniere preditte dans les livres, qu'ils tenoyent ouverts à tout le monde. Et ainſy ce peuple, deceu par l'avenement ignominieux & pauvre du Meſſie, ont eſté ſes plus cruels ennemys. De ſorte que voilà le peuple du monde le moins ſuſpect de nous favoriſer, & le plus exact & zelé qui ſe puiſſe dire pour ſa loy & pour ſes prophetes, qui les porte incorrompus.

¶ C'eſt pour cela que les propheties ont un ſens caché, le ſpirituel dont ce peuple eſtoit ennemy, ſous le charnel dont il eſtoit amy. Si le ſens ſpirituel euſt eſté decouvert, ils n'eſtoyent pas capables de l'aymer, & ne pouvants le porter, ils n'euſſent pas eu le zele pour la conſervation de leurs livres & de leurs ceremonies, & s'ils auroyent aymé ces promeſſes ſpirituelles & qu'ils les euſſent conſervées incorrompues juſqu'au Meſſie, leur teſmoignage n'euſt pas eu de force, puiſqu'ils en euſſent eſté amys. Voilà pourquoy il eſtoit bon que le ſens ſpirituel fuſt couvert, mais d'un autre coſté ſi ce ſens euſt eſté tellement caché qu'il n'euſt point du tout paru, il n'euſt pu servir de preuve au Meſſie. Qu'a il donc eſté fait? Il a eſté couvert ſous le temporel en la foule des paſſages, & a eſté decouvert ſi clairement en quelques-uns, outre que le temps & l'eſtat du monde ont eſté predits ſi clairement qu'il eſt plus clair que le ſoleil, ce ſens ſpirituel eſt ſi clairement expliqué en quelques endroits, qu'il fallut un aveuglement pareil à celuy que la chair jette dans l'eſprit quand il luy eſt aſſujetti, pour ne le pas reconnoiſtre.

Voïlà donc quelle a eſté la conduitte de Dieu. Ce ſens eſt couvert d'un autre en une infinité d'endroits & decouvert en quelques-uns rarement, mais en telle ſorte neantmoins

que les lieux où il eſt caché ſont equivoques & peuvent convenir aux deux, au lieu que les lieux où il eſt decouvert ſont univoques & ne peuvent convenir qu'au ſens ſpirituel.

De ſorte que cela ne pouvoit induire en erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple auſſy charnel qui s'y peuſt meſprendre.

Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empeſchoit d'entendre les veritables biens, ſinon leur cupidité, qui determinoit ce ſens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avoyent de bien qu'en Dieu les rapportoyent uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité. Ce n'eſt pas que la cupidité ne puiſſe eſtre avec la foy en Dieu, & que la charité ne ſoit avec les biens de la terre, mais la cupidité uſe de Dieu & jouit du monde, & la charité au contraire.

Or la derniere fin eſt ce qui donne le nom aux choſes. Tout ce qui nous empeſche d'y arriver eſt apelé ennemy. Ainſy les creatures, quoique bonnes, ſont ennemyes des juſtes, quand elles les detournent de Dieu, & Dieu meſme eſt l'ennemy de ceux dont il trouble la convoitiſe.

Ainſy le mot d'ennemy dependant de la derniere fin, les juſtes entendoyent par là leurs paſſions, & les charnels entendoyent les Babiloniens & ainſy ces termes n'eſtoient

obſcurs que pour les injuſtes. Et c'eſt ce que dit Iſaye : *Signa legem in electis meis*, & que J. C. ſera pierre de ſcandale. Mais, « Bienheureux ceux qui ne feront point ſcandaliſés en luy. » Ozée, *ult.*, le dit parfaitement : « Où eſt le ſage, & il entendra ce que je dis. Les juſtes l'entendront, car les voyes de Dieu ſont droittes, mais les mechants y trebucheront. »

De ſorte que ceus qui ont rejeté & cruciffié J. C., qui leur a eſté en ſcandale, ſont ceus qui portent les livres qui teſmoignent de luy et qui diſent qu'il ſera rejeté & en ſcandale, de ſorte qu'ils ont marqué que c'eſtoit luy en le refuſant, & qu'il a eſté eſgalement prouvé & par les juſtes Juifs qui l'ont receu, & par les injuſtes qui l'ont rejeté, l'un & l'autre ayant eſté predict.

¶ Une des principales raiſons pour leſquelles les prophetes ont voilé les biens ſpirituels qu'ils promettoient ſous les figures des biens temporels, c'eſt qu'ils avoient affaire à un peuple charnel qu'il falloit rendre depoſitaire du Teſtament ſpirituel.

¶ J. C. figuré par Joſeph, bien aymé de ſon pere, envoyé du pere pour voir ſes freres, &c., innocent, vendu par ſes freres 20 deniers, & par là devenu leur ſeigneur, leur ſauveur & le ſauveur des eſtrangers, & le ſauveur du monde, ce qui n'euſt point eſté ſans le deſſein

de le perdre, [ſans] la vente & la reprobation qu'ils en firent.

Dans la priſon Joſeph innocent entre deux criminels, J. C. en la croix entre deux larrons. Il predit le ſalut à l'un & la mort à l'autre ſur les meſmes apparences. J. C. ſauve les eſleus & damne les reprouvés ſur les meſmes crimes. Joſeph ne fait que predire, J. C. fait. Joſeph demande à celuy qui ſera ſauvé qu'il ſe ſouvienne de luy quand il ſera venu en ſa gloire & celuy que J. C. ſauve lui demande qu'il ſe ſouvienne de luy quand il ſera en ſon Royaume.

¶ *Figures.* — Sauveur, pere, ſacrificateur, hoſtie, nourriture, Roy, ſage, legiſlateur, affligé, pauvre, devant produire un peuple qu'il devoit conduire, & nourrir, & introduire dans ſa terre.

¶ Faſcination. *Somnum ſuum. Figura hujus mundi.*

L'Euchariſtie. *Comedes panem* tuum. *Panem* noſtrum.

Inimici Dei terram lingent, les peſcheurs lechent la terre, c'eſt à dire ayment les plaiſirs terreſtres.

L'Ancien Teſtament contenoit les figures de la joye future, & le Nouveau contient les moyens d'y arriver.

Les figures eſtoyent de joye, les moyens de penitence, & neantmoins l'agneau paſcal eſtoit

mangé avec des laictues ſauvages, *cum amaritudinibus.*

Singularis ſum ego donec tranſeam. J. C. avant ſa mort eſtoit preſque ſeul de martyr.

¶ Parler contre les trop grands figuratifs.

¶ Il y a des figures claires & demonſtratives, mais il y en a d'autres qui ſemblent un peu tirées par les cheveux, & qui ne prouvent qu'à ceux qui ſont perſuadés d'ailleurs. Celles là ſont ſemblables aux apocaliptiques, mais la difference qu'il y a, c'eſt qu'ils n'en ont point d'indubitables, tellement qu'il n'y a rien de ſi injuſte que quand ils monſtrent que les leurs ſont auſſy bien fondées que quelques unes des noſtres, car ils n'en ont pas de demonſtratives comme quelques unes des noſtres. La partie n'eſt donc pas egale. Il ne faut pas egaler & confondre ces choſes, parce qu'elles ſemblent eſtre ſemblables par un bout, eſtant ſi differentes par l'autre, ce ſont les clartés qui meritent quand elles ſont divines qu'on revere les obſcurités.

¶ Je ne dis pas que le *mem* eſt myſterieux.

¶ Il n'eſt pas permis d'attribuer à l'Eſcriture les ſens qu'elle ne nous a pas revelé qu'elle a. Ainſy de dire que le *mem* fermé d'Iſaye ſignifie 600, cela n'eſt pas revelé. Il euſt peu dire que les *tſadé* final & les *he deficientes* ſignifieroyent des miſteres. Il n'eſt donc pas permis de le dire, & encore moins de dire que

c'eſt la maniere de la pierre philoſophale. Mais nous diſons que le ſens litteral n'eſt pas le vray, parce que les prophetes l'ont dit eux meſmes.

¶ *Extravagances des apocaliptiques & preadamites, millenaires, &c.* — Qui voudra fonder des opinions extravagantes ſur l'Eſcriture, en fondera par exemple ſur cela :

Il eſt dit que « *cette generation ne paſſera point juſqu'à ce que tout cela ſe face.* » Sur cela je diray qu'aprés cette generation il viendra une autre generation & toujours ſucceſſivement.

Il eſt parlé dans les 2 *Paralippomenes* de Salomon & de Roy comme ſi c'eſtoyent deux perſonnes diverſes. Je dirai que c'en eſtoyent deux.

¶ *Contre ceus qui abuſent des paſſages de l'Eſcriture, & qui ſe prevalent de ce qu'ils en trouvent quelqu'un qui ſemble favoriſer leur erreur.*

Le chapitre de veſpres, le dimanche de la Paſſion, l'Oraiſon pour le roy.

Explication de ces paroles : « Qui n'eſt pas pour moi eſt contre moi, » Et de ces autres : « Qui n'eſt point contre vous eſt pour vous. » Une perſonne qui dit : Je ne ſuis ni pour ni conſtre, on doit lui repondre... Une des antiennes des veſpres de Noël : *Exortum eſt in tenebris lumen rectis corde.*



QUE LA LOI DES JUIFS ESTOIT FIGURATIVE.



ONTRADICTION. — On ne peut faire une bonne phisionomie qu'en accordant toutes nos contrarietés, & il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordante sans accorder les contraires. Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsy, pour entendre l'Escriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent, il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordans, mais d'en avoir un qui accorde les passages mesme contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de

l'Eſcriture & des prophetes, ils avoient aſſeurement trop bon ſens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrarietés.

Le veritable ſens n'eſt donc pas celuy des Juifs, mais en J. C. toutes les contradictions ſont accordées.

Les Juifs ne ſcauroient accorder la ceſſation de la royauté & principauté predite par Ozée avec la prophetie de Jacob.

Si on prent la loy, les ſacrifices & le royaume pour realités, on ne peut accorder tous les paſſages. Il faut donc par neceſſité qu'ils ne ſoient que figures. On ne ſcauroit pas meſme accorder les paſſages d'un meſme autheur, ny d'un meſme livre, ny quelquesfois d'un meſme chapitre, ce qui marque trop quel eſtoit le ſens de l'autheur. Comme quant Ezechiel, chap. 20, dit qu'on vivra dans les commandements de Dieu & qu'on n'y vivra pas.

¶ Il n'eſtoit point permis de ſacrifier hors de Jeruſalem, qui eſtoit le lieu que le Seigneur avoit choiſi, ny meſme de manger ailleurs les decimes. Deut., 12, 5, &c.; Deut., 14, 23, &c.; 15, 20; 16, 2, 7, 11, 15.

Oſée a predit qu'il ſeroient ſans roy, ſans prince, ſans ſacrifice & ſans idole, ce qui eſt accompli aujourd'uy, ne pouvant faire ſacrifice legitime ors de Jeruſalem.

Figure. — Si la loy & les ſacrifices ſont la

verité, il faut qu'elle plaiſe à Dieu & qu'elle ne luy deplaiſe point. S'ils ſont figures, il faut qu'ils plaiſent & deſplaiſent.

Or dans toute l'Eſcriture ils plaiſent & deplaiſent. Il eſt dit que la loy ſera changée, que le ſacrifice ſera changé, qu'ils ſeront ſans loy, ſans prince & ſans ſacrifices, qu'il ſera faict une nouvelle aliance, que la loy ſera renouvelée, que les preceptes qu'ils ont receus ne ſont pas bons, que leurs ſacrifices ſont abominables, que Dieu n'en a point demandé.

Il eſt dict au contraire que la loy durera eternellement, que cette aliance ſera eternelle, que le ſacrifice ſera eternel, que le ſceptre ne ſortira jamais d'avec eux, puiſqu'il n'en doit point ſortir que le Roy eternel n'arrive.

Tous ces paſſages marquent-ils que ce ſoit realité? Non. Marquent-ils auſſy que ce ſoit figure? Non, mais que c'eſt realité ou figure. Mais les premiers excluans la realité marquent que ce n'eſt que figure.

Tous ces paſſages enſemble ne peuvent eſtre dits de la realité, tous peuvent eſtre dits de la figure. Donc ils ne ſont pas dits de la realité, mais de la figure.

Agnus occiſus eſt ab origine mundi. Juge ſacrificateur.

¶ *Figures.* — Dieu voulant ſe former un peuple ſaint, qu'il ſepareroit de toutes les

autres nations, qu'il delivreroit de ſes ennemys, qu'il mettroit dans un lieu de repos, a promis de le faire & a predit par ſes prophetes le temps & la maniere de ſa venue. Et cependant, pour affermir l'eſperence de ſes eſleus dans tous les temps, il leur en a fait voir l'image ſans les laiſſer jamais ſans des aſſurances de ſa puiſſance & de ſa volonté pour leur ſalut. Car dans la creation de l'homme Adam en eſtoit le teſmoing, & le depoſitaire de la promeſſe du ſauveur, qui devoit naiſtre de la femme, lorſque les hommes eſtoyent encore ſi proches de la creation, qu'ils ne pouvoyent avoir oublié leur creattion & leur cheute. Lorſque ceux qui avoyent veu Adam n'ont plus eſté au monde, Dieu a envoyé Noé & l'a ſauvé & noyé toute la terre, par un miracle qui marquoit aſſez & le pouvoir qu'il avoit de ſauver le monde, & la volonté qu'il avoit de le faire, & de faire naiſtre de la ſemence de la femme celuy qu'il avoit promis.

Ce miracle ſuffiſoit pour affermir l'eſperence des [hommes]. La memoire du deluge eſtant ſi fraiſche parmi les hommes, lorſque Noé vivoit encore, Dieu fit ſes promeſſes à Abraham, & lorſque Sem vivoit encore, Dieu envoya Moyſe, &c...

¶ *Figures.* — Dieu voulant priver les ſiens des biens periſſables, pour monſtrer que

ce n'eſtoit pas par impuiſſance, il a fait le peuple Juif.

¶ Les Juifs avoyent vieilly dans ces penſées terreſtres, que Dieu aymoit leur pere Abraham, ſa chair & ce qui en ſortoit, que pour cela il les avoit multipliés & diſtingués de tous les autres peuples ſans ſouffrir qu'ils s'y meſlaſſent, que, quand ils languiſſoyent dans l'Egypte, il les en retira avec tous ſes grands ſignes en leur faveur, qu'il les nourrit de la manne dans le deſert, qu'il les mena dans une terre bien graſſe, qu'il leur donna des Roys & un temple bien baſty pour y offrir des beſtes, & par le moyen de l'effuſion de leur ſang, qu'ils ſeroyent purifiés, & qu'il leur devoit enfin envoyer le Meſſie pour les rendre maiſtres de tout le monde, & il a predit le temps de ſa venue.

Le monde ayant vieilly dans ces erreurs charnelles, J. C. eſt venu dans le temps predit, mais non pas dans l'eclat attendu, & ainſy ils n'ont pas penſé que ce fuſt luy. Apres ſa mort, ſaint Paul eſt venu apprendre aux hommes que toutes ces choſes eſtoyent arrivées en figures, que le Royaume de Dieu ne conſiſtoit pas en la chair, mais en l'eſprit, que les ennemys des hommes n'eſtoyent pas les Babiloniens, mais les paſſions, que Dieu ne ſe plaiſoit pas aux temples faits de main mais en un cœur pur & humilié, que la

circonciſion du corps eſtoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, que Moyſe ne leur avoit pas donné le pain du ciel, &c.

Mais Dieu n'ayant pas voulu decouvrir ces choſes à ce peuple, qui en eſtoit indigne & ayant voulu neanmoins les predire afin qu'elles fuſſent crues, en a predit le temps clairement & les a quelquesfois exprimées clairement, mais abondamment en figures, afin que ceux qui aymoyent les choſes figurantes s'y arreſtaſſent, & que ceux qui aymoient les figurées les y viſſent.

Tout ce qui ne va point à la charité eſt figure.

L'unique objet de l'Eſcriture eſt la charité.

Tout ce qui ne va point à l'unique but en eſt la figure. Car puiſqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres eſt figuré.

Dieu diverſifie ainſy cet unique precepte de charité, pour ſatisfaire noſtre curioſité, qui recherche la diverſité, par cette diverſité, qui nous mene toujours à noſtre unique neceſſaire. Car une ſeule choſe eſt neceſſaire & nous aymons la diverſité, & Dieu ſatisfait à l'un & à l'autre par ces diverſités, qui menent au ſeul neceſſaire.

Les Juifs ont tant aymé les choſes figurantes, & les ont ſi bien attendues, qu'ils ont meconnu la realité, quand elle eſt venue

dans le temps & en la maniere preditte.

Les Rabins prennent pour figure les mamelles de l'Eſpouſe, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont, des biens temporels.

Et les Chreſtiens prennent meſme l'Euchariſtie pour figure de la gloire où ils tendent.

¶ La charité n'eſt pas un precepte figuratif. Dire que J. C., qui eſt venu oſter les figures pour mettre la verité, ne feroit venu que mettre la figure de la charité pour oſter la realité qui eſtoit auparavant, cela eſt horrible.

Si la lumiere eſt tenebres, que feront les tenebres?

¶ Quand David predit que le Meſſie delivrera ſon peuple de ſes ennemys, on peut croire charnellement que ce sera des Egiptiens, & alors je ne ſcaurois monſtrer que la prophetie ſoit accomplie. Mais on peut bien croire auſſy que ce ſera des iniquités, car dans la verité les Egiptiens ne ſont pas ennemys, mais les iniquités le ſont. Ce mot d'ennemys eſt donc equivoque.

Mais s'il dit ailleurs comme il fait qu'il delivrera ſon peuple de ſes pechés, auſſy bien qu'Iſaye & les autres, l'equivoque eſt oſtée, & le ſens double des ennemys reduit au ſens ſimple d'iniquités. Car s'il avoit dans l'eſprit les pechés, il les pouvoit bien denoter par ennemys, mais s'il penſoit aux ennemys, il

ne lès pouvoit pas deſigner par iniquités.

Or Moyſe & David & Iſaye uſoyent de meſmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avoyent pas meſme ſens, & que le ſens de David qui eſt manifestement d'iniquités lorſqu'il parloit d'ennemys, ne fuſt pas le meſme que celuy de Moyſe en parlant d'ennemys.

Daniel (9) prie pour la delivrance du peuple de la captivité de leurs ennemys, mais il penſoit aux pechés, & pour le monſtrer, il dit que Gabriel lui veint dire qu'il eſtoit exaucé & qu'il n'y avoit plus que 70 ſemaines à attendre, aprés quoy le peuple ſeroit delivré d'iniquité, le peché prendroit fin & le liberateur, le Saint des ſaints, ameneroit la juſtice *eternelle,* non la legale, mais l'eternelle.

¶ Les Juifs avoyent une doctrine de Dieu comme nous en avons une de J. C., & confirmée par miracles, & defenſe de croire à tous faiſeurs de miracles, & de plus ordre de recourir aux grands preſtres et de s'en tenir à eux.

Et ainſi toutes les raiſons que nous avons pour refuſer de croire les faiſeurs de miracles, ils les avoyent à l'egard de leurs prophetes.

Et cependant ils eſtoient trés coupables de refuſer les prophetes à cauſe de leurs miracles, & n'euſſent pas eſté coupables s'ils n'euſſent point veu les miracles. *Niſi feciſſem, peccatum non haberent.*

Donc toute creance eſt ſur les miracles.

¶ Qui jugera de la Religion des Juifs par les groſſiers la connoiſtra mal. Elle eſt viſible dans les S^{ts} livres & dans la tradition des prophetes qui ont aſſez fait entendre qu'ils n'entendoyent pas la loy à la lettre. Ainſy noſtre Religion eſt divine dans l'Evangile, les Apoſtres & la tradition, mais elle eſt ridicule dans ceux qui la traittent mal.

Le Meſſie ſelon les Juifs charnels doit eſtre un grand prince temporel, J. C. ſelon les Chreſtiens charnels eſt venu nous diſpenſer d'aymer Dieu, & nous donner des ſacrements qui operent tout ſans nous. Ni l'un ni l'autre n'eſt la religion Chreſtienne ni Juifve.

Les vrays Juifs & les vrays Chreſtiens ont toujours attendu un Meſſie qui les feroit aymer Dieu & par cet amour triompher de leurs ennemys.

¶ Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les chreſtiens & les paiens. Les paiens ne cognoiſſent point Dieu & n'ayment que la terre. Les Juifs cognoiſſent le vray Dieu & n'ayment que la terre. Les Chreſtiens cognoiſſent le vray Dieu & n'aiment point la terre. Les Juifs & les paiens ayment les meſmes biens. Les Juifs & les Chreſtiens cognoiſſent le meſme Dieu.

Les Juifs eſtoient de deux ſortes, les uns

n'avoient que les affections paiennes, les autres avoyent les affections chreſtiennes.

¶ Les Juifs charnels n'entendoyent ni la grandeur ni l'abbaiſſement du Meſſie predit dans leurs propheties. Ils l'ont meconnu dans ſa grandeur predite, comme quand il dit que le Meſſie ſera ſeigneur de David, quoyque ſon fils, & qu'il eſt devant qu'Abraham & qu'il l'a veu. Ils ne le croyoient pas ſi grand qu'il fuſt eternel, & ils l'ont meconnu de meſme dans ſon abbaiſſement & dans ſa mort. Le Meſſie, diſoyent-ils, demeure eternellement & celuy-cy dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ni mortel ni eternel, ils ne cherchoyent en luy qu'une grandeur charnelle.

¶ *Figuratif.* — Dieu s'eſt ſervi de la concupiſcence des Juifs pour les faire ſervir à J.C.

¶ *Figuratif.* — Rien n'eſt ſi ſemblable à la charité que la cupidité, & rien n'y eſt ſi contraire. Ainſy les Juifs pleins des biens qui flattoyent leur cupidité, eſtoyent trés conformes aux Chreſtiens & trés contraires. Et par ce moyen ils avoyent les deux qualités qu'il falloit qu'ils euſſent, d'eſtre trés conformes au Meſſie pour le figurer, & trés contraires pour n'eſtre point teſmoins ſuſpects.

¶ *Antiquité des Juifs.* — Qu'il y a de difference d'un livre à un autre. Je ne m'eſtonne pas de ce que les Grecs ont fait l'*Iliade*, ny les Egiptiens & les Chinois leurs hiſtoires.

Il ne faut que voir comment cela eſt né. Ces hiſtoriens fabuleux ne ſont pas contemporains des choſes dont ils ecrivent. Homere fait un roman, qu'il donne pour tel & qui eſt receu pour tel, car perſonne ne doutoit que Troye & Agamemnon n'avoyent non plus eſté que la pomme d'or. Il ne penſoit pas auſſy à en faire une hiſtoire, mais ſeulement un divertiſſement; il eſt le seul qui eſcrit de ſon temps, la beauté de l'ouvrage fait durer la choſe, tout le monde l'apprend & en parle, il la faut ſcavoir, chacun la ſcait par cœur. 400 ans apres, les teſmoins des choſes ne ſont plus vivans, perſonne ne ſcait plus par ſa connoiſſance ſi c'eſt une fable ou une hiſtoire, on l'a ſeulement appris de ſes anceſtres, cela peut paſſer pour vray.

¶ *Sincerité des Juifs.* — Ils portent avec amour & fidellité ce livre où Moyſe declare qu'ils ont eſté ingrats envers Dieu toute leur vie, qu'il ſcait qu'ils le feront encore plus apres ſa mort, mais qu'il appelle le ciel & la terre à teſmoing contre eux & qu'il leur a enſeigné aſſez.

Il declare qu'enfin Dieu s'irritant contre eux les diſperſera parmi tous les peuples de la terre, que comme ils l'ont irrité en adorant les dieux qui n'eſtoyent point leur Dieu, de meſme il les provoquera en appelant un peuple qui n'eſt point ſon peuple, & veut que

toutes ſes parôles ſoyent conſervées eternellement & que ſon livre ſoit mis dans l'arche de l'alliance pour ſervir à jamais de teſmoing contre éux.

Iſaye dit la meſme choſe, 30, 8.

¶ Cependant ce livre qui les deshonore en tant de façons, ils le conſervent aux depens de leur vie. C'eſt une ſincerité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

¶ Toute hiſtoire qui n'eſt pas contemporaine eſt ſuſpecte, ainſy les livres des ſybilles & de Triſmegiſte, & tant d'autres qui ont eu credit au monde, ſont faux & ſe trouvent faux à la ſuite des temps. Il n'en eſt pas ainſy des autheurs contemporains.

Il y a bien de la difference entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette dans le peuple, & un livre qui fait luy-meſme un peuple. On ne peut douter que le livre ne ſoit auſſy ancien que le peuple.

¶ La ſincerité des Juifs.

Les lettres defectueuſes & finales.

Sinceres contre leur honneur & mourants pour cela, cela n'a point d'exemple dans le monde ni ſa racine dans la nature.

¶ C'eſt viſiblement un peuple fait exprés pour ſervir de teſmoing au Meſſie (Is., 43, 9; 44, 8), il porte les livres & les ayme & ne les entend point. Et tout cela eſt predit, que les

jugements de Dieu leur ſont confiés, mais comme un livre ſcellé.

¶ *Figures.* — Dés qu'une fois on a ouvert ce ſecret, il eſt impoſſible de ne pas le voir. Qu'on liſe le vieil Teſtament en cette veue & qu'on voye ſi les ſacrifices eſtoyent vrais, ſi la parenté d'Abraham eſtoit la vraie cauſe de l'amictié de Dieu, ſi la terre promiſe eſtoit le veritable lieu de repos? Non, donc c'eſtoyent des figures. Qu'on voye de meſme toutes les ceremonies ordonnées, tous les commandements qui ne ſont pas pour la charité, on verra que c'en ſont les figures.

Tous ces ſacrifices & ceremonies eſtoyent donc figures ou ſottiſes. Or il y a des choſes claires trop hautes pour les eſtimer des ſottiſes.

¶ Adam *forma futuri.* Les ſix jours pour former l'un, les ſix ages pour former l'autre, les ſix jours que Moiſe repreſente pour la formation d'Adam ne ſont que la peinture des ſix ages pour former J. C. & l'Eglize. Si Adam n'euſt point peché & que J. C. ne fut point venu, il n'y eut eu qu'une ſeule alliance, qu'un ſeul age des hommes, & la creation euſt eſté repreſentée comme faite en un ſeul temps.

¶ Les ſix ages, les ſix peres des ſix ages, les ſix merveilles à l'entrée des ſix ages, les ſix arians à l'entrée des ſix ages.

¶ *Figures.* — Les peuples Juif & Egiptien

viſiblement predits par ces deux particuliers que Moyſe rencontra, l'Egiptien battant le Juif, Moyſe le vangeant & tuant l'Egyptien & le Juif en eſtant ingrat.

¶ La converſion des Egiptiens, Is., 19, 19. Un autel en Egipte au vray Dieu.

¶ Le ſabat n'eſtoit qu'un ſigne, Ex. 31, 13 & en memoire de la ſortie d'Egipte, Deut., 5, 19. Donc il n'eſt plus neceſſaire, puiſqu'il faut oublier l'Egipte.

La circonciſion n'eſtoit qu'un ſigne, Gen., 17, 11, & de là vient qu'eſtant dans le deſert, ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvoyent ſe confondre avec les autres peuples, & qu'aprés que J. C. eſt venu, elle n'eſt plus neceſſaire.

¶ Ceux qui ordonnoyent ces ſacrifices en ſavoyent l'inutilité & ceux qui en ont declaré l'inutilité n'ont pas laiſſé de les pratiquer.

¶ Voſtre nom ſera en execration à mes eſleus & je leur donneray un autre nom.

Endurcis leur cœur. Et comment? en flattant leur concupiſcence & leur faiſant eſperer de l'accomplir.

¶ *Fac ſecundum exemplar quod tibi oſtenſum eſt in monte.*

La religion des Juifs a donc eſté formee ſur la reſſemblance de la verité du Meſſie, & la verité du Meſſie a eſté reconnue par la religion des Juifs, qui en eſtoit la figure.

Dans les Juifs, la verité n'eſtoit que figurée, dans le ciel elle eſt decouverte.

Dans l'Egliſe, elle eſt couverte & reconnue par le rapport à la figure.

La figure a eſté faite ſur la verité, & la verité a eſté reconnue ſur la figure.

Saint Paul dit luy-meſme que des gens deffendront les mariages & luy-meſme en parle aux Cor. d'une maniere qui eſt une ratiere. Car ſi un prophete avoit dit l'un & que Saint Paul euſt dit enſuite l'autre, on l'euſt accuſé.

¶ *Figuratives.* — Fais toutes choſes ſelon le patron qui t'a eſté monſtré en la montagne. Sur quoy S. Paul dit que les Juifs ont peint les choſes celeſtes.

¶ *Figuratives.* Clef du chiffre : *Veri adoratores. Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi.*

¶ *Que la loy eſtoit figurative. Figures.* — La lettre tue. Tout arrivoit en figures. Voilà le chiffre que Saint Paul nous donne. Il falloit que le Chriſt ſouffrit. Un Dieu humilié. Circonciſion de cœur, vray jeuſne, vray ſacrifice, vray temple. Les prophetes ont indiqué qu'il falloit que tout cela fuſt ſpirituel.

Non la viande qui perit, mais celle qui ne perit point.

Vous feriez vrayment libres. Donc l'autre liberté n'eſt qu'une figure de liberté.

Je ſuis le vray pain du ciel.

¶ *Figures particulieres.* — Double loy, doubles tables de la loy, double temple, double captivité.

¶ La ſinagogue ne periſſoit point parce qu'elle eſtoit la figure, mais parce qu'elle n'eſtoit que la figure, elle eſt tombée dans la ſervitude. La figure a ſubſiſté juſqu'à la verité, afin que l'Egliſe fuſt toujours viſible ou dans la peinture qui la promettoit ou dans l'effet.

¶ Au temps du Meſſie le peuple ſe partage. Les ſpirituels ont embraſſé le Meſſie, les groſſiers ſont demeurés pour luy ſervir de teſmoings.





DE LA VRAIE RELIGION. CARACTERES QU'ELLE DOIT PRESENTER.



A. P. R. *Commencement, aprés avoir expliqué l'incomprehenſibilité.* — Les grandeurs & les miſeres de l'homme ſont tellement viſibles, qu'il faut neceſſairement que la veritable religion nous enſeigne, & qu'il y a quelque grand principe de grandeur en l'homme, & qu'il y a un grand principe de miſere.

Il faut donc qu'elle nous rende raiſon de ces eſtonnantes contrarietés.

Il faut que pour rendre l'homme heureux elle luy monſtre qu'il y a un Dieu, qu'on eſt obligé de l'aymer, que noſtre vraye felicité eſt d'eſtre en luy & noſtre unique mal d'eſtre ſeparé de luy, qu'elle reconoiſſe que nous ſommes pleins de tenebres qui nous empeſ-

chent de le connoiſtre & de l'aymer, & qu'ainſy nos devoirs nous obligeant d'aymer Dieu, & nos concupiſcences nous en detournant, nous ſommes pleins d'injuſtice. Il faut qu'elle nous rende raiſon de ces oppoſitions que nous avons à Dieu & à noſtre propre bien. Il faut qu'elle nous enſeigne les remedes à ces impuiſſances & les moyens d'obtenir ces remedes. Qu'on examine ſur cela toutes les Religions du monde & qu'on voye s'il y en a une autre que la Chreſtienne qui y ſatisface.

Sera ce les philoſophes, qui nous propoſent pour tout bien les biens qui ſont en nous? Eſt ce là le vray bien? Ont-ils trouvé le remede à nos maux, eſt ce avoir gairy la preſomption de l'homme que de l'avoir mis à l'egal de Dieu. Ceux qui nous ont egalé aux beſtes, & les Mahometans qui nous ont donné les plaiſirs de la terre pour tout bien, meſme dans l'eternité, ont ils apporté le remede à nos concupiſcences? Quelle religion nous enſeignera donc à gairir l'orgueil & la concupiſcence, quelle religion enfin nous enſeignera noſtre bien, nos devoirs, les foibleſſes qui nous en detournent, la cauſe de ces foibleſſes, les remedes qui les peuvent gairir, & le moyen d'obtenir ce remede? Toutes les autres Religions ne l'ont peu, voyons ce que fera la Sageſſe de Dieu.

« N'attendez pas, dit-elle, ny verité ni con-

ſolation des hommes. Je ſuis celle qui vous ay formés & qui puis ſeule vous apprendre qui vous eſtes. Mais vous n'eſtes plus maintenant en l'eſtat où je vous ai formés, j'ai creé l'homme ſaint, innocent, parfait, je l'ay remply de lumiere & d'intelligence, je luy ay communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majeſté de Dieu, il n'eſtoit pas alors dans les tenebres qui l'aveuglent ni dans la mortalité & dans les miſeres qui l'affligent. Mais il n'a pu ſouſtenir tant de gloire ſans tomber dans la preſomption. Il a voulu ſe rendre centre de luy meſme & independant de mon ſecours. Il s'eſt ſouſtrait de ma domination & s'egalant à moy par le deſir de trouver ſa felicité en luy meſme, je l'ay abandonné à luy, & revoltant les creatures qui luy eſtoyent ſoumiſes, je les luy ay rendues ennemyes, en ſorte qu'aujourd'hui l'homme eſt devenu ſemblable aux beſtes, & dans un tel eloignement de moy, qu'à peine luy reſte il une lumiere confuſe de ſon autheur, tant toutes ſes connoiſſances ont eſté eſteintes ou troublées. Les ſens independants de la raiſon & ſouvent maiſtres de la raiſon l'ont emporté à la recherche des plaiſirs, toutes les creatures ou l'affligent ou le tentent & dominent ſur luy, ou en le ſoumettant par leur force ou en le charmant par leur douceur, ce qui eſt une

domination plus terrible & plus imperieuſe.

« Voilà l'eſtat où les hommes ſont aujourd'huy. Il leur reſte quelque inſtinct impuiſſant du bonheur de leur premiere nature, & ils ſont plongés dans les miſeres de leur aveuglement & de leur concupiſcence, qui eſt devenue leur ſeconde nature.

« De ce principe que je vous ouvre, vous pouvez reconoiſtre la cauſe de tant de contrarietés qui ont eſtonné tous les hommes & qui les ont partagés en de ſi divers ſentimens. Obſervez maintenant tous les mouvemens de grandeur & de gloire que l'eſpreuve de tant de miſeres ne peut eſtouffer & voyez s'il ne faut pas que la cauſe en ſoit en une autre nature...

A P. R. pour demain. Proſopopée. — « C'eſt en vain, o hommes, que vous cherchez dans vous meſmes le remede à vos miſeres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoiſtre que ce n'eſt point dans vous meſmes que vous trouverez ny la verité ni le bien. Les philoſophes vous l'ont promis & ils n'ont peu le faire. Ils ne ſcavent ni quel eſt votre veritable bien ni quel eſt...

« Comment auroyent ils donné des remedes à vos maux, qu'ils n'ont pas ſeulement connus. Vos maladies principales ſont l'orgueil qui vous ſouſtrait de Dieu, la concupiſcence qui vous attache à la terre, & ils

n'ont fait autre choſe qu'entretenir au moins l'une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a eſté que pour exercer voſtre ſuperbe, ils vous ont fait penſer que vous luy eſtes ſemblables, & conformes par voſtre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette pretention vous ont jetés dans l'autre precipice, en vous faiſant entendre que voſtre nature eſtoit pareille à celle des beſtes, & vous ont portés à chercher voſtre bien dans les concupiſcences qui ſont le partage des animaux. Ce n'eſt pas là le moyen de vous gairir de vos injuſtices, que ces ſages n'ont pas connues. Je puis ſeule vous faire entendre qui vous eſtes, à...

« Si on vous unit à Dieu, c'eſt par grace, non par nature.

« Si on vous abaiſſe, c'eſt par penitence, non par nature. Ainſy cette double capacité...

« Vous n'eſtes pas dans l'eſtat de voſtre creation.

« Ces deux eſtats eſtant ouverts, il eſt impoſſible que vous ne les reconnoiſſiez pas.

« Suivez vos mouvemens, obſervez vous vous meſmes & voyez ſi vous n'y trouverez pas les caractères vivants de ces deux natures.

« Tant de contradictions ſe trouveroyent elles dans un ſujet ſimple?

¶ Je n'entends pas que vous ſoumettiez voſtre creance à moy ſans raiſon, & ne pretends

pas vous aſſujettir avec tyrannie. Je ne pretends point auſſy vous rendre raiſon de toutes choſes. Et pour accorder ces contrarietés, j'entens vous faire voir clairement par des preuves convainquantes des marques divines en moy, qui vous convainquent de ce que je ſuis, & m'attirent authorité par des merveilles & des preuves que vous ne puiſſiez refuſer, & qu'enſuitte vous croyiez ſciemment les choſes que je vous enſeigne, quand vous n'y trouverez autre ſujet de les refuſer, ſinon que vous ne pouvez pas vous meſmes connoiſtre ſi elles ſont ou non.

¶ La vraye nature de l'homme, ſon vray bien & la vraye vertu & la vraye Religion ſont choſes, dont la connoiſſance eſt inſeparable.

¶ *Aprés avoir entendu toute la nature de l'homme.* — Il faut, pour faire qu'une religion ſoit vraye, qu'elle aye connu noſtre nature. Elle doit avoir connu la grandeur & la petiteſſe, & la raiſon de l'une & de l'autre. Qui l'a connue que la Chreſtienne?

¶ La vraye religion enſeigne nos devoirs, nos impuiſſances, orgueil & concupiſcence, & les remedes, humilité, mortification.

Il faudroit que la veritable Religion enſeignaſt la grandeur, la miſere, portaſt à l'eſtime & au meſpris de ſoy, à l'amour & à la hayne.

¶ La vraye Religion doit avoir pour marque

d'obliger à aymer ſon Dieu. Cela eſt bien juſte & cependant aucune ne l'a ordonné, la noſtre l'a fait. Elle doit encore avoir connu la concupiſcence & l'impuiſſance, la noſtre l'a fait. Elle doit y avoir apporté les remedes, l'un eſt la priere. Nulle religion n'a demandé à Dieu de l'aymer & de le ſuivre.

¶ S'il y a un ſeul principe de tout, une ſeule fin de tout, tout par luy, tout pour luy. Il faut donc que la vraye Religion nous enſeigne à n'adorer que luy & à n'aymer que luy. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuiſſance d'adorer ce que nous ne connoiſſons pas & d'aymer autre choſe que nous, il faut que la Religion qui inſtruit de ces devoirs nous inſtruiſe auſſy de ces impuiſſances & qu'elle nous apprenne auſſy les remedes. Elle nous apprend que par un homme tout a eſté perdu & la liaiſon rompue entre Dieu & nous, & que par un homme la liaiſon eſt reparée.

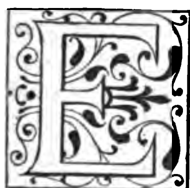
Nous naiſſons ſi contraires à cet amour de Dieu & il eſt ſi neceſſaire qu'il faut que nous naiſſions coupables, ou Dieu ſeroit injuſte.

¶ Toute religion eſt fauſſe, qui dans ſa foy n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choſes, & qui dans ſa moralle n'ayme pas un ſeul Dieu comme objet de toutes choſes.

¶ Pour les religions, il faut eſtre ſincere, vrays Payens, vrais Juifs, vrais Chreſtiens.



EXCELLENCE DE LA RELIGION CHRESTIENNE.



En voyant l'aveuglement & la misere de l'homme, en regardant tout l'Univers muet & l'homme sans lumiere, abandonné à luy mesme & comme egaré dans ce recoing de l'Univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connoissance, j'entre en effroy comme un homme qu'on auroit porté endormy dans une isle deserte & effroyable, & qui s'eveilleroit sans connoistre où il est & sans moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre point en desespoir d'un si miserable estat. Je voy d'autres personnes auprés de moi d'une semblable nature, je leur demande s'ils sont mieux instruits que moy, ils me disent que

non, & ſur cela ces miſerables egarés ayant regardé autour d'eux & ayants veu quelques objets plaiſants, s'y ſont donnés & s'y ſont attachés. Pour moy, je n'ay pu y prendre d'attache, & conſiderant combien il y a plus d'aparence qu'il y a autre choſe que ce que je vois, j'ay recherché ſi ce Dieu n'auroit point laiſſé quelque marque de ſoy.

Je voy pluſieurs Religions contraires, & partant toutes fauſſes, excepté une. Chacune veut eſtre crue par ſa propre authorité & menace les incredules, je ne les croy donc pas là deſſus. Chacun peut dire cela, chacun peut ſe dire prophete. Mais je voy la Chreſtienne où ſe trouvent des propheties, & c'eſt ce que chacun ne peut pas faire.

¶ Sans ces divines connoiſſances, qu'ont pu faire les hommes, ſinon ou s'elever dans le ſentiment interieur qui leur reſte de leur grandeur paſſée, ou s'abatre dans la veue de leur foibleſſe preſente? Car ne voyants pas la verité entiere, ils n'ont pu arriver à une parfaitte vertu. Les uns conſiderants la nature comme incorrompue, les autres comme irreparable, ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la pareſſe, qui ſont les deux ſources de tous les vices, puiſqu'il ne peut ſinon ou s'y abandonner par laſcheté, ou en ſortir par l'orgueil. Car s'ils connoiſſoyent l'excellence de l'homme, ils en ignoroyent la corruption, de ſorte qu'ils

evitoyent bien la pareſſe, mais ils ſe perdoyent dans la ſuperbe. Et s'ils reconnoiſſent l'infirmité de la nature, ils en ignorent la dignité, de ſorte qu'ils pouvoyent bien eviter la vanité, mais c'eſtoit en ſe precipitant dans le deſeſpoir.

De là viennent les diverſes ſectes des ſtoïques & des epicuriens, des dogmatiſtes & des academiciens, &c. La ſeule Religion chreſtienne a pu guairir ces deux vices, non pas en chaſſant l'un par l'autre par la ſageſſe de la terre, mais en chaſſant l'un & l'autre par la ſimplicité de l'Evangile. Car elle apprend aux juſtes, qu'elle eleve juſques à la participation de la divinité meſme, qu'en cet eſtat ils portent encore la ſource de toute la corruption, qui les rend durant toute la vie ſubjets à l'erreur, à la miſere, à la mort, au peché, & elle crie aux plus impies qu'ils ſont capables de la grace de leur Redempteur. Ainſy donnant à trembler à ceux qu'elle juſtifie & conſolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de juſteſſe la crainte avec l'eſperence par cette double capacité qui eſt commune à tous & de la grace & du peché, qu'elle abaiſſe infiniment plus que la ſeule raiſon ne peut faire, mais ſans deſeſpoir, & qu'elle eleve infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais ſans enfler, faiſant bien voir par là qu'eſtant ſeule exempte d'er-

reur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'inſtruire & de corriger les hommes.

Qui peut donc refuſer à ces celeſtes lumieres de les croire & de les adorer? Car n'eſt il pas plus clair que le jour que nous ſentons en nous meſmes des caracteres ineffaçables d'excellence, & n'eſt il pas auſſy veritable que nous eprouvons à toute heure les effets de noſtre deplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confuſion monſtrueuſe, ſinon la verité de ces deux eſtats, avec une voix ſi puiſſante qu'il eſt impoſſible de reſiſter?

¶ Les philoſophes ne preſcrivoyent point des ſentiments proportionnés aux deux eſtats.

Ils inſpiroyent des mouvements de grandeur pure & ce n'eſt pas l'eſtat de l'homme.

Ils inſpiroyent des mouvements de baſſeſſe pure & ce n'eſt pas l'eſtat de l'homme.

Il faut des mouvements de baſſeſſe non de nature, mais de penitence, non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, non de merite, mais de grace & aprés avoir paſſé par la baſſeſſe.

¶ Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible, qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames.

Un ſujet ſimple leur paroiſſoit incapable de telles & ſi ſoudaines varietés, d'une preſomp-

tion demeſurée à un horrible abbattement de cœur.

¶ Toutes ces contrarietés qui ſembloyent le plus m'eſloigner de la connoiſſance de la religion, eſt ce qui m'a le plus toſt conduit à la veritable.

¶ Si l'on ne ſe connoiſt plein de ſuperbe, d'ambition, de concupiſcence, de foibleſſe, de miſere & d'injuſtice, on eſt bien aveugle. Et ſi en le connoiſſant on ne deſire d'en eſtre delivré, que peut on dire d'un homme... Que peut on donc avoir, que de l'eſtime pour une Religion qui connoiſt ſi bien les defauds de l'homme, & que du deſir pour la verité d'une Religion qui y promet des remedes ſi ſouhaittables?

¶ La corruption de la raiſon paroiſt par tant de differentes & extravagantes mœurs, il a fallu que la verité ſoit venue, afin que l'homme ne veſquit plus en ſoy meſme.

¶ *Incònprehenſible.* — Tout ce qui eſt inconprehenſible ne laiſſe pas d'eſtre. Le nombre infiny. Un eſpace infiny egal au finy.

Incroyable que Dieu s'uniſſe à nous. — Cette conſideration n'eſt tirée que de la veue de noſtre baſſeſſe. Mais ſi vous l'avez bien ſincere, ſuivez la auſſy loing que moy & reconnoiſſez que nous ſommes en effet ſi bas, que nous ſommes par nous meſmes incapables de connoiſtre ſi ſa miſericorde ne peut pas nous

rendre capables de luy. Car je voudrois ſcavoir d'où cet animal, qui ſe reconnoiſt ſi foible, a le droit de meſurer la miſericorde de Dieu & d'y mettre les bornes que ſa fantaiſie luy ſuggere. Il ſcait ſi peu ce que c'eſt que Dieu, qu'il ne ſcait pas ce qu'il eſt luy meſme, & tout troublé de la veue de ſon propre eſtat, il oſe dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de ſa communication.

Mais je voudrois luy demander ſi Dieu demande autre choſe de luy, ſinon qu'il l'ayme en le connoiſſant, & pourquoy il croit que Dieu ne peut ſe rendre connoiſſable & aymable à luy, puiſqu'il eſt naturellement capable d'amour & de connoiſſance. Il eſt ſans doute qu'il connoiſt au moins qu'il eſt & qu'il ayme quelque choſe. Donc s'il voit quelque choſe dans les tenebres où il eſt, & s'il trouve quelque ſujet d'amour parmy les choſes de la terre, pourquoy ſi Dieu luy donne quelque rayon de ſon eſſence, ne ſera il pas capable de le connoiſtre & de l'aymer en la maniere qu'il luy plaira ſe communiquer à nous? Il y a donc ſans doute une preſomption inſuportable dans ces ſortes de raiſonnemens, quoyqu'ils paroiſſent fondés ſur une humilité apparente, qui n'eſt ni ſincere ni raiſonnable, ſi elle ne nous fait confeſſer que ne ſcachant de nous meſmes qui nous ſommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

¶ Pour moy, j'avoüe qu'auſſytoſt que la Religion chreſtienne decouvre ce principe, que la nature des hommes eſt corrompue & deſcheue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractere de cette verité, car la nature eſt telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, & dans l'homme & hors de l'homme, & une nature corrompue.

¶ On a beau dire. Il faut avouer que la Religion chreſtienne a quelque choſe d'eſtonnant. « C'eſt parce que vous y eſtes né, » dira on. Tant s'en faut, je me roidis contre pour cette raiſon là meſme, de peur que cette prevention ne me ſuborne, mais quoyque j'y ſois né, je ne laiſſe pas de le trouver ainſi.

¶ Toute la conduite des choſes doit avoir pour objet l'eſtabliſſement & la grandeur de la Religion, les hommes doivent avoir en eux meſmes des ſentimens conformes à ce qu'elle nous enſeigne, & enfin elle doit eſtre tellement l'objet & le centre où toutes choſes tendent, que qui en ſcaura les principes puiſſe rendre raiſon & de toute la nature de l'homme en particulier & de toute la conduite du monde en general.

¶ Noſtre religion eſt ſage & folle. Sage, parce qu'elle eſt la plus ſavante & la plus fondée en miracles, propheties, &c. Folle parce que ce n'eſt point tout cela qui fait qu'on en eſt, cela fait bien condamner ceux qui n'en ſont

pas, mais non pas croire ceux qui en ſont. Ce qui les fait croire, c'eſt la croix, *ne evacuata ſit crux.* Et ainſy ſaint Paul, qui eſt venu en ſageſſe & ſignes, dit qu'il n'eſt venu ni en ſageſſe ni en ſignes, car il venoit pour convertir, mais ceux qui ne viennent que pour convaincre, peuvent dire qu'ils viennent en ſageſſe & ſignes.

¶ Cette religion ſi grande en miracles, ſaints Peres irreprochables, ſavans & grands teſmoings, martirs, Roys (David) eſtablys, Iſaye, prince du ſang, ſi grande en ſcience, aprés avoir eſtallé tous ſes miracles & toute ſa ſageſſe, elle reprouve tout cela & dit qu'elle n'a ni ſageſſe ni ſignes, mais la croix & la folie.

Car ceux qui par ces ſignes & cette ſageſſe ont merité voſtre creance, & qui vous ont prouvé leur caractere, vous declarent que rien de tout cela ne peut nous changer & nous rendre capables de connoiſtre & aymer Dieu, que la vertu de la folie de la croix ſans ſageſſe ni ſignes, & non point les ſignes ſans cette vertu. Ainſy noſtre Religion eſt folle en regardant à la cauſe effective, & ſage en regardant à la ſageſſe qui y prepare.

¶ Le chriſtianiſme eſt eſtrange. Il ordonne à l'homme de reconoiſtre qu'il eſt vil & meſme abominable, & luy ordonne de vouloir eſtre ſemblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette elevation le rendroit horriblement vain,

ou cet abaiſſement le rendroit terriblement abject.

¶ La miſere perſuade le deſeſpoir, l'orgueil perſuade la preſomption.

L'incarnation monſtre à l'homme la grandeur de ſa miſere par la grandeur du remede qu'il a falu.

¶ Non pas un abaiſſement qui nous rende incapables du bien ni une ſainteté exempte du mal.

¶ Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle là, qui l'inſtruit de ſa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cauſe du double peril où il eſt toujours expoſé, de deſeſpoir ou d'orgueil.

¶ Nulle autre religion n'a propoſé de ſe hair. Nulle autre religion ne peut donc plaire à ceux qui ſe haiſſent & qui cherchent un eſtre veritablement aymable. Et ceux là, s'ils n'avoyent jamais ouy parler de la religion d'un Dieu humilié, l'embraſſeroyent incontinent.

¶ Nul autre n'a connu que l'homme eſt la plus excellente creature. Les uns, qui ont bien connu la realité de ſon excellence, ont pris pour laſcheté & pour ingratitude les ſentimens bas que les hommes ont naturellement d'eux-meſmes, & les autres, qui ont bien connu combien cette baſſeſſe eſt effective, ont traité d'une ſuperbe ridicule ces ſenti-

mens de grandeur, qui ſont auſſy naturels à l'homme.

« Levez vos yeux vers Dieu, diſent les uns, voyez celuy auquel vous reſſemblez & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre ſemblables à luy, la ſageſſe vous y egalera, ſi vous voulez le ſuivre. » Et les autres luy diſent : « Baiſſez les yeux vers la terre, chetif ver que vous eſtes & regardez les beſtes dont vous eſtes le compagnon. » Que deviendra donc l'homme, sera-t-il egal à Dieu ou aux beſtes? Quelle effroyable diſtance! Que ferons nous donc? Qui ne voit par tout cela que l'homme eſt egaré, qu'il eſt tombé de ſa place, qu'il la cherche avec inquietude, qu'il ne la peut plus retrouver & qui l'y adreſſera donc? les plus grands hommes ne l'ont pu.

¶ Ce que les hommes par leurs plus grandes lumieres avoyent peu connoiſtre, cette Religion l'enſeignoit à ſes enfants.

¶ Les autres religions, comme les payennes, ſont plus populaires, car elles ſont en exterieur, mais elles ne ſont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle ſeroit plus proportionnée aux habiles, mais elle ne ſerviroit pas au peuple. La ſeule religion chreſtienne eſt proportionnée à tous, eſtant meſlée d'exterieur & d'interieur. Elle eleve le peuple à l'interieur, & abaiſſe les

ſuperbes à l'exterieur, & n'eſt pas parfaitte ſans les deux, car il faut que le peuple entende l'eſprit de la lettre, & que les habiles ſoumettent leur eſprit à la lettre.

¶ Les philoſophes ont conſacré les vices en les mettant en Dieu meſme, les Chreſtiens ont conſacré les vertus.





DU PÉCHE ORIGINEL.



IL Y a deux veritez de foy egalement conſtantes : l'une, que l'homme dans l'eſtat de la creation ou dans celuy de la grace, eſt elevé au deſſus de toute la nature, rendu ſemblable à Dieu & participant de la divinité ; l'autre, qu'en l'eſtat de corruption & du peché il eſt dechu de cet eſtat & rendu ſemblable aux beſtes. Ces deux propoſitions ſont egalement fermes & certaines. L'Eſcriture nous le declare manifeſtement, lorſqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ, eſſe cum filiis hominum. Effundam ſpiritum meum ſuper omnem carnem. Dii eſtis,* &c. ; & qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fœnum. Homo comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis. Dixi in corde meo de filiis*

hominum, ut probaret eos Deus & oſtenderet ſimiles eſſe beſtiis, &c.

¶ Les impies, qui s'abandonnent aveuglement à leurs paſſions, ſans connoiſtre Dieu & ſans ſe mettre en peine de le chercher, verifient par eux-meſmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui eſt que la nature des hommes eſt dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent ſi opiniaſtrement la religion Chretienne verifient encore cet autre fondement de cette meſme foy qu'ils attaquent, qui eſt que Jeſus-Chriſt eſt le veritable Meſſie & qu'il eſt venu rachetter les hommes & les retirer de la corruption & de la miſere où ils eſtoient, tant par l'eſtat où l'on les voit aujourd'huy & qui ſe trouve predit dans les propheties, que par ces meſmes propheties qu'ils portent & qu'ils conſervent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnoiſtre le Meſſie.

¶ Je leur demanderois s'il n'eſt pas vray qu'ils verifient par eux-meſmes ce fondement de la foy qu'ils combattent, qui eſt que la nature des hommes eſt dans la corruption.

¶ Marton voit bien que la nature eſt corrompue & que les hommes ſont contraires à l'honneſteté, mais il ne ſcait pas pourquoy ils ne peuvent voler plus haut.

¶ L'intelligence des mots de *bien* & de *mal*.

¶ Le peché originel eſt folie devant les hom-

mes, mais on le donne pour tel. Vous ne me deves donc pas reprocher le defaut de raiſon en cette doctrine, puiſque je la donne pour eſtre ſans raiſon. Mais cette folie eſt plus ſage que toute la ſageſſe des hommes, *ſapientius eſt hominibus.* Car ſans cela, que dira t'on qu'eſt l'homme? Tout ſon eſtat depend de ce point imperceptible, & comment s'en fuſt-il apperceu par ſa raiſon, puiſque c'eſt une choſe contre la raiſon, & que ſa raiſon bien loing de l'inventer par ſes voyes s'en eloigne quand on le luy preſente?

¶ Il n'y a rien ſur la terre qui ne monſtre ou la miſere de l'homme ou la miſericorde de Dieu, ou l'impuiſſance de l'homme ſans Dieu ou la puiſſance de l'homme avec Dieu.

¶ Ainſy tout l'univers apprend à l'homme ou qu'il eſt corrompu ou qu'il eſt rachepté, tout lui apprend ſa grandeur ou ſa miſere, l'abandon de Dieu paroiſt dans les Payens, la protection de Dieu paroiſt dans les Juifs.

¶ La nature a des perfections pour monſtrer qu'elle eſt l'image de Dieu & des defauts, pour monſtrer qu'elle n'en eſt que l'image.

Les hommes n'ayant pas accoutumé de former le merite, mais ſeulement le recompenſer où ils le trouvent formé, jugent de Dieu par eux meſmes.

¶ Quand nous voulons penſer à Dieu, n'y a il rien qui nous deſtourne, nous tente de

penſer ailleurs, tout cela eſt mauvais & né avec nous.

¶ La concupiſcence nous eſt devenue naturelle & a fait noſtre ſeconde nature. Ainſy il y a deux natures en nous, l'une bonne, l'autre mauvaiſe. — Où eſt Dieu? Où vous n'eſtes pas, & le Royaume de Dieu eſt dans vous. — *Rabins.*

¶ Il eſt donc vray que tout inſtruit l'homme de ſa condition, mais il le faut bien entendre, car il n'eſt pas vray que tout deſcouvre Dieu, & il n'eſt pas vray que tout cache Dieu, mais il eſt vray tout enſemble qu'il ſe cache à ceus qui l'entendent, & qu'il ſe decouvre à ceus qui le cherchent, parce que les hommes ſont tout enſemble indignes de Dieu & capables de Dieu, indignes par leur coruption, capables par leur premiere nature.

¶ Nous ne concevons ny l'eſtat glorieux d'Adam, ni la nature de ſon peché, ny la tranſmiſſion qui s'en eſt faite en nous. Ce ſont choſes qui ſe ſont paſſées dans l'eſtat d'une nature toute differente de la noſtre, & qui paſſent l'eſtat de noſtre capacité preſente.

Tout cela nous ſeroit inutile à ſcavoir pour en ſortir, & tout ce qu'il nous importe de connoiſtre eſt que nous ſommes miſerables, corrompus, ſeparez de Dieu, mais racheptez par J. C., & c'eſt de quoy nous avons des preuves admirables ſur la terre.

Ainſy les deux preuves de la corruption & de la Redemption ſe tirent des impies, qui vivent dans l'indiference de la Religion, & des Juifs, qui en ſont les ennemis irreconciliables.

¶ Toute la foy conſiſte en J.C. & en Adam, & toute la moralle en la concupiscence & en la grace.

¶ Le ſeul qui connoiſt la nature ne la connoiſtra t'il que pour eſtre miſerable? le ſeul qui la connoiſtra ſera t'il le ſeul malheureux?

Il ne faut [pas] qu'il ne voye rien du tout, il ne faut pas auſſy qu'il en voye aſſez pour croire qu'il le poſſede, mais qu'il en voye aſſez pour connoiſtre qu'il l'a perdu, car, pour connoiſtre qu'on a perdu, il faut voir & ne voir pas, & c'eſt preciſement l'eſtat où eſt la nature.

¶ Nous ſouhaittons la verité & ne trouvons en nous qu'incertitude.

Nous recherchons le bonheur & ne trouvons que miſere & mort.

Nous ſommes incapables de ne pas ſouhaitter la verité & le bonheur, & ſommes incapables ni de certitude ni de bonheur. Ce deſir nous eſt laiſſé tant pour nous punir que pour nous faire ſentir d'où nous ſommes efondrés.

¶ Dira-t-on que pour avoir dit que la juſtice eſt partie de la terre, les hommes aient connu le peché originel? — *Nemo ante obitum beatus eſt.* — C'eſt à dire qu'ils aient connu qu'à

la mort la beatitude eternelle & eſſentielle commence?

¶ La dignité de l'homme conſiſtoit dans ſon innocence à uſer & dominer ſur les creatures, mais aujourd'uy à s'en ſeparer & s'y aſſujettir.

¶ *Source des contrarietés.* — Un Dieu humilié & juſqu'à la mort de la croix, un Meſſie triomphant de la mort par ſa mort. 2 natures en J. C., deux advenemens, 2 eſtats de la nature de l'homme.

¶ *Du peché originel. — Tradition ample du peché originel ſelon les Juifs.*.

Sur le mot de la *Geneſe,* 8 : La compoſition du cœur de l'homme eſt mauvaiſe dés ſon enfance.

R. Moyſe Haddarſchan : Ce mauvais levain eſt mis dans l'homme dés l'heure où il eſt formé.

Maſſechet Succa : Ce mauvais levain a ſept noms dans l'Eſcriture, il eſt apelé mal, prepuce immonde, ennemy, ſcandale, cœur de pierre, aquillon : tout cella ſignifie la malignité qui eſt cachée & empreinte dans le cœur de l'homme.

Miſdrach Tillim dit la meſme choſe & que Dieu delivrera la bonne nature de l'homme de la mauvaiſe.

Ceſte malignité ſe renouvelle tous les jours contre l'homme, comme il eſt eſcript Pſ. 37.

L'impie obſerve le juſte & cherche à le faire mourir, mais Dieu ne l'abandonnera point.

Ceſte malignité tente le cœur de l'homme en ceſte vie & l'accuſera en l'autre.

Tout cela ſe trouve dans le *Talmud.*

Midraſch Tillim ſur le Pſ. 14 : Fremiſſés & vous ne pecherés point; fremiſſés & eſpouvantés voſtre concupiſſance, & elle ne vous induira point à pecher. — Et ſur le Pſ. 36 : L'impie a dit en ſon cœur : Que la crainte de Dieu ne ſoit point devant moy, c'eſt à dire que la malignité naturelle à l'homme a dit cela à l'impie.

Miſdrach el Kohelet : Meilleur eſt l'enfant pauvre & ſage que le roy vieux & fol qui ne ſcait pas prevoir l'advenir, l'enfant eſt la vertu & le roy eſt la malignité de l'homme. Elle eſt apelée roy parce que tous les membres luy obeiſſent, & vieux, parce qu'il eſt dans le cœur de l'homme depuis l'enfance juſqu'à la vielleſſe, & fol parce que il conduit l'homme dans la voie de perdition qu'il ne prevoit point.

La meſme choſe eſt dans *Miſdrac Tillim.*

Bereſchiſt Rabba ſur le Pſ. 35 : Seigneur, tous mes os te beniront, parce que tu deſlivres le pauvre du tyran. Et y a t'il un plus grand tiran que le mauvais levain? Et ſur les Proverbes, 25 : Si ton ennemy a fain, donne-luy à manger, c'eſt à dire ſi le mauvais levain a fain, donnez-luy du pain de la ſageſſe, dont

il eſt parlé Proverbes, 9. Et s'il a ſoif, donnez-luy l'eau dont il eſt parlé ; Iſaïe, 55.

Miſdrac Tillim dit la meſme choſe, & que l'Eſcripture en cet endroit, en parlant de noſtre ennemy, entant le mauvais levain, & qu'en luy donnant ce pain & cette eau, on luy aſſamblera des charbons ſur la teſte.

Miſdraſc Kohelet, ſur l'Ecc., 9 : Un grand roy a aſſiegé une petite ville. Ce grand roy eſt le mauvais levain, les grandes machines dont il l'environne ſont les tantations, & il a eſté trouvé un homme ſage & pauvre qui l'a deſlivrée, c'eſt à dire la vertu.

Et ſur le Pſ. 41 : Bienheureux qui a eſgard aux pauvres.

Et ſur le Pſ. 78 : L'eſprit s'en va & ne revient plus, d'où quelques-uns ont pris ſujet d'errer contre l'immortalité de l'ame, mais le ſens eſt que cet eſprit eſt le mauvais levain, qui s'en va avec l'homme juſqu'à la mort & ne reviendra point en la reſurrection.

Et ſur le Pſ. 103, la meſme choſe.

Et ſur le Pſ. 16.

¶ *Cronologie du Rabiniſme.*

Les citations des pages ſont du livre *Pugio.*

P. 27, R. Hakadoſch, an 200, auteur du *Miſchna,* ou loy vocale ou ſeconde loy.

Commentaires de *Miſchna,* an 340 :

L'un : *Siphra.*

Barajetot.

Talmud Hyeroſol.
Toſiphtot.

Bereſchit Rabah, par R. Oſaia Rabah, commentaire de *Miſchna.*

Bereſchit Rabah, Bar Nachoni, ſont des diſcours ſubtils & agreables, hiſtoriques & theologiques. Ce meſme autheur a faict des livres apelés *Rabot.*

Cent ans aprés (440) le *Talmud Hieroſol.*, fut fait le *Talmud babilonique* par R. Aſe, par le conſentement univerſel de tous les Juifs, qui ſont neceſſairement obligés d'obſerver tout ce qui y eſt contenu.

L'addition de R. Aſe s'appele *Gemara*, c'eſt à dire le commentaire du *Miſchna.*

Et le *Talmud* comprend enſemble le *Miſchna* & le *Gemara.*





PERPETUITE
DE LA RELIGION CHRETIENNE.



ERPETUITÉ. — Cette religion, qui confifte à croire que l'homme eft decheu d'un eftat de gloire & de communication avec Dieu en un eftat de trifteffe, de penitence & d'eloignement de Dieu, mais qu'aprés cette vie nous ferons reftablis par un Meffie qui devoit venir, a toujours efté fur la terre. Toutes chofes ont paffé & celle-là a fubfifté pour laquelle font toutes chofes.

Les hommes dans le premier age du monde ont efté emportés dans toutes fortes de defordres, & il y avoit cependant des faints, comme Enoch, Lamech & d'autres, qui attendoyent en patience le Chrift promis dés le commencement du monde. Noé a veu la malice des hommes au plus haut degré, & il a

merité de ſauver le monde en ſa perſonne, par l'eſperence du Meſſie dont il a eſté la figure. Abraham eſtoit environné d'idolatres, quand Dieu lui a fait connoiſtre le miſtere du Meſſie, qu'il a ſalué de loing. Au temps d'Iſaac & de Jacob, l'abomination eſtoit repandue ſur toute la terre, mais ces ſaints vivoyent en la foy, & Jacob, mourant & beniſſant ſes enfants, s'ecrie par un tranſport qui luy fait interrompre ſon diſcours : « J'attends, o mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis : *Salutare tuum expectabo, Domine.* » Les Egiptiens eſtoyent infectés & d'idolatrie & de magie, le peuple de Dieu meſme eſtoit entraiſné par leurs exemples, mais cependant Moyſe & d'autres voyoient celuy qu'ils ne voyoyent pas, & l'adoroyent en regardant aux dons eternels qu'il leur preparoit. Les Grecs & les Latins enſuitte ont fait regner les fauſſes deités, les poetes ont fait cent diverſes theologies, les philoſophes ſe ſont ſeparés en mille ſectes differentes, & cependant il y avoit toujours au cœur de la Judée des hommes choiſis qui prediſoyent la venue de ce Meſſie, qui n'eſtoit connu que d'eux. Il eſt venu enfin en la conſommation des temps, & depuis on a veu naiſtre tant de ſchiſmes & d'hereſies, tant renverſer d'eſtats, tant de changements en toutes choſes, & cette Egliſe, qui adore celuy qui a toujours eſté adoré, a ſubſiſté ſans

interruption. Et ce qui eſt admirable, incomparable & tout à fait divin, c'eſt que cette Religion, qui a toujours duré, a toujours eſté combattue. Mille fois elle a eſté à la veille d'une deſtruction univerſelle, & toutes les fois qu'elle a eſté en cet eſtat, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de ſa puiſſance. C'eſt ce qui eſt eſtonnant, & qu'elle s'eſt maintenue ſans flechir & ploier ſous la volonté des tyrans. Car il n'eſt pas eſtrange qu'un Eſtat ſubſiſte, lorſque l'on fait quelquefois ceder ſes lois à la neceſſité, mais que...

¶ Les Eſtats periroyent, ſi on ne faiſoit ployer ſouvent les lois à la neceſſité, mais jamais la Religion n'a ſouffert cela & n'en a uſé. Auſſy il faut ces accommodements ou des miracles. Il n'eſt pas eſtrange qu'on ſe conſerve en ployant & ce n'eſt pas proprement ſe maintenir, & encore periſſent-ils enfin entierement. Il n'y en a point qui aye duré 1000 ans. Mais que cette Religion ſe ſoit toujours maintenue & inflexible, cela eſt divin.

¶ La ſeule religion contre nature, contre le ſens commun, contre nos plaiſirs, eſt la ſeule qui ayt toujours eſté.

¶ La ſeule ſcience qui eſt contre le ſens commun & la nature des hommes eſt la ſeule qui ayt toujours ſubſiſté parmy les hommes.

¶ *Pour monſtrer que les vrays Juifs & les vrays Chreſtiens n'ont qu'une meſme Reli-*

gion. — La religion des Juifs ſembloit conſiſter eſſentiellement en la paternité d'Abraham, en la circonciſion, aux ſacrifices, aux ceremonies, en l'arche, au temple, en Hieruſalem, & enfin en la loy & en l'alliance de Moyſe.

Je dis qu'elle ne conſiſtoit en aucune de ces choſes, mais ſeulement en l'amour de Dieu, & que Dieu reprouvoit toutes les autres choſes;

Que Dieu n'acceptoit pas la poſterité d'Abraham;

Que les Juifs ſeront punis de Dieu comme les eſtrangers, s'ils l'offencent, Deut., IX, 19. « Si vous oubliez Dieu & que vous ſuiviez des dieux eſtrangers, je vous predis que vous perirez en la meſme maniere que les nations que Dieu a exterminées devant vous. »

Que les eſtrangers ſeront receus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'ayment. Is., 56, 3 : « Que l'eſtranger ne diſe pas : « Le Seigneur « ne me recevra pas. — Les eſtrangers qui s'attachent à Dieu ſeront pour le ſervir & l'aymer, je les meneray en ma ſainte montagne & recevray d'eux des ſacrifices, car ma maiſon eſt la maiſon d'oraiſon. »

Que les vrays Juifs ne conſideroyent leur merite que de Dieu & non d'Abraham. Is., 63, 16 : « Vous eſtes veritablement noſtre pere, & Abraham ne nous a pas connus,

& Iſraël n'a pas eu de connoiſſance de nous, mais c'eſt vous qui eſtes noſtre pere & noſtre redempteur. »

Moyſe meſme leur a dit que Dieu n'accepteroit pas les perſonnes.

Deut., 10, 17 : « Dieu, dit-il, n'accepte pas les perſonnes, ni les ſacrifices. »

Que la circonciſion du cœur eſt ordonnée. Deut., 10, 17; Jerem., 4, 3 : « Soyez circoncis de cœur, retranchez les ſuperfluitez de voſtre cœur, & ne vous endurciſſez plus, car voſtre Dieu eſt un Dieu grand, puiſſant & terrible, qui n'accepte pas les perſonnes. »

Que Dieu dit qu'il le feroit un jour. Deut., 30, 6 : « Dieu te circoncira le cœur & à tes enfants, afin que tu l'aymes de tout ton cœur. »

Que les incirconcis de cœur ſeront jugés.

Jer., 9, 26. Car Dieu jugera les peuples incirconcis & tout le peuple d'Iſraël, parce qu'il eſt incirconcis de cœur.

Que l'exterieur ne ſert à rien ſans l'interieur. Joel, 2, 13 : *Scindite corda veſtra,* &c. Is., 58, 3, 4, &c.

L'amour de Dieu eſt recommandé en tout le Deuteronome. Deut., 30, 19 : « Je prends à temoin le ciel & la terre que j'ay mis devant vous la mort & la vie, afin que vous choiſiſſiez la vie & que vous aymiez Dieu & que vous luy obeiſſiez, car c'eſt Dieu qui eſt voſtre vie. »

Que les Juifs, manque de cet amour, ſeroyent reprouvés pour leurs crimes, & les payens eſleus en leur place.

Osée, 1, 10.

Deut., 32, 20 : « Je me cacheray d'eux dans la veue de leurs derniers crimes, car c'eſt une nation meſchante & infidelle, ils m'ont provoqué à courroux par les choſes qui ne ſont point des dieux, & je les provoqueray à jalouſie par un peuple qui n'eſt pas mon peuple, & par une nation ſans ſcience & inintelligente.

Iſaye, 65. Que les biens temporels ſont faux, & que le vray bien eſt d'eſtre uni à Dieu.

Pſ. 143, 15. Que leurs feſtes deplaiſoyent à Dieu.

Amos, 5, 21. Que les ſacrifices des Juifs deplaiſent à Dieu.

Is., 66, 1, 11; Jer., 6, 20.

David, *Miſerere.* Meſme de la part des bons, *Expectavi.*

Pſ. 49, 8, 9, 10, 11, 12, 13 & 14. Qu'il ne les a eſtablis que pour leur dureté. Michée, admirablement, 6.

I R., 15, 22; Oſée, 6, 6.

Que les ſacrifices des payens ſeront receus de Dieu, & que Dieu retirera ſa volonté des ſacrifices des Juifs. Malachie, 1, 11.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Meſſie, & que l'ancienne ſera rejettée. Jer., 31, 31.

Mandata non bona. Ezechiel.

Que les anciennes choſes ſeront oubliées. Is., 43, 18, 19; 65, 17, 18.

Qu'on ne ſe ſouviendra plus de l'arche. Jer., 3, 15, 16.

Que le temple ſeroit rejetté. Jer., 7, 12, 13, 14.

Que les ſacrifices ſeroyent rejettés, & d'autres ſacrifices purs eſtablys. Malach., 1, 11.

Que l'ordre de la ſacrification d'Aaron ſeroit reprouvé, & celle de Melchiſedech introduitte par le Meſſie. *Dixit Dominus.*

Que cette sacrification ſeroit eternelle. *Ibid.*

Que Hieruſalem ſeroit reprouvée & Rome admiſe.

Que le nom des Juifs ſeroit reprouvé & un nouveau nom donné. Is., 65, 15.

Que ce dernier nom ſeroit meilleur que celuy des Juifs & eternel. Is., 56, 5.

Que les Juifs devoyent eſtre ſans prophetes (Amos), ſans Roy, ſans princes, ſans ſacrifice, ſans idole.

Que les Juifs ſubſiſteroyent toujours neantmoins en peuple. Jer., 31, 36.

¶ *Perpetuité.* — Le Meſſie a tousjours eſté creu. La tradition d'Adam eſtoit encore nouvele en Noé & en Moiſe. Les prophetes l'ont presdit depuis en prediſant tousjours d'autres choſes, dont les evenemens qui arrivoient de temps en temps à la veue des hommes, mar-

quoient la verité de leur miſſion, & par conſequent celle de leurs promeſſes touchant le Meſſie. Jeſus C. a fait des miracles, & les appoſtres auſſy, qui ont converti tous les paiens, & par là toutes les propheties eſtant accomplies, le Meſſie eſt prouvé pour jamais.

¶ ... Dés là je refuſe toutes les autres religions.

Par là je trouve reſponſe à toutes les objections.

Il eſt juſte qu'un Dieu ſi pur ne ſe decouvre qu'à ceux dont le cœur eſt purifié.

Dés là cette religion m'eſt aymable & je la trouve dejà aſſez authoriſée par une ſi divine moralle, mais j'y trouve de plus...

Je trouve d'effectif que, depuis que la memoire des hommes dure, il eſt annoncé conſtamment aux hommes qu'ils ſont dans une corruption univerſelle, mais qu'il viendra un reparateur;

Que ce n'eſt pas un homme qui le dit, mais une infinité d'hommes & un peuple entier prophetiſant & fait exprés durant 4000 ans... Ainſy je tends les bras à mon liberateur, qui ayant eſté predit durant 4000 ans, eſt venu ſouffrir & mourir pour moy ſur la terre dans les temps & dans toutes les circonſtances qui en ont eſté predittes, & par ſa grace j'attends la mort en paix, dans l'eſperence de lui eſtre eternellement uny, & je

vis cependant avec joye, ſoit dans les biens qu'il luy plaiſt de me donner, ſoit dans les maux qu'il m'envoye pour mon bien, & qu'il m'a appris à ſouffrir par ſon exemple.

¶ La Sinagogue a precedé l'Egliſe, les Juifs les Chreſtiens. Les prophetes ont predit les Chreſtiens, St Jehan J. C.

¶ Nulle Religion que la noſtre n'a enſeigné que l'homme naiſt en peché, nulle ſecte de Philoſophes ne l'a dit, nulle n'a donc dit vray.

Nulle ſecte ny religion n'a toujours eſté ſur la terre que la Religion Chreſtienne.

¶ Il n'y a que la Religion Chreſtienne qui rende l'homme *aymable* & *heureux* tout enſemble. Dans l'honneſteté on ne peut eſtre aymable & heureux enſemble.

¶ Toujours ou les hommes ont parlé du vray Dieu, ou le vray Dieu a parlé aux hommes.

Les deux ſondements, l'un interieur, l'autre exterieur, la grace, les miracles, tous deux ſurnaturels.





PREUVES DE LA RELIGION CHRETIENNE.



REUVES *de la Religion.*

Moralle. — Doctrine. — Miracles. — Propheties. — Figures.

¶ *Preuve.* — 1. La religion chreſtienne, par ſon eſtabliſſement, par elle meſme eſtablie ſi fortement, ſi doucement, eſtant ſi contraire à la nature. — 2. La ſainteté, la hauteur & l'humilité d'une ame chreſtienne. — 3. Les merveilles de l'Eſcriture ſainte. — 4. Jeſus Chriſt en particulier. — 5. Les apotres en particulier. — 6. Moyſe & les prophetes en particulier. — 7. Le peuple juif. — 8. Les propheties. — 9. La perpetuité. Nulle religion n'a la perpetuité. — 10. La doctrine, qui rend raiſon de tout. — 11. La ſainteté de cette loi. — 12. Par la conduite du monde.

Il eſt indubitable qu'aprés cela on ne doit pas refuſer, en conſiderant ce que c'eſt que la vie & que cette religion, de ſuivre l'inclination de la ſuivre, ſi elle nous vient dans le cœur, & il eſt certain qu'il n'y a nul lieu de ſe moquer de ceux qui la ſuivent.

¶ *Conduitte generale du monde envers l'Egliſe.* — Dieu voulant aveugler & eclairer. — L'evenement ayant prouvé la divinité de ces propheties, le reſte doit en eſtre cru, & par là nous voyons l'ordre du monde en cette ſorte.

Les miracles de la creation & du deluge s'oublíants, Dieu envoye la loy & les miracles de Moyſe, les prophetes qui prophetiſent des choſes particulieres, & pour preparer un miracle ſubſiſtant, il prepare des propheties & l'accompliſſement. Mais les propheties pouvant eſtre ſuſpectes, il veut les rendre non ſuſpectes, &c.

¶ ... Mais ceux là meſmes qui ſemblent les plus oppoſés à la gloire de la Religion n'y ſeront pas inutiles pour les autres. Nous en ferons le premier argument, qu'il y a quelque choſe de ſurnaturel, car un aveuglement de cette ſorte n'eſt pas une choſe naturelle, & ſi leur folie les rend ſi contraires à leur propre bien, elle ſervira à en garentir les autres par l'horreur d'un exemple ſi deplorable & d'une folie ſi digne de compaſſion.

¶ ... Ils blaſphement ce qu'ils ignorent. La

religion Chreſtienne conſiſte en deux points. Il importe egalement aux hommes de les connoiſtre, & il eſt egalement dangereux de les ignorer. Et il eſt egalement de la miſericorde de Dieu d'avoir donné des marques des deux.

Et cependant ils prennent ſujet de conclure qu'un de ces points n'eſt pas, de ce qui leur devroit faire conclure l'autre. Les ſages qui ont dit qu'il y a un Dieu ont eſté perſecutés, les Juifs hais, les Chreſtiens encore plus. Ils ont vu par lumiere naturelle que, s'il y a une veritable religion ſur la terre, la conduite de toutes choſes doit y tendre comme à ſon centre. Et ſur ce fondement, ils prennent lieu de blaſphemer la religion Chreſtienne, parce qu'ils la connoiſſent mal. Ils s'imaginent qu'elle conſiſte ſimplement en l'adoration d'un Dieu conſideré comme grand & puiſſant & eternel, ce qui eſt proprement le deiſme, preſque auſſi eloigné de la religion Chreſtienne que l'atheiſme, qui y eſt tout à fait contraire. Et de là ils concluent que cette religion n'eſt pas veritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes ces choſes concourent à l'eſtabliſſement de ce point, que Dieu ne ſe manifeſte pas aux hommes avec toute l'evidence qu'il pourroit faire.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le deiſme, ils n'en concluront rien contre la religion Chreſtienne, qui con-

ſiſte proprement au myſtere du Redempteur, qui, uniſſant en lui les deux natures humaine & divine, a retiré les hommes de la corruption du peché pour les reconcilier à Dieu en ſa perſonne divine.

Elle enſeigne donc aux hommes ces deux verités, & qu'il y a un Dieu dont les hommes ſont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe egalement aux hommes de connoiſtre l'un & l'autre de ces points, & il eſt egalement dangereux à l'homme de connoiſtre Dieu ſans connoiſtre ſa miſere, & de connoiſtre ſa miſere ſans connoiſtre le Redempteur qui l'en peut guerir. Une ſeule de ces connoiſſances fait ou l'orgueil des philoſophes, qui ont connu Dieu & non leur miſere, ou le deſeſpoir des athées, qui connoiſſent leur miſere ſans Redempteur. Et ainſi, comme il eſt egalement de la neceſſité de l'homme de connoiſtre ces deux points, il eſt auſſi egalement de la miſericorde de Dieu de nous les avoir fait connoiſtre. La religion Chreſtienne le fait, c'eſt en cela qu'elle conſiſte. Qu'on examine l'ordre du monde ſur cela, & qu'on voie ſi toutes choſes ne tendent pas à l'eſtabliſſement des deux chefs de cette Religion.

¶ C'eſt une choſe admirable que jamais autheur canonique ne s'eſt ſervy de la nature

pour prouver Dieu. Tous tendent à le faire croire, David, Salomon, &c. jamais n'ont dit : « Il n'y a point de vuide, donc il y a un Dieu. » Il falloit qu'ils fuſſent plus habiles que les plus habiles gens qui ſont venus depuis, qui s'en ſont tous ſervis.

Cela eſt trés conſiderable.

¶ Si c'eſt une marque de foibleſſe de prouver Dieu par la nature, n'en meſpriſes pas l'Eſcriture, ſi c'eſt une marque de force d'avoir connu ces contrarietez, eſtimez en l'Eſcriture.

¶ Et quoy, ne dittes-vous pas vous-meſme que le ciel & les oyſeaux prouvent Dieu? — Non. — Et voſtre religion ne le dit-elle pas? — Non. Car encore que cela eſt vray en un ſens pour quelques ames à qui Dieu donne cette lumiere, neantmoins cela eſt faux à l'egard de la pluſpart.

¶ Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que Dieu ſoit infiny, ſans parties? — Ouy. — Je vous veux donc faire voir une choſe infinie & indiviſible. C'eſt un point ſe mouvant partout d'une viteſſe infinie, car il eſt un en tous lieux & eſt tout entier en chaque endroit.

Que cet effect de nature, qui vous ſembloit impoſſible auparavant, vous face connoiſtre qu'il peut y en avoir d'autres que vous ne connoiſſez pas encore. Ne tirez pas cette conſequence de voſtre apprentiſſage,

qu'il ne vous reſte rien à ſcavoir, mais qu'il vous reſte infiniment à ſcavoir.

¶ Inconprehenſible que Dieu ſoit, & inconprehenſible qu'il ne ſoit pas. Que l'ame ſoit avec le corps, que nous n'ayons pas d'ame. Que le monde ſoit creé, qu'il ne le ſoit pas, &c. Que le peché originel ſoit, & qu'il ne ſoit pas.

¶ Si on veut dire que l'homme eſt trop peu pour meriter la communication avec Dieu, il faut eſtre bien grand pour en juger.

¶ L'Eſtre eternel eſt toujours, s'il eſt une fois.

¶ Mais il eſt impoſſible que Dieu ſoit jamais la fin, s'il n'eſt le principe. On dirige ſa vue en haut, mais on s'appuie ſur le ſable, & la terre fondra, & on tombera en regardant le ciel.

¶ *Objection.* Viſiblement l'Eſcriture pleine de choſes non dictées du Saint-Eſprit.

R. Elles ne nuiſent donc point à la foy.

Objection. Mais l'Egliſe a decidé que tout eſt du Saint Eſprit.

R. Je reſponds deux choſes : 1. Que l'Egliſe n'a jamais decidé cela. L'autre, que quand elle l'auroit decidé, cela ſe pourroit ſoutenir.

¶ Mon Dieu, que ce ſont de ſots diſcours! Dieu auroit il fait le monde pour le damner, demanderoit il tant de gens ſi foibles? &c.

Pirroniſme eſt le remede à ce mal & rabattra cette vanité.

¶ Dieu a voulu racheter les hommes & ouvrir le ſalut à ceux qui le chercheroyent. Mais les hommes s'en rendent ſi indignes, qu'il eſt juſte que Dieu refuſe à quelques-uns à cauſe de leur endurciſſement, ce qu'il accorde aux autres par une miſericorde qui ne leur eſt pas deue. S'il euſt voulu ſurmonter l'obſtination des plus endurcis, il l'euſt pu, en ſe decouvrant ſi manifeſtement à eux, qu'ils n'euſſent pu douter de la verité de ſon eſſence, comme il paroiſtra au dernier jour, avec un tel eſclat de foudres & un tel renverſement de la nature, que les morts reſſuſciteront & les plus aveugles le verront.

Ce n'eſt pas en cette ſorte qu'il a voulu paroiſtre dans ſon avenement de douceur, parce que tant d'hommes ſe rendants indignes de ſa clemence, il a voulu les laiſſer dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'eſtoit donc pas juſte qu'il paruſt d'une maniere manifeſtement divine & abſolument capable de convaincre tous les hommes, mais il n'eſtoit pas juſte auſſy qu'il vint d'une maniere ſi cachée qu'il ne puſt eſtre reconnu de ceux qui le chercheroyent ſincerement. Il a voulu ſe rendre parfaittement connoiſſable à ceux-là, & ainſy voulant paroiſtre à decouvert à ceux qui le cherchent de

tout leur cœur & caché à ceux qui le fuyent de tout leur cœur, il tempere ſa connoiſſance, en ſorte qu'il a donné des marques de ſoy viſibles à ceux qui le cherchent, & non à ceux qui ne le cherchent pas.

Il y a aſſez de lumiere pour ceux qui ne deſirent que de voir, & aſſez d'obſcurité pour ceux qui ont une diſpoſition contraire.

¶ Mais que l'on reconnoiſſe la verité de la religion dans l'obſcurité meſme de la religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, & dans l'indifference que nous avons de la connoiſtre.

¶ Les propheties, les miracles meſme & les preuves de noſtre Religion ne ſont pas de telle nature qu'on puiſſe dire qu'ils ſont abſolument convaincants. Mais ils le ſont auſſy de telle ſorte qu'on ne peut dire que ce ſoit eſtre ſans raiſon que de les croire, ainſy il y a de l'evidence & de l'obſcurité, pour eclairer les uns & obſcurcir les autres, mais l'evidence eſt telle, qu'elle ſurpaſſe ou egale pour le moins l'evidence du contraire, de ſorte que ce n'eſt pas la raiſon qui puiſſe determiner à ne la pas ſuivre, & ainſi ce ne peut eſtre que la concupiſcence & la malice du cœur. Et par ce moyen il y a aſſez d'evidence pour condamner & non aſſez pour convaincre, afin qu'il paroiſſe qu'en ceux qui la ſuivent, c'eſt la grace & non la raiſon, qui fait ſuivre,

& qu'en ceux qui la fuyent, c'eft la concupifcence, & non la raifon, qui fait fuir.

¶ Qui peut ne pas admirer & embraffer une religion qui connoift à fond ce qu'on reconnoift d'autant plus qu'on a plus de lumiere?

¶ *Que Dieu s'eft voulu cacher.* — S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu feroit bien manifefte, s'il n'y avoit des martirs qu'en noftre Religion, de mefme.

Dieu eftant ainfy caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu eft caché n'eft pas veritable, & toute Religion qui n'en rend pas la raifon n'eft pas inftruifante. La noftre fait tout cela : *Vere tu es Deus abfconditus.*

¶ La religion eft une chofe fi grande, qu'il eft jufte que ceux qui ne voudroient pas prendre la peine de la chercher fi elle eft obfcure, en foient privés. De quoi fe plaint-on donc, fi elle eft telle qu'on la puiffe trouver en la cherchant?

¶ Il y auroit trop d'obfcurité, fi la verité n'avoit pas des marques vifibles. C'en eft une admirable qu'elle fe foit toujours conférvée dans une Eglife & une affemblée vifible. Il y auroit trop de clarté s'il n'y avoit qu'un fentiment dans cette Eglife ; mais pour reconnoiftre quel eft le vrai, il n'y a qu'à voir quel eft celui qui a toujours efté, car il eft certain que le vrai y a toujours efté, & qu'aucun faux n'y a toujours efté.

¶ Reconnoiſſez donc la verité de la Religion dans l'obſcurité meſme de la Religion, dans le peu de lumiere que nous en avons, dans l'indiference que nous avons de la connoiſtre.

¶ Dieu veut plus diſpoſer la volonté que l'eſprit. La clarté parfaite ſerviroit à l'eſprit & nuiroit à la volonté. Abaiſſer la ſuperbe.

¶ S'il n'y avoit point d'obſcurité, l'homme ne ſentiroit point ſa corruption, s'il n'y avoit point de lumiere, l'homme n'eſpereroit point de remede. Ainſi il eſt non-ſeulement juſte, mais utile pour nous, que Dieu ſoit caché en partie & decouvert en partie, puiſqu'il eſt egalement dangereux à l'homme de connoiſtre Dieu ſans connoiſtre ſa miſere, & de connoiſtre ſa miſere ſans connoiſtre Dieu.

¶ Que ſi la miſericorde de Dieu eſt ſi grande qu'il nous inſtruiſt ſalutairement meſme lorſqu'il ſe cache, quelle lumiere n'en devons-nous pas attendre lorſqu'il ſe decouvre ?

¶ On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, ſi on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns & eclairer les autres.

¶ Que diſent les prophetes de J. C.? Qu'il ſera évidemment Dieu? Non, mais qu'il eſt un Dieu veritablement caché, qu'il ſera meconneu, qu'on ne penſera point que ce ſoit luy, qu'il ſera une pierre d'achopement, à laquelle pluſieurs heurteront, &c. Qu'on ne

nous reproche donc plus le manque de clarté, puiſque nous en faiſons profeſſion.

Mais, dit-on, il y a des obſcurités. — Et ſans cela, on ne feroit pas aheurté à J. C., & c'eſt un des deſſeins formels des prophetes : *Excæca...*

¶ Au lieu de vous plaindre de ce que Dieu s'eſt caché, vous luy rendrez grace de ce qu'il s'eſt tant decouvert, & vous luy rendrez grace encore de ce qu'il ne s'eſt pas decouvert aux ſages ſuperbes, indignes de connoiſtre un Dieu ſi ſaint.

Deux ſortes de perſonnes connoiſſent, ceux qui ont le cœur humilié & qui ayment la baſſeſſe, quelque degré d'eſprit qu'ils ayent, haut ou bas, ou ceux qui ont aſſez d'eſprit pour voir la verité, quelque oppoſition qu'ils y ayent.

¶ Je puis bien aymer l'obſcurité totale, mais ſi Dieu m'engage dans un eſtat à demy obſcur, ce peu d'obſcurité qui y eſt me deplaiſt, & parce que je n'y vois pas le merite d'une entiere obſcurité, il ne me plaiſt pas. C'eſt un defaut & une marque que je me fais une idole de l'obſcurité, ſeparée de l'ordre de Dieu. Or il ne faut adorer que ſon ordre.

¶ Si le monde ſubſiſtoit pour inſtruire l'homme de Dieu, ſa divinité y reluiroit de toutes parts d'une maniere inconteſtable, mais comme il ne ſubſiſte que par J. C. & pour J. C., & pour

inſtruire les hommes & de leur corruption & de leur redemption, tout y eclate des preuves de ces deux veritez.

Ce qui y paroiſt ne marque ny une excluſion totale, ny une preſence manifeſte de divinité, mais la preſence d'un Dieu qui ſe cache. Tout porte ce caractere.

¶ S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation eternelle feroit equivoque, & pourroit auſſy bien ſe rapporter à l'abſence de toute divinité ou à l'indignité où feroyent les hommes de la connoiſtre, mais de ce qu'il paroiſt quelquefois & non pas toujours, cela oſte l'equivoque. S'il paroit une fois, il eſt touſjours & ainſy on n'en peut conclure, ſinon qu'il y a un Dieu & que les hommes en ſont indignes.

¶ Dieu, pour ſe reſerver à luy ſeul le droit de nous inſtruire, & pour nous rendre la difficulté de noſtre eſtre inintelligible, nous en a caché le nœud ſi haut, ou, pour mieux dire, ſi bas, que nous eſtions incapables d'y arriver. De ſorte que ce n'eſt pas par les agitations de noſtre raiſon, mais par la ſimple ſoumiſſion de la raiſon, que nous pouvons veritablement nous connoiſtre.

¶ La Sageſſe nous envoye à l'enfance, *niſi efficiamini ſicut parvuli.*

¶ « Un miracle, dit on, affirmeroit ma creance. » On le dit quand on ne le voit pas.

Les raiſons qui eſtant veues de loing paroiſſent borner noſtre veue, mais quand on y eſt arrivé, on commence à voir encore au delà. Rien n'arreſte la volubilité de noſtre eſprit. Il n'y a point, dit on, de regle qui n'ayt quelques exceptions, ni de verité ſi generale qui n'ayt quelque face par où elle manque. Il ſuffit qu'elle ne ſoit pas abſolument univerſelle, pour nous donner ſujet d'appliquer l'exception au ſujet preſent, & de dire : *Cela n'eſt pas toujours vray, donc il y a des cas où cela n'eſt pas, il ne reſte plus qu'à monſtrer que celuy-cy en eſt.* Et c'eſt à quoy on eſt bien maladroit ou bien malheureux ſi on ne trouve quelque jour.

¶ *Contrarietés.*

Sageſſe infinie & ſageſſe de la Religion.

¶ Contradiction eſt une mauvaiſe marque de verité.

Pluſieurs choſes certaines ſont contredittes.

Pluſieurs fauſſes paſſent ſans contradiction.

Ni la contradiction n'eſt marque de fauſſeté, ny l'incontradiction n'eſt marque de verité.

¶ Il y a plaiſir d'eſtre dans un vaiſſeau battu de l'orage, lorſqu'on eſt aſſeuré qu'il ne perira point. Les perſecutions qui travaillent l'Égliſe ſont de cette nature.

L'hiſtoire de l'Egliſe doit eſtre proprement appelée l'hiſtoire de la verité.

¶ Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croyent pas. « Si cela eſtoit ſi clair, dit-on, pourquoy ne croyroyent-ils pas? » Et voudroyent *quaſi* qu'ils cruſſent, afin de n'eſtre point arreſtés par l'exemple de leur refus. Mais c'eſt leur refus meſme qui eſt le fondement de noſtre creance. Nous y ſerions bien moins diſpoſés, s'ils eſtoyent des noſtres. Nous aurions alors un plus ample pretexte. Cela eſt admirable d'avoir rendu les Juifs grands amateurs des choſes predictes, & grands ennemys de l'accompliſſement.

¶ Que pouvoyent faire les Juifs, ſes ennemys? S'ils le reçoivent, ils le prouvent par leur reception, car les depoſitaires de l'attente du Meſſie le recoivent, s'ils le renoncent, ils le prouvent par leur renonciation.

¶ *Sur ce que la Religion Chreſtienne n'eſt pas unique.* — Tant s'en faut que ce ſoit une raiſon qui faſſe croire qu'elle n'eſt pas la veritable, qu'au contraire c'eſt ce qui fait voir qu'elle l'eſt.

¶ Ceux qui n'ayment pas la verité prennent le pretexte de la conteſtation & de la multitude de ceux qui la nient, & ainſy leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'ayment pas la verité ou la charité. Et ainſy ils ne s'en ſont pas excuſés.

¶ Les impies qui font profeſſion de ſuivre

la raiſon doivent eſtre eſtrangement forts en raiſon ?

Que diſent-ils donc ?

Ne voyons-nous pas, diſent-ils, mourir & vivre les beſtes comme les hommes, & les Turcs comme les Chreſtiens. Ils ont leurs ceremonies, leurs prophetes, leurs docteurs, leurs ſaincts, leurs religieux comme nous, &c. *(Cela eſt-il contraire à l'Eſcriture, ne dit-elle pas tout cela ?)*

Si vous ne vous ſouciez gueres de ſavoir la verité, en voilà aſſez pour vous laiſſer en repos. Mais ſi vous deſirez de tout voſtre cœur de la connoiſtre, ce n'eſt pas aſſez, regardez au detail. C'en ſeroit aſſez pour une queſtion de philoſophie, mais icy où il va de tout. Et cependant, apres une reflexion legere de cette ſorte, on s'amuſera, &c. Qu'on s'informe de cette religion, meſme ſi elle ne rend pas raiſon de cette obſcurité, peut-eſtre qu'elle nous l'apprendra.

¶ Si Dieu n'euſt permis qu'une ſeule Religion, elle euſt eſté trop reconnoiſſable. Mais qu'on y regarde de prés, on diſcerne bien la vraye dans cette confuſion.



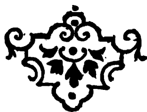


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Avant-Propos. I
Préface. V
Préface générale. I
Notes pour la préface générale. 15
I. *Misere de l'homme sans Dieu ou que la nature est corrompue par la nature mesme* 19
Préface de la première partie. 21
Disproportion de l'homme. 25
Divertissement. 49
Grandeur & misere de l'homme 65
Des puissances trompeuses & de l'imagination 75
De la Justice. Coutumes & prejugés. 91
Faiblesse, inquietude & defauts de l'homme 110
II. *Felicité de l'homme avec Dieu ou qu'il y a un reparateur par l'Escriture* 135
Préface de la seconde partie. 137
Necessité de rechercher la verité. 143
Des philosophes. 161
Pensées sur Mahomet & la Chine. 177
Du peuple juif 182
Authenticité des Livres Saints 190
Propheties. 198
Des figures en general & de leur legitimité 242

Que la loi des Juifs eſtoit figurative. 258
De la vraie Religion. Caracteres qu'elle doit preſenter. 274
Excellence de la religion Chreſtienne. 281
Du peché originel. 292
Perpetuité de la religion Chreſtienne. 301
Preuves de la religion Chreſtienne. 310



Achevé d'imprimer par A. Quantin

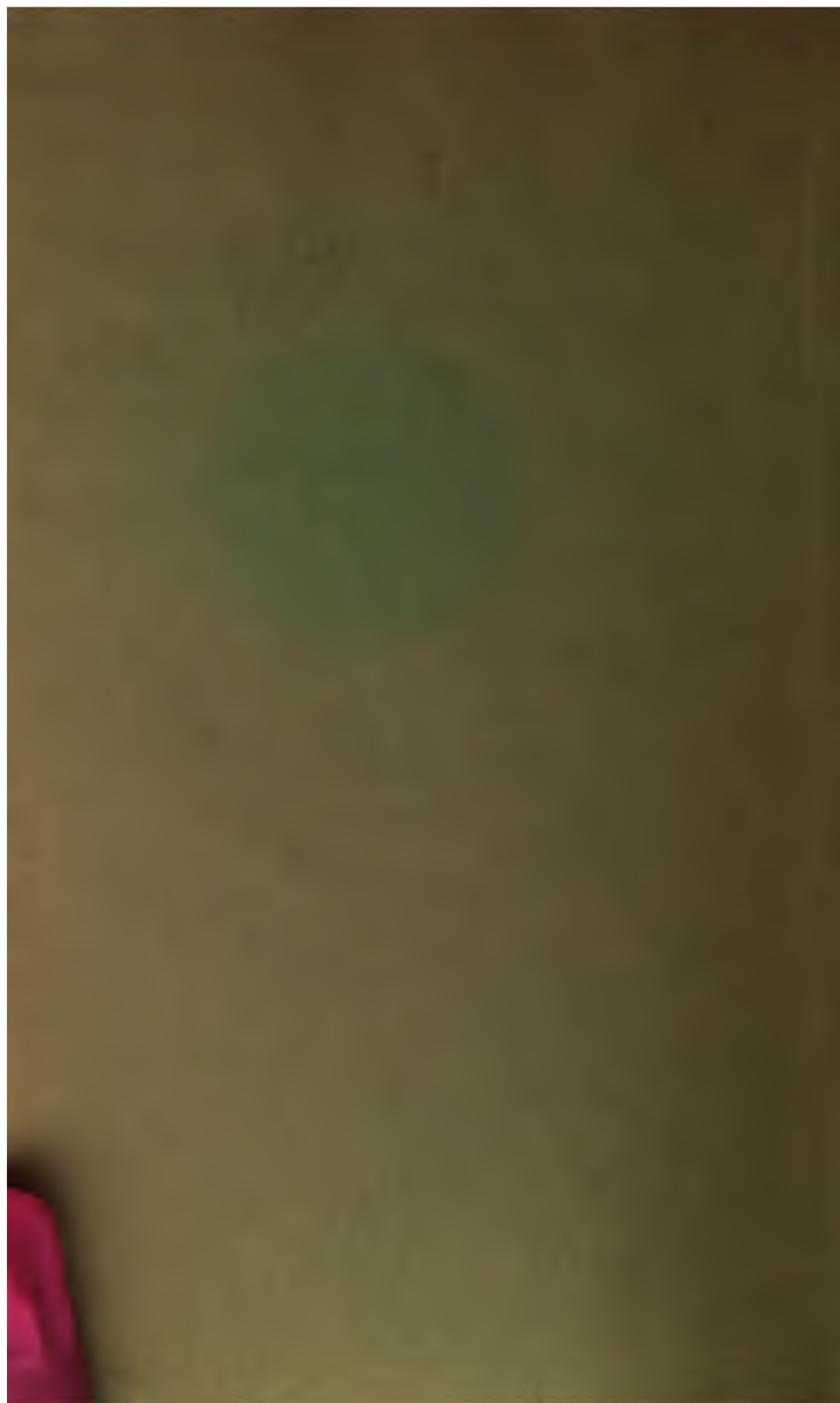
ANCIENNE MAISON J. CLAYE

LE QUINZE JANVIER MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-SEPT

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



JUN 25 1930

